

IRIS JULLIARD

Forever
yours

ION

Iris Julliard

Forever Yours

Il leur a suffi d'un regard pour s'aimer.

On ne choisit pas de qui on tombe amoureux, Roxane le sait. C'est pour ça qu'elle n'aurait jamais dû se rendre à cette soirée d'entreprise, ni passer la nuit avec Jonathan, l'un des invités. Son intuition lui disait bien que craquer pour un homme de dix ans de moins qu'elle n'était pas une bonne idée. Pourtant, son corps, lui, se souvient encore de ses caresses délicieuses et du moment de connexion intense qu'ils ont partagé. Et, visiblement, Jonathan n'a pas l'intention de se contenter d'une seule nuit. Mais, quand Roxane apprend qu'il est le fils d'une de ses collègues, tout se complique...

Éternelle romantique à l'imagination fleurissante, **Iris Julliard** adore écrire sur l'amour et ses aléas. C'est sous le soleil (et la pluie !) de Normandie qu'elle partage son temps entre sa famille, ses amies, son travail et évidemment l'écriture.



IRIS JULLIARD

Forever Yours

Roman



Ne gardez qu'une chose en tête : à sa place, qu'auriez-vous fait ?

Vos préjugés sont vos fenêtres sur le monde. Nettoyez-les de temps en temps, ou la lumière n'entrera pas.

Isaac Asimov

Prologue

Ma mère m'a toujours dit qu'on ne choisissait pas de qui on tombait amoureux. Que c'était l'amour qui nous choisissait. Souvent à l'endroit où on l'attendait le moins, et pas toujours de la personne qu'il fallait.

J'ai cru que c'étaient des foutaises. De belles phrases inspirées de grands romans ou de films, écrites spécialement pour donner foi en l'amour aux petites filles. Un peu dans la même lignée que les contes de fées, spécialement créés pour nous apprendre ce qu'est le prince charmant. Ce qu'est l'homme parfait, en somme.

Jamais je n'aurais pensé que ça puisse me tomber dessus comme ça, au moment où je m'y attendais le moins. Et surtout que ça tombe sur lui. LUI. Rien que son prénom m'écorche encore les lèvres, m'arrache le cœur. Je pourrais presque sentir son odeur, la douceur de ses gestes et son souffle sur ma peau.

Il n'était pas comme les autres. Avec lui, je me sentais bien. Je me sentais réellement moi. Je n'avais pas besoin de jouer un rôle. J'étais qui j'avais envie d'être.

Certains jours, comme aujourd'hui, j'aurais aimé ne jamais l'avoir rencontré. Ne pas avoir mal au point de ne plus pouvoir respirer. Le jour où je suis partie, j'ai compris ce que signifiait véritablement avoir le cœur brisé. Je n'avais pas pensé qu'on puisse aimer autant. Mais j'ai fait le bon choix. Il méritait un avenir... Il valait le sacrifice que ça me coûtait pour lui donner la

possibilité de vivre les années que j'avais vécues avant de faire sa connaissance. Même si, pour cela, c'était moi qui morflais.

J'étais prête à souffrir pour lui donner sa liberté. Mais à aucun moment je n'avais imaginé que cette histoire me hanterait, que, dans chacun de mes gestes du quotidien, j'aurais l'impression de le voir.

Avec le temps, ça s'estompe, mais ça ne disparaît jamais vraiment. Dans une glace de salle de bains embuée par la vapeur d'une douche trop chaude, dans la vitrine d'un magasin où se reflète un trottoir bondé, dans les mots d'un autre...

À aucun moment, je n'aurais pensé qu'en un claquement de doigts, ma vie pouvait changer.

PARTIE 1 : LUI, DANS LEURS YEUX

L'amour frappe toujours au hasard, sans se poser de questions. Pourtant, tout autour de nous, voraces, les préjugés nous guettent. Ils pleuvent chaque jour sous forme d'a priori moralisateurs. Quand ça tombe sur vous, que l'amour frappe la mauvaise personne, non pas à vos yeux mais à ceux des autres, le combat commence. Aimer qui il faut, quand il faut, de la manière qu'il faut, uniquement pour ne pas dépasser des cases que la société nous impose.

Peut-on vraiment aimer n'importe qui en se moquant de ce que pensent les autres ? En se moquant des jugements ? À vous d'en décider...

*Que ce soit chemise ou poème
Je maquille le monde et moi-même
Jeux de mots ou jeux de couleurs
Donner des roses pour des pleurs
Que tu sois ici ou là-bas
Rien n'est plus faux que ce que tu vois
Un inconscient voile recouvre
Toutes les beautés que tu découvres
Les yeux qui voient le vrai de nous*

*Sont l'apanage des sages et des fous.
Ce que tu vois n'est pas ce que je suis
Ce que tu penses n'est pas l'ordre établi
Ce que je dis n'est pas ce que je pense
Les appareuses trompences
Les appareuses trompences.*

Les Appareuses trompences – Boulevard des Airs

1.

Roxane

Cinq ans auparavant...

Je déteste les premiers jours. Déjà, lorsque j'étais à l'école, je détestais ça. C'est pire depuis que je suis entrée dans le monde du travail. Mais je n'ai pas vraiment le choix. Il faut bien commencer un jour. Je ne peux pas passer ma vie à explorer le monde. Réaliser son rêve mérite bien quelques sacrifices. Et ça comprend notamment les premiers jours.

Je regarde pour la énième fois ma tenue dans le miroir. Jean slim noir, chemisier rose pâle, pas trop de transparence, suffisamment de simplicité... Une paire d'escarpins, et le tour sera joué. C'est la troisième tenue que j'essaye, ce matin. Chaque fois, un truc me chagrine. Éparpillées autour de moi, mes chemises et ma jupe crayon sont les témoins de mon insatisfaction matinale. Je m'efforce de choisir les vêtements les plus en adéquation avec mon âge. Pas si facile, lorsque l'on a toujours paru plus jeune. Il y a trois ans, lors de mon retour en France pour les vacances, on me demandait encore ma carte d'identité avant de me servir une bière dans un bar...

Je pense que celle-ci est la bonne. Il le faut, car je n'ai plus le temps d'en changer.

J'enfile mes chaussures, attrape mon sac à main, ma veste en cuir, et sors de mon appartement pour rejoindre la station de métro la plus proche. J'ai

obtenu mon diplôme de commerce il y a maintenant six ans. Depuis, je navigue entre différents postes, essentiellement manuels, dans différents pays. J'aime la terre et ce qu'elle peut nous apporter. Je bouge beaucoup. Mais cela ne me dérange pas, j'ai l'habitude.

Mon rêve est d'ouvrir ma propre brûlerie. Je voue une passion infinie au thé et au café. Mais, pour cela, il faut d'abord que je me fasse une expérience concrète. D'où ces voyages, ces divers postes dans le monde, et celui que je viens de décrocher, en France, à la grande joie de ma mère, ravie de me voir revenir sur ma terre natale. J'ai été embauchée comme assistante commerciale chez Teatime, une grande marque de thé.

Lorsque j'arrive, une grande blonde à lunettes m'accueille avec un sourire encourageant.

— Bonjour ! Je suppose que tu es Roxane ? Je suis Caroline. C'est moi que tu as eue au téléphone.

— Bonjour. Oui, tout à fait.

Elle me tend mon badge, toujours aussi avenante. Elle a un visage rond et un regard chaleureux qui me la rend immédiatement sympathique.

— Ne t'en fais pas, ça va bien se passer. Tu seras la plupart du temps avec moi. Je m'occupe de tout ce qui est réclamations clients et commandes VIP. On ne te demandera pas la lune, simplement d'être réactive et de savoir faire plaisir à notre clientèle.

Elle doit avoir une vingtaine d'années de plus que moi. Son allure assurée montre que c'est une femme dynamique et qu'elle sait ce qu'elle fait. Elle dégage quelque chose de rassurant. Elle me rappelle un peu ma mère.

— Ton bureau est là. Tes accès sont notés dans ton book, m'explique-t-elle encore en désignant un dossier plastifié sur mon espace de travail.

— OK, je devrais m'en sortir.

— Parfait. Pour l'instant, tu ne gèreras que les commandes. On verra plus tard pour les réclamations, selon comment tu t'en sors. Le stock est là-bas.

S'il te manque quelque chose, tu appelles directement le magasin, ils te l'apporteront.

Je prends le temps de parcourir les documents qu'elle m'a laissés.

À l'heure de la pause déjeuner, elle vient me chercher. Le courant passe instantanément entre nous. Elle me présente Clémence et Hugo. La première travaille au service comptabilité, le second au service informatique.

— Alors, Roxane, qu'est-ce qui t'amène chez Teatime ? me demande Clémence en avalant une bouchée de ses lasagnes.

— Hormis le besoin d'argent pour payer mon loyer, tu veux dire ? plaisanté-je. Ma passion pour le thé et le souci de satisfaire au mieux les clients.

— Roxane a parcouru un certain nombre de pays d'où proviennent nos importations.

— Sérieux ? demande Hugo, étonné.

Je hoche la tête, gênée. Ils me posent tous les trois des questions sur mes voyages. Je leur parle alors de Munaar, en Inde, où sont produits la plupart des thés. Je leur parle de ces femmes travaillant sans relâche dans les plantations, des quatre-vingts à cent kilos de feuilles de thé que nous ramassions chaque jour. On récoltait uniquement les jeunes feuilles, une fois par semaine, qu'on mettait dans de grands sacs allant ensuite à la pesée. Le salaire journalier moyen était de sept à huit euros. Mais le paysage y était époustouflant de beauté, la couleur des saris se mêlait aux champs émeraude, le soleil illuminait la vallée, et la chaleur était parfois assommante.

Lorsque nous regardons l'heure, il faut déjà y retourner.

Je passe l'après-midi à préparer trois commandes conséquentes.

Je rentre chez moi, satisfaite de mon premier jour. Je ne pouvais pas rêver mieux. En tout cas, pour l'instant. Je m'installe sur mon canapé et mets au propre les notes que j'ai prises au cours de la journée.

Teatime importe la majeure partie du thé d'Inde et de Chine, deux pays que je connais très bien. J'ai passé un an dans le premier et six mois dans le second. Cette vie de nomade me correspond plutôt bien, étant donné que j'ai du mal à me mêler aux gens.

Je suis ce que le commun des mortels appelle une timide. Pour ma part, je dirais que je suis sauvage. Du genre mal à l'aise en société, pourtant j'adore les gens. J'aime découvrir ce qui se cache derrière les carapaces. Je ne fais pas confiance facilement mais, lorsque c'est le cas, je donne tout.

Ma mère s'étonne toujours que je préfère passer une journée de congés chez moi, seule, plutôt que de sortir avec le peu de copines que j'ai. La solitude est pour moi une sorte de refuge. J'ai peur du jugement, de ne pas faire « ce qu'il faut ». Je ne me suis jamais sentie à ma place nulle part, du moins pas en France.

Il est temps que ça change. Je dois faire des efforts pour me sociabiliser. En assistant par exemple à la soirée organisée par l'entreprise, dans une semaine. Tous les salariés et leurs familles ont été conviés dans un grand domaine, avec petits-fours à volonté et flots de champagne. Quand Caroline m'a tendu l'invitation, à la fin de la journée, en me précisant que TOUS les salariés devaient être là, j'ai eu envie de partir en courant. Tout ce que je déteste : beaucoup de monde pour peu de mètres carrés.

Je contemple le carton d'invitation que j'ai jeté sur la table de salon en arrivant. Rien que d'y penser, j'ai l'estomac en vrac. Malgré tout, je sais que, pour réaliser mon rêve, j'ai besoin de ce job, et surtout que ça se passe bien.

— Allez, Rox', deux jours, ça ne peut pas te faire de mal ! m'encourage-je.

Tant que la confiance est encore en moi, j'allume mon ordinateur et confirme ma présence à l'adresse mail indiquée sur le papier. Advienne que pourra, l'inconnu ne me fait pas peur. Les codes en société... c'est autre chose.

2.

Mais pourquoi j'ai accepté cette invitation, bon sang ? Je suis à plus de cent cinquante kilomètres de chez moi, je ne connais personne et j'ai l'impression de faire tache dans le décor ! Je déteste les réceptions bondées, où je suis incapable de mettre un nom sur un visage !

Caroline s'approche et m'accueille avec un grand sourire. Il y a à peine cinq minutes que le taxi m'a déposée, et j'ai déjà envie de prendre mes jambes à mon cou. Pour l'heure, je dois faire bonne figure vis-à-vis de l'une des seules personnes que je connaisse ici.

— Roxane ! Je suis contente que tu sois venue.

Elle est hyper élégante, comme d'habitude, et je me sens tout à coup banale dans ma robe à sequins noire, tandis qu'elle arbore une robe à motifs vert émeraude.

— J'espère que tu vas t'amuser. Le buffet se trouve là-bas, m'indique-t-elle du doigt, profite-en, le traiteur est incroyable. Tout un tas de chambres sont disponibles à l'étage, il suffit de demander une clé au réceptionniste. Mais tu peux laisser tes affaires à la bagagerie pour le moment.

— Euh... OK, réponds-je, tandis qu'elle s'éloigne déjà.

Il faut que je me trouve un verre. Sans ça, je sens que la soirée va être sacrément longue. Je ne suis pas de celles qui savent quoi dire à des inconnus. J'ai toujours l'impression de paraître cruche.

Je me faufile entre les invités afin d'atteindre l'une des trois grandes tables disposées dans la pièce où se tient la réception. J'attrape une coupe de

champagne et l'avale d'une traite. Après tout, je n'ai rien à craindre. Je balaye la salle d'un coup d'œil circulaire, à la recherche d'une cible potentielle qui me permettrait de vaincre mon malaise. Je n'avais pas remarqué à quel point l'endroit était immense en y entrant. Il doit y avoir un peu moins d'une centaine de personnes. Au loin, je repère Clémence, la fille de la compta.

— Salut ! lancé-je avec un sourire sûrement trop forcé.

— Roxane ! Je ne savais pas que tu venais.

— Je n'en avais pas très envie. Mais tu sais comment elle est. Elle sait se montrer convaincante quand elle veut, ironisé-je en parlant de Caroline.

Nous passons une partie de la soirée à discuter, tout en picorant et sifflant une ou deux coupes de champagne. La musique tonne, les convives rient, dansent et trinquent des dizaines de fois ensemble. Par moments, nous nous moquons de certains d'entre eux. Comme moi, elle n'est pas vraiment dans son élément.

Nous déjeunons souvent ensemble, depuis que je suis arrivée dans l'entreprise. Elle a commencé un mois avant moi. Elle est douce, un peu timide, elle a des cheveux bruns bouclés coupés court.

Lorsqu'elle s'éclipse aux toilettes, j'en profite pour aller me chercher une assiette de mignardises. Quitte à manger des tas de petits-fours, autant se faire plaisir.

Je contourne la piste de danse en observant les couples se déhancher en rythme, avec élégance. Je me contorsionne tant bien que mal pour les éviter.

Lorsque j'arrive presque à destination, je suis percutée de plein fouet par une femme qui virevolte, hilare, et qui m'envoie valser vers les chaises, en bord de piste. La minute d'après, je me retrouve sur des cuisses inconnues, retenue par de grandes mains.

— Hey ! Fallait le dire, si vous cherchiez une place assise ! Je vous aurais laissé ma chaise, proteste gentiment une voix grave.

— Je... Euh... Non...

Je lève les yeux vers mon interlocuteur, et ma voix se bloque dans ma gorge. Mon corps s'électrise instantanément. Un sourire malicieux... De grands yeux bruns qui me dévisagent...

— Vous avez perdu votre langue ? me demande-t-il, taquin.

Je me redresse vivement.

— Non !

Sa poigne m'empêche de me mettre debout et me maintient sur ses genoux. Son sourire se fait aguicheur. Lorsque nos regards se rencontrent, c'est comme si tous mes organes défailaient un à un. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine, mon estomac se noue, mes mains tremblent.

Il dégage quelque chose de spécial. Il a des cheveux sombres coupés en brosse, un visage carré, des épaules larges et musclées auxquelles je m'accroche un peu trop.

Merde !

Ce mec est beau à couper le souffle, et moi je bégaye sur ses genoux, comme la pire empotée qui soit ! Pour qui va-t-il me prendre ? Bordel, Roxane ! Ce n'est qu'un homme, tu en as vu d'autres.

— Je suis désolée, lâché-je bien trop vite pour paraître naturelle.

— Pas de souci. Il y a pire qu'une jolie femme qui vous tombe dans les bras, plaisante-t-il.

— Je euh..., merci.

Ses yeux sombres et inquisiteurs me scrutent. Il ne m'a toujours pas lâchée.

— Puis-je vous inviter à danser ?

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, pas certaine que ce soit à moi qu'il s'adresse. Quel type normalement constituerait inviterait à danser la femme dénuée d'équilibre, qui vient de lui tomber sur les genoux ? Lui, assurément, puisque c'est bien à moi qu'il parle.

— Dois-je prendre votre silence pour un oui ?

Je hoche la tête. La seconde d'après, il me soulève délicatement pour me poser sur mes deux pieds. De ses paumes sur mes hanches, il s'assure que je tiens debout avant d'attraper ma main et de m'attirer sur la piste.

Il doit bien faire une tête de plus que moi, mais ce n'est rien, comparé à son imposante carrure. À côté de lui, moi qui me trouve d'ordinaire plutôt ronde, je me sens frêle. Fragile, mais en sécurité. Il commence à me guider doucement au rythme de la musique.

Je m'efforce de me concentrer sur le tempo et d'oublier celui de mon cœur, à contre mesure tout à coup. Je suis comme hypnotisée par ce regard sombre. Qui est-il ? Il n'y a que des gens de la boîte, ici, et je ne l'ai encore jamais vu. Pourtant, j'ai l'impression de le connaître. Et puis, quelque chose émane de lui, une sorte d'innocence.

D'un geste assuré, il me fait tourner sur moi-même avant de me ramener contre lui. Lorsque nos corps entrent en contact, j'ai l'impression qu'un orage éclate. Ça claque dans l'air comme un coup de tonnerre, brut, intense et chargé d'électricité. Un courant continu qui m'empêche de raisonner. Son odeur m'enivre plus que le champagne, sa peau contre la mienne me déstabilise. Je suis en train de perdre pied dans un océan d'émotions inconnues. Quand il me caresse tendrement la joue, je me surprends à espérer un baiser. Qu'un inconnu m'embrasse, ici et maintenant. Mais il laisse retomber sa main l'instant d'après en soupirant.

Avant que j'en prenne réellement conscience, il m'entraîne dans un long couloir, puis dans le grand escalier menant à l'étage. Arrivé en haut, il s'arrête et se tourne vers moi. Ses yeux dans les miens, il murmure :

— J'ai une folle envie de vous embrasser. Je n'ai jamais fait ça. Je ne devrais probablement pas, mais j'en ai envie.

Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus surpris par cet aveu. En temps normal, un tel aplomb m'aurait déstabilisée, surtout venant d'un homme aussi beau. Au lieu de ça, je suis prise d'une vague de désir, déferlante violente qui inonde mon corps tel un raz-de-marée.

C'est cette même sensation qui m'empêche de reculer lorsqu'il s'approche, ce même sentiment qui, au contraire, me fait avancer d'un pas vers lui. Une brève hésitation dans le regard, puis il soupire contre mes lèvres, tandis que je suis déjà à bout de souffle. Je perds toute maîtrise de mon rythme cardiaque qui s'affole à chaque millimètre effacé entre nous.

Doux, imposant, puissant. Lorsque ses lèvres se posent sur les miennes, je ne contrôle plus rien. Je m'abandonne aux bras de cet inconnu. C'est naturel, instinctif, primaire. Il se fraye un chemin entre mes lèvres, cherchant l'accès à ma langue. Quand je l'y autorise sans résistance aucune, il me goûte. Lorsqu'il mord ma lèvre inférieure, c'est l'étincelle qui m'embrase.

Je tire sur sa chemise pour le plaquer davantage contre moi. J'ai envie de lui comme je n'ai jamais eu envie de personne. Je tremble de désir. Ma jugulaire palpite juste au creux de mon cou qu'il embrasse et savoure. C'est insensé, digne d'une folle à lier !

D'un bras autour de ma taille, il m'entraîne à reculons vers une destination inconnue, mais qui, je l'espère, sera belle et sombre. Il ouvre une porte, m'attire à l'intérieur d'une des chambres et referme immédiatement. Le cliquetis du verrou sonne comme une alerte dans ma tête.

Haletante, je souffle :

— Je ne sais rien de toi.

— Je suis majeur, si c'est ce qui t'inquiète, plaisante-t-il.

La réalité me frappe alors. Je n'y avais pas prêté attention jusque-là, mais ses traits – bien que virils – m'apparaissent tout à coup bien trop jeunes.

— Attends, tu as quel âge, au juste ?

— Dix-huit ans depuis quelques jours, répond-il fièrement.

C'est impossible ! Putain, Roxane, pour un peu, tu te ferais arrêter pour détournement de mineur ! Comment tu as pu passer à côté de son âge ? Sûrement parce que les apparences sont si trompeuses qu'on lui donnerait quelques années de plus. Lui, pour le coup, n'a jamais dû avoir de problème pour commander une bière.

Prise de panique, je recule d'un pas. Je ne pensais pas qu'ils recrutent des gens aussi jeunes, chez Teatime. À tous les coups, c'est un apprenti à peine sorti de l'école. La belle affaire ! Lui me regarde, interloqué par ma réaction. Il ne semble pas comprendre où est le souci.

Évidemment, c'est un gamin !

— Quel âge penses-tu que j'ai ? lui demandé-je.

Il se passe une main dans les cheveux, un sourire embarrassé sur les lèvres, l'air plus enfantin. Je suis dans la merde.

— Je ne sais pas... Vingt et un ans, vingt-deux à la rigueur, Vingt-trois tout au plus.

J'explose de rire. C'est plus fort que moi. Si on m'avait dit que mon âge me jouerait encore des tours, je ne l'aurais pas cru.

— Quoi ? fait-il, visiblement pris au dépourvu par ma réaction.

Je me redresse, bombe le torse et plante les yeux dans les siens.

— J'ai vingt-sept ans, presque vingt-huit.

— Et alors ?

— Tu te rends compte qu'on a quasiment dix ans d'écart ?

Il s'avance vers moi, passe un bras autour de ma taille et m'attire à lui.

— À cet instant, je ne sais qu'une chose : j'ai envie de toi et je me fous de ton âge.

Son regard brun dans le mien, sa main qui dessine d'infimes cercles dans mon dos, son souffle si près du mien qu'il me suffirait d'avancer d'un centimètre ou deux pour sentir à nouveau ses lèvres contre les miennes me font perdre l'once de lucidité qu'il me restait.

— Et si, moi, je ne m'en moque pas ? le défié-je, déjà vaincue.

— Je ne compte pas te demander en mariage, on aura tout le temps de penser à notre âge demain... ou pas du tout, si ça te chante.

J'hésite un bref instant, certaine que je m'apprête à faire la pire des conneries. Premiers jours de boulot, réunion de boulot, collègue de boulot – tout juste majeur qui plus est –, c'est le combo gagnant pour les emmerdes.

Mais mon corps et mon cœur, eux, m'incitent à oublier ma conscience. Prenant le dessus sur ma raison, envoyant valser mes principes.

Alors je cède à la plus douce des tentations. Je décide de m'abandonner dans les bras d'un homme dont j'ignore le prénom. Demain sera un autre jour, il est grand temps de vivre l'instant présent et d'oublier que tout acte a forcément des conséquences...

Comprenant que j'abdique, il se glisse dans mon dos et défait la fermeture de ma robe. Je me retrouve rapidement en sous-vêtements, étrangement gênée. Lui n'a pas l'air de s'en soucier et me dévore du regard. Il ôte sa veste et commence à défaire un à un les boutons de sa chemise immaculée, dévoilant un torse presque imberbe. Son pantalon et son boxer ne tardent pas à suivre le même chemin.

Merde alors, il est sacrément bien membré pour un gamin de dix-huit ans ! Je ne sais pas à quoi je m'attendais, au juste, mais je reste comme une bécasse à le contempler dans toute sa masculinité. Il sourit et s'approche un peu plus de moi. Il dégrafe mon soutien-gorge, libérant ma poitrine dressée pour lui, avant de m'ôter ma culotte.

— Viens, souffle-t-il en m'embrassant dans le cou et en me saisissant la main.

Il m'attire sur le lit et me soulève le menton pour accrocher mon regard.

— Profite juste de l'instant présent...

Son âge résonne dans ma tête, il faut que je lui pose la question.

— Est-ce que tu es..., commencé-je, mal à l'aise de lui demander ça maintenant qu'il est nu devant moi et empli de désir.

— Vierge ? Non !

Je ne peux m'empêcher de lâcher un soupir de soulagement.

— Et toi ? demande-t-il, malicieux.

— Sérieux ?

— Bah, on ne sait jamais... l'âge ne veut rien dire.

Piquée au vif, je lui agrippe le cou et l'embrasse à pleine bouche, plaquant mon corps contre le sien. Dans un élan d'audace, ma main glisse entre nous pour le caresser. Les siennes parcourent mes courbes sans aucune timidité. À l'instant même où il atteint le centre de mon désir, j'oublie tout. Je me laisse porter par la vague de jouissance qui m'envahit et je profite de l'instant.

Je me laisse aller entre ses mains qui deviennent maîtresses de mon plaisir, avant d'être remplacées par son corps, sa virilité. Après s'être protégé, il prend possession de moi, me coupant le souffle. À son premier coup de reins, je constate qu'il n'a rien à envier aux plus vieux, car il sait exactement ce qu'il fait, pleinement conscient de l'effet qu'il produit chez moi. Son torse aguiche le bout de mes seins, tandis qu'il remonte doucement une de mes jambes contre son épaule, afin d'approfondir ses va-et-vient. Il ne manque aucun de mes soupirs, s'abreuve de mes gémissements pour trouver la position idéale et me propulser quelques minutes plus tard dans l'abysse du plaisir.

Instinctivement, je m'écarte de lui une fois la pression retombée. Il me retourne sur le ventre avec une douceur ferme, avant de chuchoter :

— Pas si vite... Prête pour un deuxième round ?

Mon corps répond à ma place : mes fesses se plaquent contre son membre toujours dressé. Je le sens sourire dans mon cou, puis il me mord délicatement l'épaule et embrasse la ligne de mon dos. C'est à cet instant précis que je lâche totalement prise et m'abandonne aux bras de cet inconnu, jeune mais tellement sexy !

3.

Mon corps s'éveille peu à peu, encore endolori après la nuit que je viens de passer. J'ai perdu toute notion du temps en m'abandonnant à lui. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est. Ce que je sais, en revanche, c'est que je suis seule. J'ignore depuis combien de temps, je ne l'ai pas entendu se lever.

Cette nuit a été un pur délice. Qui aurait cru qu'un gamin de dix-huit ans saurait à ce point se servir de son corps ? Mes muscles se souviennent du doux plaisir qu'il leur a procuré. Je ne comprends toujours pas ce qui m'a pris de céder à la tentation avec un homme si jeune. Pourtant, je ne regrette pas un seul instant les heures passées avec lui.

Nous étions tellement connectés ! Comme s'il me connaissait par cœur sans même me connaître. Nous savions exactement quoi faire à quel moment, nous étions en symbiose totale. Nous n'avons échangé aucun mot, uniquement des regards, des caresses et des soupirs de plaisir. Il semblait savoir exactement où poser les mains pour me faire frémir, me donner du plaisir : un timing tout simplement parfait.

Il me semble encore le sentir aller et venir en moi, m'emplir pleinement, plus profondément qu'aucun homme ne m'avait jamais possédée.

Je m'étire de tout mon long dans le grand lit froid. Putain !

Je regarde autour de moi et me rends compte non seulement que j'ai dormi nue, mais qu'en plus je n'ai pas mes affaires pour me changer.

— Bravo, Roxane ! Tu couches avec un inconnu et tu laisses ton sac à la bagagerie. Mais quelle gourde ! maugrée-je.

La porte s'ouvre à cet instant. Mon apollon de la veille entre, trempé de sueur. Sérieux ? Il ne s'est pas assez dépensé cette nuit ? Il a tant d'énergie que ça à revendre ?

Surprise, je m'extrahis du lit, arrachant avec moi le drap que je plaque contre ma poitrine pour me cacher.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandé-je, un peu sèchement.

— Hum, eh bien, c'est ma chambre.

— Ah.

— Un problème ? s'enquiert-il avec un sourire taquin.

— Aucun.

— Sûre ?

Deux options s'offrent à moi : sortir d'ici avec le drap en guise de vêtement, ne laissant aucun doute sur mes activités nocturnes, ou remettre ma robe déchirée dans le dos, à cause de mon envie un peu trop bestiale de faire l'amour avec un jeunot. Dans les deux cas, je passerai pour la nympho de service.

Je soupire :

— Je n'ai pas mes affaires. Elles sont restées à la bagagerie.

— Aucun souci, je vais te les chercher.

— Vraiment ?

— Si ça peut te faire rester quelques minutes de plus dans cette chambre, pourquoi pas ? plaisante-t-il.

— Mon sac est rose à pois blancs.

— OK, bouge pas, je reviens tout de suite ! lance-t-il, avant de sortir.

— Où veux-tu que j'aille, je suis à poil ! grogné-je à la porte close.

C'est censé être moi, l'être de raison. Pas un putain de gosse. Un même très doué au lit. Mon reflet dans la glace attire mon regard. Mes joues sont roses, mes cheveux en bataille, et un sourire niais éclaire mon minois.

Il revient quelques minutes plus tard, dépose mon sac sur le lit et s'y assied. Mal à l'aise, je passe devant lui, enroulée tant bien que mal dans le

drap trop grand. Profitant de mon handicap, il m'attire à lui, me faisant tomber sur ses genoux. Exactement comme la veille.

— Est-ce que tout va bien ? demande-t-il en plongeant le regard dans le mien.

D'un geste tendre, il place une mèche folle derrière mon oreille.

— Tu regrettes ce qui s'est passé cette nuit ? s'inquiète-t-il.

— Quoi ? Non ! m'exclamé-je presque trop vite.

— Alors, dis-moi ce qu'il y a.

— Rien, je t'assure, mens-je en me levant.

Ce qui m'ennuie, c'est que, dans quelques heures, tout sera fini. Je retournerai à mes occupations, lui aux siennes, et nos chemins ne se croiseront plus jamais. Et cette idée me serre le cœur. Je n'ai aucune envie de quitter cette chambre, pourtant, je n'ai pas d'autre choix. Il ne peut pas y avoir plus que ce que nous avons vécu cette nuit.

Je m'éclipse dans la salle de bains et file sous la douche. Je me prépare en vitesse, histoire de ne pas abuser. Lorsque je sors, il n'est plus là. Un bref instant, je suis déçue. Mais c'est certainement mieux comme ça. Je n'ai jamais été douée pour les au revoir. Surtout pour les histoires d'une nuit.

Je range mes affaires, inspire un grand coup en faisant glisser la fermeture éclair de mon sac, avant de contempler la pièce. Maintenant, il faut que j'affronte le monde extérieur.

Je déteste arriver et devoir saluer les personnes présentes. Ce sont des choses qui se font, mais je n'aime pas serrer la main à tout le monde. Si nous pouvions nous contenter d'un simple salut, comme en Amérique, ça m'arrangerait. J'aime me faire discrète.

En descendant l'escalier, je prie intérieurement pour que personne ne nous ait vus monter, hier soir. J'aurais l'air de quoi si on me demandait, entre les jus de fruits et les toasts, qui était mon compagnon de la veille ? Coucher

avec un inconnu, certainement un collègue de travail, n'était pas dans mes projets...

Je m'avance vers le buffet. L'hôtel dispose d'un grand parc où des tables ont été installées pour le petit déjeuner.

— Tu m'as abandonnée, hier, me reproche Clémence en plaisantant.

Merde !

— Désolée, réponds-je, hésitante.

— T'en fais pas, je te taquine !

— Non, c'est vrai que c'était impoli, mais le champagne ne me réussit pas, je n'ai pas l'habitude de boire, me justifié-je autant que faire se peut.

— Je comprends. Mon estomac n'est pas ravi ce matin non plus. Je t'abandonne, je vais retrouver Hugo. On se voit plus tard !

— Carrément !

Je souffle quand elle part. C'est dingue, pour une fois que j'ose une chose un peu folle, que je me lâche, je fais n'importe quoi ! Cette nuit, bien que délicieuse, était une grosse erreur. Clairement !

Mon assiette à la main, je scrute les tables. Au loin, je repère Caroline, installée avec d'autres personnes. Elle m'invite à les rejoindre d'un signe de la main. Contente de trouver un visage familier parmi cette foule d'inconnus, je m'avance, confiante.

— Roxane ! Je ne t'ai pas vue partir, hier soir. Tu as bien dormi ?

— Oui, merci, réponds-je, un peu gênée.

Je prie pour ne pas rougir comme une pivoine.

— Ne reste pas debout, prends place ! John, aide-la, s'il te plaît.

Un homme, dos à moi jusque-là et portant une casquette, se lève pour m'aider à m'installer à côté de lui. Il tire ma chaise en arrière d'un geste souple. Lorsque mon regard croise le sien, je manque de laisser tomber mon assiette. Je pose le tout sur la table, m'assieds sans un mot et avale une gorgée de jus de fruits pour masquer ma gêne, tandis que le fameux John fixe son assiette.

— John, je te présente Roxane, ma collègue de travail. Roxane, voici Jonathan, mon fils, déclare alors Caroline.

Je manque de m'étouffer avant même d'avoir commencé à manger. Ça ne suffisait pas qu'il ait presque dix ans de moins que moi, il fallait aussi qu'il soit le fils de ma collègue.

Bien joué, Roxane, on peut dire que tu as fait coup double !

4.

Je n'ai jamais rêvé de passer mes journées derrière un bureau. Dès mon plus jeune âge, j'ai aspiré à me trouver dans les grands espaces. Je n'ai jamais été du genre à avoir beaucoup d'amis. Les autres me trouvaient bizarre. Moi, je me trouvais différente. La différence n'est une force que lorsque celui qui la cultive l'accepte. Tout le temps où je l'ai refusée, j'ai souffert. Et puis, je l'ai exercée pleinement et je suis enfin devenue moi-même.

Travailler à Teatime n'est pas mon but ultime, mais une façon d'acquérir une expérience commerciale dans le domaine. Depuis la fin de mes études, j'ai passé plus de temps à l'étranger qu'en France. L'Inde restera sans doute mon plus beau voyage. Les conditions de logement étaient plus que rudimentaires et les douches quotidiennes, malgré les journées dans l'air humide de la plantation, souvent rapides et économes. Néanmoins, je ne me suis jamais sentie autant chez moi que là-bas.

Depuis des années, je ne me trouve à ma place nulle part. Je n'ai jamais vraiment cherché à me fondre dans le décor, à entrer dans le moule, à être comme les autres. Dès la fin de mes études, j'ai travaillé tout un été pour me payer un billet d'avion et aller sur le terrain. Les mains dans la terre, j'ai appris à connaître les plantes, les parfums, les arômes. J'ai commencé par la Colombie, l'Afrique, la Chine, le Sri Lanka, puis j'ai atterri en Inde. Avant de m'en apercevoir, j'avais passé plus de cinq années à l'étranger et oublié les normes vestimentaires de rigueur dans le monde d'une entreprise et d'un bureau.

Discrètement, je me déchausse et glisse mes escarpins sous mon bureau, puis je me masse les pieds.

— La vache ! maugrée-je, la tête sous la table. Ça ne devrait pas être permis de souffrir autant avec ces machins.

Je pince mes phalanges droites, gonflées et endolories d'avoir été enfermées. Voilà plus d'un mois que je maltraite mes orteils avec ces objets de torture.

— Il y a quelqu'un ? demande une voix masculine.

Je me redresse d'un coup, surprise, et me cogne violemment la tête.

— Aïe !

J'émerge en me frottant le crâne puis me redresse, sourcils froncés et cheveux en bataille, pour faire face à mon interlocuteur.

Pourvu que ce ne soit pas le patron, il va me prendre pour une cruche !

Mes yeux remontent avec lenteur. Des chaussures en toile, un jean parfaitement ajusté usé aux genoux, un T-shirt blanc immaculé, un menton carré, des yeux brun foncé et des cheveux presque noirs. Bordel !

— Ça va ? demande Jonathan.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venu voir ma mère, mais... je suis content de tomber sur toi !

Je tente d'afficher une mine des plus impassibles. Je suis une femme forte et déterminée. Et ce mec, bien que séduisant, a dix ans de moins que moi. Je me raisonne, pourtant je ne peux empêcher mon cœur de battre de plus en plus fort, alors que John me dévisage. J'ai l'impression d'avoir à nouveau seize ans et de craquer pour le plus beau mec du lycée. Sauf qu'à l'époque j'étais transparente et que, là, j'ai l'impression d'être sa proie.

Ressaisis-toi, Roxane !

— Ta mère est en rendez-vous, elle ne devrait pas tarder. Tu peux attendre là si tu veux, lui indiqué-je.

Je tente de feindre l'indifférence, même si mes neurones s'évaporent sous son regard. Je me tourne vers mon ordinateur afin de reprendre ma tâche, tant

bien que mal. Si je l'ignore, il fera sûrement demi-tour.

— Tes pieds te font mal ?

Je me retourne.

— Quoi ?

— Tu veux un massage ?

— Euh, non, merci, j'ai du travail.

— Allez, cinq petites minutes !

Il désigne d'un signe de tête mes chaussures sous le bureau.

— Je suis certain que porter ces trucs doit être un supplice !

Je ne réponds pas, il insiste.

— Il paraît que je suis doué de mes mains.

Oh oui, tu l'es ! C'est justement le problème, mon grand !

Il approche la chaise du bureau voisin du mien, y prend place et tapote ses genoux, m'enjoignant d'y placer le pied.

— Je... euh... Non !

— Je t'ai connue moins timide, argue-t-il en orientant ma chaise vers lui.

— Je t'ai connu plus mature, m'offusqué-je.

Nous nous défions du regard. Ses prunelles rieuses contre les miennes, inquisitrices. Qu'est-ce qu'il cherche ? Une nuit n'aura pas suffi ?

Sans me laisser le temps de protester, il m'attrape une jambe. À l'instant où il pose les mains sur mes orteils, je sens une vague de chaleur m'envahir.

Je ne devrais pas, mais je me laisse aller. C'est trop divin ! Autant que faire l'amour avec lui. Je me demande d'ailleurs comment il est possible, à son âge, d'être aussi doué au lit. Je ferme les yeux pour profiter de ses doigts magiques et du soulagement qu'ils me procurent.

— Je n'ai pas arrêté de penser à toi...

Je rouvre aussitôt les yeux, plantant à nouveau le regard dans le sien. Il est sérieux, tout à coup. Envolé, l'air de petit con qu'il affichait depuis son arrivée. Envolée, cette différence qui est un frein à ce qui se passe entre nous.

Je ne vois que l'homme, celui qui m'a séduite une semaine plus tôt. Celui qui hante mes nuits, alors qu'il ne devrait pas.

— C'est ridicule, soufflé-je.

— Pourtant, c'est la vérité.

— C'est l'attrait de la nouveauté, ça te passera !

— Je ne crois pas...

Je ne sais pas qui je tente de convaincre, au juste. Lui ou moi ? Ce qui s'est passé était une erreur, pourtant, je ne parviens pas à le regretter. Parce que je me suis sentie plus vivante que jamais dans ses bras. Parce que je n'avais pas connu d'homme depuis longtemps. Parce que cette nuit était incroyable et interdite.

— On ne devrait pas.

— On ne devrait pas quoi ?

— Se voir, parler de ce genre de choses, FAIRE ce genre de choses, expliqué-je en désignant mon pied.

— Parce que tu es la collègue de ma mère ?

— Parce que je pourrais être ta sœur. Et, à quelques années près, ta mère.

— Et puis, ma grand-mère aussi, tant que tu y es ! Je me fous de ton âge, je veux juste apprendre à te connaître.

Le silence tombe entre nous. Ses mains ont cessé de masser mon pied. Tout ce que j'entends, c'est mon cœur qui cogne dans ma poitrine, ma respiration que je peine à reprendre, et ma conscience qui me répète en boucle « tu ne dois pas ». Sauf que, toute ma vie, je n'ai jamais écouté que mon cœur. Et cet imbécile, lui, me crie de céder. Surtout quand John se lève et pose les mains de part et d'autre de mon siège, sur les accoudoirs, m'y clouant, le visage à quelques centimètres du mien, son parfum boisé m'enivrant.

— Tu finis à quelle heure ?

— 18 heures.

— Très bien, je viendrai te chercher et je t'emmènerai quelque part.

— Quoi ? Non, tu ne peux pas.

— Une heure ou deux, tout au plus. Si tu ne veux vraiment plus me voir, alors je te promets de te laisser tranquille.

— Vraiment ? m'étonné-je, piquée de curiosité.

— Je ne dis pas que j'en ai envie, mais je suis prêt à tout pour te convaincre.

— À tout ?

— Tu n'imagines pas à quel point..., murmure-t-il en lorgnant mes lèvres.

Oh si, j' imagine très bien.

Je le sais parce qu'à cet instant je ne désire qu'une chose : qu'il m'embrasse. Je ne devrais pas, mais c'est ce qui me vient en tête. Aucun raisonnement, aucune sonnette d'alarme, rien, à part cet élan déplacé et pourtant herculéen.

Je hoche la tête pour lui donner mon accord. Victorieux, il se lève, laisse un post-it sur le bureau de sa mère et quitte la pièce.

J'expire d'un coup, comme si respirer était une faculté qui m'avait été ôtée durant ces dernières minutes.

— Hey, tout va bien ? demande Caroline en entrant dans le bureau peu après. Tu fais une drôle de tête !

— Oui, oui.

— Je viens de croiser Jonathan, j'espère qu'il ne t'a pas embêtée.

— Non, pas du tout.

Je viens seulement d'accepter un rendez-vous avec lui...

— Ça a beau être mon fils, je sais qu'il peut être taquin, parfois.

— Pas de souci, réponds-je, mal à l'aise.

J'ai tout à coup une terrible envie de me cogner le front contre mon bureau. Putain, qu'est-ce qui m'a pris ? Si, sur l'instant, ce rendez-vous m'est apparu comme une parenthèse agréable, il me semble maintenant une connerie monumentale. J'aurais aimé que ma raison ne m'échappe pas au

moment où j'en avais le plus besoin. Cela m'aurait évité de céder à cette foutue tentation.

J'essaye de me convaincre. Deux heures. Rien de plus. Ce n'est pas si long. Ensuite, je lui dirai que rien n'est possible entre nous. Nous reprendrons nos vies là où elles en étaient, il y a une semaine, chacun de notre côté. Nous n'aurions jamais dû nous croiser. Ce qui est arrivé est un simple accident de parcours, un jeu d'apparences trompeuses, sans importance, qui ne se reproduira jamais.

5.

Les deux dernières heures ont été interminables. Je n'étais pas impatiente, mais nerveuse. Si quelqu'un venait à nous surprendre, qu'est-ce qu'il penserait ? Je suis à ce point sur le qui-vive que j'ai presque poussé un cri de victoire quand Caroline m'a annoncé qu'elle partait à 17 h 30. Je me voyais déjà en train de lui expliquer pourquoi son fils m'attendait à la sortie de l'entreprise et pourquoi j'avais rendez-vous avec lui...

Je suis sûre qu'elle aurait été ravie de l'apprendre : « *Bonne soirée ! Ah, au fait, je me suis envoyé ton fils la semaine dernière.* » Je ne suis pas sûre que j'aurais eu les applaudissements et félicitations du jury.

C'est le genre de femme ouverte d'esprit, sociable et bienveillante. Mais de là à ce qu'elle apprécie que son fils ait couché avec une parfaite inconnue et que l'inconnue, ce soit moi, il y a un monde.

Mon sac à main contre le flanc, les jambes flageolantes, j'ai la vague impression de faire une belle connerie. Mon ventre se tord quand je passe les portes vitrées de l'entrée principale de Teatime. Par chance, je suis l'une des dernières à quitter le bureau. Je parcours la rue du regard et le découvre en face de moi.

C'est fou ce qu'il a l'air sûr de lui pour son âge. Il dégage une maturité trompeuse. Ce n'est pas seulement sa musculature développée, sa taille, ou encore sa façon de s'habiller. C'est dans son allure, sa manière de me regarder comme s'il n'y avait que moi qui existais, comme si j'étais la plus belle chose qu'il ait jamais vue. J'ai presque envie de me retourner pour

m'assurer que ses yeux sont bien braqués sur moi. Mais je me retiens, la tête haute.

Moi, pauvre biche effarouchée et sauvage, qui ne rêve que d'une chose : me sauver en courant avant d'être prise au piège de ce chasseur. Adossé à un deux-roues rouge clinquant, il me tend un casque, un sourire aux lèvres.

Merde, je n'avais pas pensé au moyen de locomotion !

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je, pas certaine de comprendre où il veut en venir.

— Je t'emmène, comme prévu.

J'observe le scooter, les sourcils froncés.

— C'est-à-dire que je n'ai pas vraiment la tenue adéquate, si tu vois ce que je veux dire...

Jupe crayon ajustée, chemisier cintré, talons de dix centimètres : la parfaite panoplie de bureau, mais pas celle pour monter à califourchon sur une selle.

— C'est que... c'est ta seule option, argue-t-il, sans se décontenancer.

— On ne peut pas marcher ?

— Tu tiens vraiment à faire des kilomètres avec ces machins ? rétorque-t-il en désignant mes escarpins.

Non. Évidemment que non.

Je pince les lèvres pour ne pas répondre à une question dont il connaît visiblement déjà la réponse.

— Tu n'as qu'à monter en amazone.

— Très bien ! Mais tu as intérêt à rouler prudemment, je ne tiens pas à mourir aujourd'hui !

— Je n'y tiens pas non plus, rassure-toi !

— Parfait ! dis-je en attrapant le casque et en l'enfilant.

Il démarre le scooter, et je m'installe derrière lui. J'ai l'habitude de monter sur ce genre d'engin, beaucoup utilisé en Asie. Mais, cette fois, c'est différent. Je ne sais pas où poser les mains, j'ai l'air d'une empotée. Avant de

se mettre en route, il attrape un de mes bras et le place autour de sa taille. Mon autre bras vient le rejoindre pour me maintenir en équilibre. Il pose alors doucement les mains sur les miennes pour m'indiquer de bien m'accrocher. Son odeur de musc boisé me parvient à nouveau et perturbe mes sens. Sauf que je n'ai pas seize ans et que je ne sors pas du lycée.

Je profite du trajet pour essayer de faire le vide dans ma tête. Je me demande où il peut bien m'emmener.

Lorsqu'il s'arrête devant un grand bâtiment en tôle, j'ignore totalement où nous sommes. Je n'ai jamais mis les pieds ici. Il faut dire que je suis revenue depuis peu, et qu'en cinq ans certains quartiers ont bien changé.

— Viens, dit-il en me tendant la main.

— C'est quoi ?

— Un *laser game*, je suis sûr que tu vas adorer !

— Un quoi ?

— Tu joues avec des pistolets laser contre d'autres équipes.

Il se fout de moi ? J'essaye quand même de faire bonne figure. Après tout, ma mère répète sans cesse que l'âge est un état d'esprit, alors, au point où j'en suis et maintenant qu'il m'a amenée ici, autant que je me prête au jeu. Je ne suis plus à ça près. Dans deux heures, tout ce cirque sera terminé, retour à la case départ.

Nous réglons nos entrées, puis l'organisateur m'explique comment cela fonctionne.

— Chacun est doté d'une arme. Le but est de tirer sur les cibles situées sur le bouclier des joueurs. Si vous êtes touchés, vous ne pourrez plus tirer durant cinq secondes. Chaque cible atteinte vous rapporte des points. Celui qui en a le plus a gagné. C'est chacun pour soi. Compris ?

Rien de bien sorcier. Le gars me file une combinaison noire et m'indique un vestiaire où me changer. Je décide de rester pieds nus, afin d'être plus à l'aise.

Une fois que je suis prête, il nous équipe, et nous entrons dans la pièce, totalement noire. Nous avons chacun trente secondes pour nous disperser, avant d'affronter les autres. Je me cogne l'orteil dans un obstacle, grogne et me mets à courir pour me trouver une cachette. Le gong vibre, mais aucun bruit ne se fait entendre.

Une musique assourdissante retentit tout à coup dans les haut-parleurs, comme dans une boîte de nuit. Avant que j'aie compris ce qui se passait, une silhouette passe devant moi et me mitraille. Je suis figée sur place. *Pas si facile, finalement.* Une autre personne arrive en courant, fait une roulade sur un cube en bois servant d'obstacle pour le jeu et atterrit à genoux juste devant moi pour faire barrage. Je reconnais de qui il s'agit lorsque son odeur si particulière me parvient.

— Viens, dit-il en m'attrapant la main.

Il me fait escalader un obstacle, et nous nous cachons à l'intérieur d'une sorte de cube ouvert.

— Tu sais que tu es censée attaquer les autres ? demande-t-il tout bas.

— Oui, mais, vois-tu, je ne suis pas vraiment à l'aise avec ce machin, expliqué-je en désignant mon arme.

— Il te suffit de tirer comme le gars te l'a indiqué, et tout se passera bien. Ne reste pas immobile, mais toujours en mouvement.

Je hoche la tête, remontée à bloc. C'est parti !

Je passe les vingt minutes suivantes à courir dans tous les sens, en tirant sur tout ce que je vois. John n'est jamais loin et me protège. Je me fais tirer dessus à plusieurs reprises, mais je m'en moque, je me prends complètement au jeu. Je me baisse, saute, une véritable militaire en devenir ! Mon regard s'est adapté à l'obscurité qui devient mon alliée. L'adrénaline et l'esprit de compétition me font vibrer. Lorsqu'une voix annonce qu'il ne reste que trois minutes, je prends le temps de souffler, à l'abri d'une palissade.

Jonathan m'y rejoint et se plaque violemment contre la planche de bois.

— Ils sont plutôt coriaces..., grogne-t-il.

J'éclate de rire. Ça faisait une éternité que je ne m'étais pas autant amusée.

Dans la pénombre, je distingue son regard sur moi. Mes yeux trouvent les siens et, dans un élan irréfléchi et spontané, j'attrape sa nuque et l'embrasse. Passé la surprise, il ne tarde pas à me répondre en glissant la langue contre la mienne. C'est puissant et envoûtant. Ses lèvres sur les miennes, sa main qui me presse contre lui. La musique qui résonne, assourdissante, battant la mesure d'un désir qui montre crescendo. À cet instant, rien d'autre n'existe, hormis lui et moi, et ce baiser suspendu dans le temps.

Le compte à rebours sonnait la fin nous interrompt. Je mets plusieurs secondes à reprendre mes esprits, tandis qu'il s'affale littéralement contre la palissade.

— C'est la pire des armes..., souffle-t-il.

— Quoi donc ?

— Toi, tes lèvres, ce baiser.

On rallume la pièce, et je me relève. Je lui tends la main, pour l'aider à faire de même. Nous sortons de la salle sans un mot, accompagnés des autres participants. Tandis que John récupère la feuille de scores, je ne peux m'empêcher de caresser ma bouche. Si j'avais eu dix-sept ans, j'aurais été charmée par tout ce qui s'est passé. Conquise, même. Mais, comme ce n'est plus le cas, je suis perturbée. Perdue, même, incapable de mettre d'accord mon cœur et ma raison.

Ce qui m'ennuie, ce n'est pas le baiser que nous avons échangé, mais cette irrépressible envie d'en savoir plus sur lui. Je regarde ma montre et constate qu'il nous reste encore un peu de temps sur les deux heures que je lui ai imparties.

Quand il revient vers moi, je prends mon courage à deux mains.

— Ça te dirait d'aller dans un endroit plus calme ?

— Carrément !

— Bien, dans ce cas, partons d'ici.

— C'est comme si c'était fait, plaisante-t-il.

Il restitue nos affaires à l'organisateur tandis que je retourne me changer. Une fois chose faite, nous quittons le bâtiment. J'ai besoin d'avoir le cœur net à propos de cette attraction entre nous, pour ne rien regretter. Pour ça, il faut que j'en apprenne plus sur lui. Différence d'âge ou pas, ce mec m'attire comme un aimant, et je ne peux rien contre ça.

6.

Après une trentaine de minutes de trajet, nous nous garons près d'un grand jardin botanique. Je retire mon casque et secoue la tête pour remettre en forme mes longs cheveux blonds. D'un geste si naturel qu'il en est presque troublant, il replace en souriant une mèche qui me barrait le visage.

Il tente d'attraper ma main, mais je me dégage gentiment. Je ne suis pas prête, pas maintenant, pas comme ça. Je ne sais même pas où j'en suis. Le toucher risquerait d'altérer mon bon sens. Il ne relève pas et se contente de me suivre sur le chemin. Nous marchons un moment sans parler. Pourtant, dans ma tête, tout se bouscule, et j'ai presque du mal à respirer. Je me sens étrangement contrariée et j'ai un drôle de pressentiment.

Nous nous installons autour d'une table en pierre, légèrement à l'écart du sentier. L'un en face de l'autre. Je ne sais pas vraiment par où commencer. Je n'ai jamais été douée pour ça. Engager une conversation, apprendre à connaître l'autre. Mes seules armes ont été jusque-là l'observation et le silence. Mais cet homme, ce gamin face à moi, ébranle mes habitudes.

— C'est un beau bijou, note-t-il en désignant la montre à ma main gauche.

— Je la tiens de ma grand-mère. Elle l'adorait. C'est la seule chose que j'ai gardée d'elle, j'y tiens beaucoup...

Il me sourit, simplement. Comme s'il comprenait que derrière ce simple objet se cachaient mes souvenirs d'enfance, mon histoire.

— Parle-moi de toi... Qu'est-ce qui t'as amenée chez Teatime ? demande-t-il pour me mettre à l'aise.

Moi qui déteste parler de moi.

— Mon envie d'ouvrir ma propre brûlerie. J'avais besoin d'une expérience significative sur mon CV pour monter mon projet, alors je suis rentrée en France.

— Tu as vécu à l'étranger ?

— J'ai passé presque six ans à parcourir le monde, après mes études. J'ai étudié le marketing, mais je m'ennuyais terriblement.

— Je déteste l'école aussi.

— Tu es en quelle classe ?

— Je passe le bac cette année.

— C'est fou..., soufflé-je en m'éloignant.

Si lui reste stoïque, moi, j'ai l'impression de me prendre une claque monumentale.

— Quoi ?

— Cette différence entre nous.

— De quelle différence tu parles ?

— Notre différence d'âge.

— L'unique chose que je vois, c'est à quel point tu es belle. Tu me fais penser à une louve.

— Arrête !

— Arrêter quoi ? De te complimenter ? Impossible.

— Je ne sais même pas ce que tu veux faire après ton bac, je ne connais rien de toi...

— Je veux être cascadeur, j'ai été accepté dans une école, à Paris. J'intègre un cursus de quatre ans à partir de septembre.

— Cascadeur ?

— Oui. Je suis un casse-cou, j'ai toujours aimé les sensations fortes, je pratique les arts martiaux depuis que je suis gosse et, à l'adolescence, j'ai

aussi commencé le moto-cross.

— Tu dois avoir toutes les filles à tes pieds, plaisanté-je. Les *bad boys* amateurs de sensations fortes, c'est très à la mode.

— C'est vrai.

Mon sourire s'efface, et mon visage se ferme. Je viens de recevoir le ricochet d'une balle que j'ai moi-même tirée.

— Mais aucune ne m'intéresse. Aucune à part toi.

Il est si entêté, à croire qu'il serait prêt à tout pour m'avoir, peut-être même à me mentir pour arriver à ses fins. L'image de notre nuit me revient, et le doute m'envahit. Je dois devenir livide car il demande :

— Quoi ?

— Tu es prêt à tout pour me convaincre, peut-être même à me dire que tu n'es pas vierge... C'est pas vrai ! m'exclamé-je en me levant.

Je me mets alors à faire les cent pas, en marmonnant mon raisonnement sans queue ni tête.

— C'est impossible. On ne peut pas être aussi doué la première fois. Je me rappelle la mienne, c'était une catastrophe. Toi, tu savais ce que tu faisais. Oh putain ! J'ai défloré le fils de Caroline.

Il m'attrape les bras et m'oblige à m'arrêter. Dans mon délire, je ne l'avais pas vu se lever. Il se mord la lèvre pour essayer de contenir son rire, qui fuse malgré tout. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Je tente de me débattre pour échapper à son emprise.

— Hey, fait-il pour me calmer, sans résultat.

Il saisit alors mon visage et me force à le regarder. Mon cœur loupe un battement au moment où ses yeux se plantent dans les miens. Je serre les poings pour m'empêcher de m'affoler.

— Pourquoi tu ris ?

— Parce que tu es mignonne quand tu paniques.

— Je ne panique pas.

— Bien sûr que si ! se moque-t-il.

Je fronce les sourcils. Il tente de reprendre son sérieux.

— Roxane...

— Oui.

— Je n'étais pas vierge. J'ai perdu ma virginité à seize ans en camp de sport. Tu n'es pas ma première conquête.

— Alors, c'est ça. Je suis une conquête ?

— Pas si tu n'en as pas envie.

— Je ne sais pas..., soufflé-je, me sentant conne de m'être emportée pour si peu.

— Moi, je sais ! Tu es celle à qui je pense le matin, celle qui m'obsède, celle que j'ai envie de découvrir, celle qui me rend complètement dingue.

— C'est insensé.

— Le sens des choses, c'est nous qui le déterminons. C'est nous qui choisissons quoi faire de ce que nous ressentons, de nos envies. Et là, tout de suite, j'ai envie de t'embrasser. Parce que tes lèvres...

Il les caresse.

—... C'est le fruit le plus défendu, mais surtout le plus divin qu'il m'ait été donné de goûter. Jamais personne ne m'avait fait autant d'effet.

Pour le prouver, il plaque ma main sur son cœur, dont je perçois les battements contre ma paume.

Je suis effrayée. Apeurée par ce que je ressens, mais aussi par ce qu'il dit. Déboussolée à l'idée même de m'engager dans quelque chose qui, de toute façon, sera voué à l'échec. Ça ne peut pas coller, ça ne peut pas fonctionner. C'est impossible. Pas avec tout ce qui gravite autour de nous, le regard des autres, de ses parents.

Et pourtant... Pourtant, j'ai tellement envie de céder ! J'ai croisé quelques hommes, notamment Aseem, avec qui c'était plus ou moins sérieux, mais jamais encore je n'avais ressenti ce flot d'émotions. C'est un désir ardent qui me brûle et me consume.

— Je veux être avec toi. Je veux savoir où cette histoire nous mène.

— J'ai besoin de temps pour réfléchir. Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée, murmuré-je.

Il soupire, visiblement déçu de ma réaction. Mais que faire d'autre ? Il a la fougue, l'envie d'un gamin de dix-huit ans qui ne connaît rien à la vraie vie, qui n'a pas encore pris suffisamment de coups pour savoir à quel point elle peut être dure, combien les autres peuvent l'être aussi.

— Tu devrais me ramener chez moi.

Il hoche la tête en silence et attrape les deux casques qu'il avait posés sur la table. Nous rejoignons son scooter, enfilons nos protections et, après que je lui ai indiqué mon adresse, nous nous mettons en route.

Le trajet me paraît presque trop court. Il se gare devant mon immeuble, m'aide à descendre de son deux-roues et m'accompagne jusqu'à ma porte. J'ai mal au ventre et n'ai aucune envie de le quitter.

Au moment de lui rendre son casque, je croise son regard.

— Je ne suis plus un gamin depuis longtemps, tu sais..., souffle-t-il.

Et je comprends. Je comprends qu'il est impossible que nous en restions là. Je ne sais pas pourquoi, mais, tout à coup, il me paraît inconcevable de le laisser partir. Cette différence, qui était un frein quelques heures plus tôt, me semble insignifiante, dérisoire. Il n'y a que lui et cette foutue sensation qui me tord le bide. Cette impression de faire la pire connerie de ma vie, s'il se retourne et me quitte. Ce sentiment que, derrière les années qui nous séparent, il y a autre chose.

J'inspire profondément, à la fois hésitante et déterminée, et fais le grand saut. J'efface la distance qui nous sépare et attrape l'encolure de son T-shirt de ma main libre pour l'attirer à moi avec force. Je presse les lèvres contre les siennes et le prends au dépourvu. Si bien qu'il reste immobile.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il contre ma bouche.

— Je n'en ai aucune idée...

Je l'entraîne en reculant, ouvre la porte de l'immeuble et nous fais entrer. Quand cette dernière claque, je sais qu'il n'y a plus de retour possible. Pour

la première fois depuis une semaine, je me sens bien. Je dirais même :
heureuse.

Jonathan

Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'elle cède enfin. Que mes heures passées à tourner et retourner la situation dans ma chambre n'ont pas été vaines. Que tout ça a un sens, et pas seulement pour moi.

Il y a une semaine encore, j'étais persuadé de ne jamais la revoir. Puis je l'ai revue, au petit déjeuner le lendemain de notre nuit ensemble, et j'y ai vu un signe. Je l'ai trouvée tellement belle avec ses pommettes rosies et son sourire gêné. Mon cœur a fait une telle embardée que ce n'était pas anodin. Mais ce n'était rien à côté de ce que je ressens en ce moment.

C'est mieux que toutes les vagues d'adrénaline qui me submergent lors de mes compétitions, mieux qu'un salto avec ma bécane, mieux qu'une session de *laser game*. Ça n'a rien de comparable avec ce que j'ai connu dans les bras des autres filles. Et ça n'a rien à voir avec son âge.

C'est une alchimie. Une connexion.

Elle me plaque contre les boîtes aux lettres. Je manque de souffle, j'ai la tête qui tourne, je suis enivré par le flot de sensations qu'elle me fait ressentir. De ses doigts qui courent le long de mes côtes sous mon T-shirt au petit bruit qu'elle fait lorsqu'elle expire, en passant par ce baiser inattendu et vorace. Et ce manque, celui qu'elle provoque lorsqu'elle s'éloigne de moi, même de quelques centimètres.

Elle m'attrape la main et m'attire vers l'escalier.

— Viens !

Un sourire idiot aux lèvres, je la suis. Elle déverrouille la porte de son appartement et m'invite à entrer. On arrive directement dans la pièce de vie, occupée par un immense canapé. Elle s'empresse de ranger ce qui traîne, nerveuse tout à coup.

— Je suis désolée, je n'attendais personne..., s'excuse-t-elle en attrapant divers vêtements éparpillés çà et là.

Lorsqu'elle se rend compte qu'un soutien-gorge trône fièrement sur le dossier du canapé, elle bougonne. Je l'imagine avec, et ça ne fait qu'augmenter mon désir, déjà ardent. Voyant qu'elle commence à paniquer, je m'approche d'elle et lui enserre la taille.

— On peut en ajouter d'autres à la pile, si tu veux..., plaisanté-je.

— Quoi, il y en a d'autres ?

— Je parlais des sous-vêtements que tu portes en ce moment.

Elle lâche tout ce qu'elle a dans les mains. Son air ahuri me fait fondre. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un comme elle. Elle est sauvage. Elle ne se laisse pas approcher facilement. Pourtant, elle porte en elle cette confiance, cette prestance qui laisse les autres à l'écart, sans qu'elle ait besoin de les repousser. Ce qu'elle dégage suffit à établir une distance avec le monde qui l'entoure. C'est ce qui m'a marqué quand elle m'est tombée dessus. Même si elle venait littéralement de s'étaler, elle a gardé la tête haute.

Et puis, il y a ses yeux. Ses magnifiques yeux d'un bleu si clair, qui me hantent dès que je ferme les miens.

— Ne me dis pas que tu m'as fait monter pour jouer au Scrabble, je ne te croirai pas.

— Mince, moi qui comptais t'infliger la raclée de ta vie ! ironise-t-elle.

— Tu as l'âme compétitrice, noté-je, amusé.

— Non, je suis simplement obstinée.

— J'ai cru comprendre... Tu comptes me montrer ta chambre ? Où tu préfères le canapé ?

Elle lève les yeux au ciel, et j'adore ça.

— Classique ou originale ? demandé-je en me tenant le menton.

— Petit con !

— Si tu comptes me mettre une fessée, je t'informe que j'ai passé l'âge, la défié-je.

— T'es vraiment un sale gosse !

Je m'approche un peu plus d'elle. Elle se retient de rire. Elle se mord la lèvre avant de soupirer et de réduire l'espace entre nous. Son souffle se mêlant au mien, elle m'aguiche. Elle n'en a certainement pas conscience, mais elle dispose d'un capital sexy au-delà du raisonnable. Elle est gracieuse, délicate et incroyablement affriolante.

Avant que je puisse combler le vide entre sa bouche et la mienne, elle me contourne, me jetant un regard séducteur par-dessus son épaule, puis se dirige vers une autre pièce. Sans perdre une minute, j'interprète son ordre implicite et la suis. Tandis que je pénètre dans sa chambre, elle tire les rideaux occultants, plongeant l'espace dans la pénombre.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne tiens pas à ce que mes voisins me voient nue.

— Tes voisins ou moi ?

— Les deux.

— Tu es au courant que ton corps est magnifique ? Je veux dire... je l'ai déjà vu et je peux t'assurer que tu as de quoi faire rougir certaines minettes de dix-huit ans. Il a vécu, mais putain, tu n'imagines pas l'effet qu'il me fait !

Je m'approche d'elle et plaque sa main sur mon entre-jambe pour qu'elle comprenne à quel point j'ai envie d'elle. Je me fous de la cicatrice qu'elle a dans le pli du sein gauche ou encore de celle sur sa cuisse. J'emmerde les années qui sont passées avant qu'elle me connaisse, car je voudrais les avoir vécues avec elle. Je me moque qu'elle ne soit pas une mordue de sport

comme toutes ces influenceuses trentenaires d'Instagram. Je me fous qu'elle ait dix ans de plus que moi. Je ne veux qu'elle. Et mon corps est d'accord avec mon esprit.

Nos regards s'accrochent dans la pénombre et ne se quittent plus. J'ai tellement soif d'elle que c'en est presque douloureux. Les filles aiment toutes mon côté sportif, accro à l'adrénaline, sûr de moi, mais je vois dans ses yeux que ce n'est pas ce qui l'attire chez moi. C'est autre chose. Quelque chose qui nous dépasse et contre quoi nous ne pouvons rien. C'est certainement le plus dangereux de tous les défis que j'ai relevés, parce que je donne non seulement mon corps, mais mon cœur.

Je suis en train de tomber amoureux de cette beauté indomptée. De cette femme incroyable, mystérieuse et sauvage. Elle m'est tombée dessus comme les feuilles tombent des arbres en automne, rapidement et élégamment.

— C'est de la pure folie, souffle-t-elle contre mes lèvres.

— Et encore, tu n'as pas tout vu..., lui réponds-je, avant de nous faire basculer sur son lit.

Nous rions en nous embrassant, profitant simplement de l'instant présent.

Roxane nue contre moi, sa tête sur mon torse, le rythme régulier de sa respiration m'effleurant la peau, je ne pourrais pas me sentir mieux qu'en cet instant. J'observe ce qui m'entoure, ce que je n'ai pas eu le temps de remarquer en entrant dans la pièce, tout à l'heure. Des dizaines et des dizaines de photos grand format de paysages, tous plus incroyables les uns que les autres. Par chance, le soleil donne pile sur les fenêtres de sa chambre, à cette heure, et la lumière passe au travers des rideaux ocre. Je distingue facilement les clichés de plantations, de sourires d'enfants, de plages infinies au sable blanc. Je la reconnais sur certains, un large sourire aux lèvres, jouant avec des enfants pieds nus dans la terre.

— Qu'est-ce que tu regardes ? me demande-t-elle en se dégageant de moi.

— Toi sur ces photos. Tu es allée dans tous ces endroits ?

— Chacun d’eux, oui.

— Pourquoi être revenue ?

— Parce qu’il me fallait un peu de stabilité pour réaliser mon rêve. De la stabilité et de la pratique.

— Rassure-moi, tu ne parles pas de sexe ? plaisanté-je.

— Non ! s’insurge-t-elle en me frappant l’épaule. Il fallait que j’apprenne ce que je ne connaissais pas déjà. La partie commerciale et administrative. J’ai les bases, mais pas d’expérience. Et aucune banque ne prête d’argent à une nana qui a passé plus de cinq années de sa vie à parcourir le monde.

— Mais tu as travaillé ?

Elle hoche la tête.

— J’ai travaillé dans des plantations de thé et de café. Le travail était mal rémunéré, mais j’ai gagné tellement plus, humainement, que je me foutais de mon salaire, de l’absence de douche ou encore de dormir à même le sol. On s’habitue, à la longue.

Je me lève et contemple de plus près la photo que je préfère, parmi toutes celles accrochées. Roxane porte un pantalon large, une chemise usée, un chapeau retient ses cheveux blonds. L’objectif a capté un sourire timide, une main qui replace une mèche de cheveux. Derrière elle, la montagne, le soleil couchant, et ce vert flamboyant des arbres. Elle est rayonnante. Elle éclaire toute l’image. Tout est dans son regard. J’aimerais qu’elle me regarde un jour de la façon dont elle contemplait cet objectif.

— Celle-ci a été prise où ?

Elle se lève, emportant le drap avec elle, et se poste à mes côtés pour regarder.

— Au sud de l’Inde. Près de Munaar, dans une plantation de thé. J’y ai passé presque un an. J’y ai rencontré Aseem. C’était le fils des propriétaires de l’exploitation, il m’a beaucoup appris.

— Tu étais amoureuse de lui ?

— Nous avons eu une histoire. Mais elle n'a pas duré. Il est parti aux États-Unis pour terminer ses études, et je n'ai pas voulu le suivre. Je n'étais pas prête à abandonner mon rêve.

Tout à coup, je me sens jaloux. Jaloux de l'homme qui a capturé ce moment, cette fougue, cette passion et cette sensibilité. J'aurais aimé être lui ; si j'avais été à sa place, je ne lui aurais jamais demandé de renoncer à son rêve.

Au fond de moi, je me promets une chose. Un jour, elle retournera là-bas, avec moi. Ce jour-là, l'homme à ses côtés sera celui avec qui elle passera le reste de sa vie. Parce que, si ça ne m'était jamais arrivé jusqu'à présent, je sais qu'avec elle c'est différent. Même si je suis incapable de nommer cette différence.

Roxane

Cela fait une éternité que je n'ai pas songé à Aseem. Nous nous sommes rencontrés au mariage de sa cousine. Ses parents tenaient à ce que je participe aux festivités comme un membre de la famille à part entière. Une semaine de cérémonies en l'honneur des époux. Pour l'occasion, Sudhira, la mère d'Aseem, m'a emmenée m'acheter des tenues de rigueur, quatre saris au total. Le plus beau de tous, et le seul que j'ai gardé, je l'ai porté pour le mariage lui-même. Il était bleu pâle, avec des broderies or, j'ai flashé instantanément.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que je ne suis pas passée inaperçue. Seule blonde parmi la foule de cheveux noirs, j'ai attiré tous les regards. Notamment celui d'Aseem, revenu spécialement pour l'occasion. Il a passé beaucoup de temps à m'expliquer les us et coutumes du pays, sans que je lui en aie fait la demande. Assis à mes côtés lors de la cérémonie, il a murmuré pour moi dans un français presque parfait la traduction exacte des vœux des époux.

De fil en aiguille, nous nous sommes rapprochés. Lorsqu'il a été temps pour lui de repartir, il m'a demandé de le suivre. Je l'aimais, mais pas assez pour abandonner mon rêve. Celui-là même pour lequel j'étais chez ses parents. Il n'a jamais compris pourquoi j'appréciais tant de passer mes

journées dans la plantation. Lui et moi étions différents. J'aimais la quiétude du bord de la rivière, lui la ville et son tourbillon. Pourtant, il portait en lui cette sérénité qu'ont les Indiens. C'est ce qui a eu raison de moi.

Je secoue la tête et poursuis la préparation de ma commande. Je souris en repensant à la tête de John, quand je lui ai parlé d'Aseem. Il avait l'air si contrarié ! Sa fougue m'amuse autant qu'elle m'effraye.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? demande Caroline.

— Jo... je pensais à mon voyage en Inde.

Quelle cruche !

J'ai bien failli vendre la mèche.

— Tiens, c'est drôle, John m'en a parlé pas plus tard qu'hier au dîner. Il m'a demandé si son père et moi y étions allés, car il voulait en savoir plus sur leur culture. Je devrais lui proposer de s'adresser à toi.

— Ah. Oui, c'est drôle.

Je ne pensais pas que l'évocation de mon voyage l'avait autant turlupiné.

— Je pourrais lui donner ton numéro de portable, qu'est-ce que tu en penses ?

— Non ! Enfin si, oui, tu peux.

Elle va vraiment finir par me prendre pour une bipolaire, à souffler le chaud et le froid.

Il faut que je me calme. Chaque fois qu'elle évoque son fils, j'ai l'impression que mon visage devient tantôt exsangue, tantôt coquelicot. Que mon nez s'allonge quand je lui mens. Je suis étonnée qu'elle n'ait pas de doute. J'ai l'impression que ça se voit comme le nez au milieu de la figure qu'il se passe quelque chose entre son fils et moi.

Son fils ! J'ai toujours du mal à me faire à l'idée. À vrai dire, je ne sais pas trop dans quoi j'ai mis les pieds. Vu de l'extérieur, c'est tellement compliqué. Alors que dans ses bras tout est tellement simple.

— Tu sais quoi ? Le mieux serait que tu viennes dîner à la maison, ce soir. John pourra te poser les questions qu'il souhaite. En plus, Xavier est là

pour la semaine.

— Je ne sais pas...

— Qu'est-ce que tu as de mieux à faire que mettre les pieds sous la table et profiter d'un dîner spécialement élaboré par ta collègue préférée ?

— Rien, soupiré-je.

Inutile de lutter. Quand Caroline a une idée en tête, elle ne lâche rien. Et, visiblement, elle est bien décidée à ce que je vienne dîner chez elle ce soir. D'un autre côté, ce n'est pas vraiment un sacrifice, vu que je rêve d'un vrai repas depuis des jours. Je ne suis pas ce que l'on appelle un cordon-bleu et me contente souvent de choses faciles à préparer, qui ne prennent pas trop de temps.

— Bon, eh bien, dans ce cas, c'est décidé. (Elle note quelque chose sur un post-it et me le tend.) Voilà mon adresse. Viens à l'heure que tu veux, la maison te sera grande ouverte.

Je prends le papier et réalise soudain ce que cela signifie : moi, John, notre attraction dans la même pièce.

Dans quel merdier je me suis encore fourrée ?

Lorsque j'arrive devant le portail ouvert, je découvre une maison ancienne avec une façade en pierre. Un perron de quelques marches mène à la porte d'entrée. Caroline habite en banlieue, pas trop loin du centre-ville, mais suffisamment pour avoir un grand jardin ombragé. La haute maison trône fièrement au milieu d'une étendue d'arbres et de fleurs, dans un jardin où rien ne dépasse. Dans le fond, je distingue une pergola où sont installés de jolis fauteuils dissimulés sous une glycine à peine fleurie.

Habitée aux chaleurs de l'hémisphère Sud, je n'ai pas encore quitté mon pull, malgré les températures supérieures à la moyenne pour un mois de mai. J'avance doucement, la boule au ventre, quand je suis soudain attirée derrière un des arbres situés de part et d'autre du portail.

Aussitôt, l'odeur du gel douche de John me parvient, boisé et frais. Fermement maintenue dans ses bras, je profite de cet instant de déconnexion.

— Bonsoir, toi, me salue-t-il d'une voix suave. Je suis content de te voir, tu m'as manqué.

Sa voix me ramène à la réalité. Et si quelqu'un – sa mère en l'occurrence – nous surprenait ? Je me retourne discrètement pour observer la maison derrière le tronc.

— Ne t'inquiète pas, personne ne nous voit, ici.

— Tu emmènes toutes tes conquêtes dans les recoins du jardin ? demandé-je, mi-piquée mi-amusée.

De ses grandes mains, il encadre mon visage, passant les pouces sur mes sourcils.

— Il paraît que ça donne des rides de froncer les sourcils. Même si je trouve ça très mignon, je tiens à te préciser que, non, je n'emmène pas toutes mes copines ici. Pour la simple et bonne raison que, d'ordinaire, elles ont dix ans de moins que toi et qu'elles entrent dans la maison sans se cacher.

Vexée par ses propos, je me renfrogne. Quel culot !

— Dans ce cas, pourquoi tu n'irais pas chercher l'une d'elles pour le dîner ? lâché-je sèchement.

C'est puéril, je sais, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Je pourrais, en effet, répond-il avec un sourire.

Il se fout de ma gueule !

J'aurais mieux fait de couper court après notre sortie, au lieu de céder. Ça m'aurait évité de me prendre la tête pour un simple dîner et de passer pour une cruche. J'espérais quoi, au juste ? C'est un gamin. Évidemment que je ne représentais qu'un challenge pour lui.

Je m'écarte, bien trop touchée dans mon estime pour poursuivre cette discussion calmement. Qu'à cela ne tienne, si ça l'amuse de jouer avec moi, il n'a qu'à jouer tout seul. Je préfère déclarer forfait. J'ai passé l'âge.

Il tente de me retenir, mais je me dégage en trébuchant au passage sur une racine.

— Ça va ? s'inquiète-t-il, alors que je manque de faire un vol plané en plein milieu de l'allée.

En guise de réponse, je lui adresse un regard noir et m'éloigne sans me retourner. Arrivée devant la porte d'entrée, je sonne en priant pour que Caroline ouvre rapidement. Nerveuse, je guette le moindre bruit derrière moi. Lorsque ma collègue apparaît sur le seuil, elle m'accueille avec un grand sourire.

— Roxane ! Tu arrives pile à temps, je viens de sortir la tarte du four.

— J'ai hâte d'y goûter ! réponds-je en sentant l'odeur qui émane de la maison.

— Tu as raison, c'est la meilleure ! commente une voix masculine derrière moi.

Je sursaute, tandis que John passe à côté de moi. Pourtant aux aguets, je ne l'avais pas entendu arriver.

— Salut, m'man, dit-il en l'embrassant sur le front.

— Tu es déjà rentré de chez Max ? Je ne t'attendais pas avant au moins une bonne demi-heure.

— Oui. Je suis parti directement après l'entraînement, quand j'ai vu ton message pour le dîner.

Tiens donc...

— John, c'est ma collègue qui est allée en Inde.

Il daigne enfin poser le regard sur moi. Si son visage n'exprime rien, ses yeux parlent pour lui. Un mélange d'amusement et d'excuse qui me met mal à l'aise.

— Oui, je me souviens. On s'est vus au petit déjeuner du truc de Teatime. Roxane, c'est ça ?

— Oui, bafouillé-je.

Continue comme ça, Rox', ta collègue ne va pas du tout te prendre pour une débile !

Comment fait-il pour ne jamais être déstabilisé par rien ? Nous avons fait l'amour, et il me toise comme s'il ne me connaissait pas, tandis que, moi, je me liquéfie.

— Entre ! Ne reste pas ici.

Je suis Caroline dans la petite pièce qui lui sert d'entrée et accroche ma veste au portemanteau, comme elle me le demande. Je pénètre ensuite dans une très belle cuisine ouverte sur une salle à manger. La décoration est soignée et tout à fait à l'image de mon hôtesse, simple et fantaisiste à la fois. Des touches de bois apportent un aspect chaleureux, notamment avec le parquet en chêne clair, sauf dans la partie cuisine. Plus loin, je distingue un escalier qui donne accès à l'étage ainsi qu'un petit couloir menant au salon dans lequel une immense bibliothèque trône fièrement.

— Installe-toi, je vais chercher de quoi boire. John, tu peux la guider, avant d'aller te doucher ?

Sans l'attendre, je m'avance dans la direction qu'elle m'indique du doigt. Au moment de passer la porte, trop absorbée par la quantité de livres qui s'offrent à ma vue et le design du canapé, je loupe la petite marche en poussant un cri. Deux bras me rattrapent in extremis.

— Il va falloir que tu perdes cette fâcheuse habitude de me tomber dessus !

— Et toi, que tu gardes tes distances et effaces ce sourire de ton visage, soufflé-je en me redressant.

— Tout va bien ? demande Caroline depuis sa cuisine.

— Oui, oui ! réponds-je d'un ton rassurant, avant de m'éloigner de son fils.

Il soupire, secoue la tête et rebrousse chemin. Je l'entends monter l'escalier, une porte claque à l'étage, puis, quelques minutes après, une douche commence à couler.

— Bonjour ! fait une voix masculine derrière moi.

Je me retourne et découvre la copie conforme version plus mature de mon jeune amant. Je comprends d'où Jonathan tire son charme. Son père et lui se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Mêmes yeux sombres, mêmes cheveux brun foncé, même sourire et même regard déstabilisateur.

J'ai un bref instant de recul. Comme chaque fois que je rencontre une nouvelle personne. Je n'aime pas ça. Je me sens mal à l'aise et empotée.

— Roxane, voici Xavier. Xavier, voici Roxane, nous présente Caroline en apportant un plateau de biscuits apéritif ainsi que les boissons.

— La fameuse Roxane qui a parcouru le monde ? Content de te connaître enfin, j'entends souvent parler de toi.

L'apéritif se déroule dans une bonne ambiance. Xavier est un homme charmant. Il me pose de nombreuses questions sur mes voyages, les pays que j'ai visités et sur ce que j'y ai fait. Lui aussi se déplace beaucoup, mais passe énormément de temps dans de grands complexes hôteliers. J'apprends qu'il est pilote de ligne pour une grande compagnie et qu'il ne visite d'autres pays qu'entre deux vols.

Une minuterie retentit, et Caroline annonce que le dîner est prêt. Ce n'est qu'à ce moment-là que John fait sa réapparition, mettant ainsi un terme au répit qu'il avait accordé à mon cœur. Ce dernier cogne comme un forcené dans ma poitrine, à tel point que j'ai du mal à respirer.

Pour ne rien arranger, Caroline décide de nous placer l'un à côté de l'autre. Je prends garde d'éloigner légèrement ma chaise de la sienne, afin de ne pas accroître le malaise qui s'empare déjà de moi.

Pourquoi ai-je accepté ce dîner ?

Caroline, égale à elle-même, nous sert et entretient la discussion. Par chance, c'est une femme plutôt bavarde. Elle est curieuse et pose des questions sur tout. Ce qui me facilite la tâche, car je ne sais jamais quoi dire à quel moment.

Durant le repas, je sens une main se poser discrètement sur mon genou. John sourit comme si de rien n'était, alors que, de mon côté, je fais de mon mieux pour ne pas me trahir. Il joue avec mes nerfs, et je déteste ça. Je repousse sa main aussi discrètement que possible, en faisant mine de lisser mon pantalon.

— John, tu avais des questions sur l'Inde, c'est le moment de les poser, déclare Caroline à la fin du repas.

— Oui, je me demandais comment était la vie, là-bas.

— Je n'ai pas connu l'effervescence de la ville, puisque j'ai passé la majeure partie de mon temps dans un petit village reculé au milieu d'une plantation de thé. Mais c'est un pays magnifique, fortement rythmé par les différentes religions et les traditions. On n'aide pas lorsqu'on est invité, on retire ses chaussures dans les temples, la main gauche est considérée comme impure... D'ailleurs, j'ai une anecdote au sujet des mains. On ne serre pas la main, mais on salue. La première fois que j'ai tendu la main au chef d'exploitation qui m'accueillait, il a ouvert de grands yeux en regardant sa femme. J'ai appris ensuite que ce geste avait une connotation sexuelle chez eux.

Caroline et Xavier rient, tandis que John me fixe. Je porte mon verre de vin rouge à mes lèvres, histoire de dissiper l'inconfort que son regard provoque en moi.

— Du coup, tu as serré beaucoup de mains, là-bas ? À des mecs, je veux dire ? demande-t-il, sans l'ombre d'une plaisanterie.

Je manque de m'étouffer avec ma gorgée, et mon verre m'échappe avant de se déverser sur la table et mes genoux.

— Merde ! m'écrié-je.

— John ! le réprimande Caroline au même moment.

Je me confonds en excuses.

— C'est moi qui m'excuse pour les mauvaises manières de mon fils ! Monte, la salle de bains est en haut, je vais te passer de quoi te changer et

détacher tes vêtements.

— Non, c'est bon, ne t'en fais pas, j'ai été maladroite.

— J'insiste. S'il ne t'avait pas posé cette question ridicule, ça n'aurait sûrement pas eu lieu. Deuxième porte à gauche.

Je m'exécute et monte à l'étage. L'escalier débouche sur un couloir composé de plusieurs portes. Je suis les indications de Caroline et m'enferme dans la salle de bains.

Assise sur le rebord de la baignoire, je tente de reprendre ma respiration. Qu'est-ce qui lui a pris de me poser cette question ? Bordel, j'ai passé l'âge de ce type de jeu ! Je revois encore son air sérieux, comme s'il cherchait quelque chose de plus au travers de cette interrogation. C'est ridicule, il se doute bien qu'avec dix ans de plus je n'ai pas connu que lui. Je lui ai même parlé d'Aseem.

On frappe à la porte. Perdue dans mes pensées, je crie :

— Entre !

Finalement, ce dîner n'était peut-être pas ma seule erreur de la journée. Je viens de commettre la deuxième.

9.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demandé-je, un peu plus sèchement que je ne l'aurais voulu.

Je ne sais pas ce que j'attends de lui, au final. Nous ne nous sommes rien promis. Nous n'avons pas non plus décrété que nous étions un couple, mais nous n'avons pas dit que nous n'en étions pas un non plus. C'est difficile de définir ce que nous sommes, car être ensemble signifierait que j'assume totalement ce qui se passe avec lui. Et, si je suis honnête avec moi-même, ce n'est pas tout à fait le cas. Je ne me vois pas annoncer à sa mère que je suis sa petite copine.

Petite copine. La blague !

C'est commun à n'importe quelle fille de mon âge, je pense. Aucune ne s'imagine avec un homme plus jeune qu'elle. Pourtant, ça paraît tellement facile pour les hommes ! Eux n'ont pas de problème à s'afficher au bras d'une poupée de dix, voire de vingt ans de moins qu'eux. Pour nous, les femmes, c'est différent. On est aussitôt cataloguées.

— Je pense qu'il faut qu'on discute, toi et moi.

— De quoi ? De ta question totalement puérile ou de ta remarque déplacée, tout à l'heure ?

— Des deux.

— Jonathan, je vais être claire avec toi. Je ne sais pas à quoi tu joues, mais je n'aime pas ça. J'aurais mieux fait de ne pas céder, l'autre fois, ça nous aurait évité tout ce cirque ! Regarde-moi, je suis pathétique.

— Tu ne...

— Roxane, tout va bien ? demande Caroline derrière la porte.

Foutu karma, foutue journée qui n'en finit pas !

— Oui, oui ! crié-je en poussant John dans la douche et en lui plaquant la main sur la bouche, sous laquelle s'étire un sourire.

Puis je tire le rideau d'un coup sec et m'éloigne.

— Je peux entrer ? demande sa mère.

— Euh...

Je jette un œil au rideau derrière lequel j'imagine son fils, puis à mon reflet dans le miroir, histoire de m'assurer que j'ai l'air « normale ».

— Oui.

Caroline entre comme si de rien n'était, son éternel sourire chaleureux sur les lèvres. S'il fait le moindre bruit, je le tue.

— Je t'ai apporté des vêtements. Tu es plus mince que moi, mais je pense que ça devrait t'aller.

La bienséance me pousserait à lui dire qu'elle n'aurait pas dû se donner autant de mal. Mais, pour l'heure, je n'ai qu'une envie : qu'elle quitte la pièce au plus vite. Alors, j'attrape le pantalon et le T-shirt qu'elle me tend avec un sourire contrit. Voyant qu'elle attend, je fronce les sourcils.

— Tes vêtements, m'indique-t-elle.

— Ah, euh, je te les descends ?

Elle rit, s'apprête à sortir, puis s'arrête.

— Je crois que John va te détester : il s'est fait réprimander par son père et il est monté directement dans sa chambre. Les gosses, je te jure ! gémit-elle, avant de claquer la porte en sortant.

Je tourne le verrou et m'adosse au battant en expirant. John se montre, moins à l'aise qu'il y a cinq minutes. Lui non plus n'en mène pas large. C'était moins une. Je ne sais pas ce que j'aurais fait, si sa mère était entrée sans frapper et nous avait surpris.

Nous nous toisons un moment avant qu'il prenne la parole.

— Je suis désolé si tu as l'impression que je joue avec toi. Ce n'est pas le cas. C'est que...

— Que quoi ?

— Ça me tue, l'idée qu'il y ait eu d'autres hommes avant moi.

— Tu t'attendais à quoi ? Si tu voulais une vierge effarouchée, fallait la prendre plus jeune, ta nana !

— Ma *nana* ?

Il arque un sourcil.

— Oui, enfin, la femme que tu fréquentes, quoi.

— Parce qu'on se fréquente ? demande-t-il avec un sourire.

Il recommence... Il joue avec mes nerfs.

Je lève les yeux au ciel.

— Celle avec qui tu couches, si tu préfères !

Je ne sais pas comment il s'y prend, mais il a le don de me faire perdre mes moyens et dégoupiller en quelques secondes.

Il s'approche de moi, me plaquant contre la porte. Il encadre mon visage de ses grandes mains et plonge ses yeux chocolat dans les miens. Ciel contre terre. Puis il fait des allers-retours entre mes lèvres et mon regard.

— Tu n'es pas pathétique. C'est moi qui suis con. Mais c'est plus fort que moi. Tu n'es pas une simple nana, ou encore la femme avec qui je couche. Avec toi, c'est différent. Pas seulement à cause de ton âge. À cause de ce qui se passe là. (Il attrape ma main et la place sur sa poitrine.) Je sais que ce n'est pas facile. Mais je me fiche de la difficulté tant que je t'ai, toi.

— Justement. Tout serait tellement plus simple, si ce n'était pas moi, soupiré-je.

— Pourtant, il n'y a aucune autre fille qui m'intéresse.

Je fais quoi, moi ? Parce que, si je suis honnête, il n'y a pas d'autre homme qui m'intéresse non plus. Il a beau avoir dix ans de moins que moi, il est le seul à me faire ressentir ce que je ressens en ce moment. Cette vague d'adrénaline qui s'empare de moi dès qu'il est dans les parages. Une petite

voix me crie que c'est sûrement l'interdit, mais c'est bien plus que ça en réalité. Quelque chose que je refuse encore d'éprouver pleinement. Et puis, il y a cette attirance entre nous, cette attirance irrémédiable. Devant mon silence, il paraît inquiet, tout à coup.

— Tu l'aimes encore ?

— Qui ?

— L'Indien.

— Quoi ? Aseem ? Non ! C'était il y a plus d'un an.

— Bien, parce que je vais être clair. Je ne veux pas être seulement le type avec qui tu couches.

— Comment ça ?

— Je te veux. Je veux être plus que ça. Je veux plus...

— Et tu te sens de me présenter à tes parents ? demandé-je, pour lui faire réaliser à quel point ce qu'il dit est absurde.

— Ils te connaissent déjà ! Et tu sais quoi ? Ils t'adorent.

— Je ne rigole pas. Ce n'est pas si simple. Je veux être certaine que, si je m'engage, tu es conscient de ce qui t'attend. Nous fréquenter ne sera pas facile.

— Tu as ton appart'.

— Il ne s'agit pas que de ça.

— Je veux tenter le coup. On ne parle pas de mariage, simplement d'être ensemble.

— Tu en es certain ? m'inquiété-je.

Je ne sais pas qui j'essaye de freiner, lui ou moi. Il a l'avantage d'ignorer les conséquences de cet engagement.

— Je n'ai jamais été aussi sûr de moi, murmure-t-il contre mes lèvres.

— Ce qui signifie plus de minette.

Je tente tant bien que mal de garder le contrôle de cette discussion, même si tout mon corps ne brigue que lui. Comme deux aimants, nos peaux se

collent l'une à l'autre. Cette impression d'être en chute libre constamment... Si je ferme les yeux, je sais que céderai.

— Pourquoi je voudrais d'une jeunette, quand je peux avoir une cougar ?

Je m'apprête à répondre à son affront, mais il me fait immédiatement taire par un baiser doux et chaud. Il s'empare de mes lèvres en passant un bras derrière moi pour m'attirer à lui. Jamais aucun homme ne m'a embrassée comme il le fait. C'est un feu qui me consume lentement, irradiant chaque cellule de mon corps.

Il mord doucement ma lèvre inférieure, tout en plongeant la main dans mes cheveux. Ce geste m'arrache un frisson qui me parcourt de la tête aux pieds. Comme une vague qui crépite dans l'ensemble de mes terminaisons nerveuses. C'est une sensation enivrante, étourdissante.

Et puis, l'instant d'après, son baiser change d'intensité. Plaquée entre la porte et lui, je me retrouve prise au piège de sa fougue. Sa respiration se fait plus forte, ses baisers plus appuyés. Mon cœur lui aussi part dans une cavalcade qu'il m'est difficile de stopper.

À bout de souffle, je m'écarte de lui pour que la réalité nous rattrape. Ce n'est ni le lieu ni le moment pour aller plus loin qu'un simple baiser.

— John..., chuchoté-je, tremblante de désir.

— Roxane..., fait-il sur le même ton.

— Tes parents doivent m'attendre. Je ferais mieux de me changer.

— Tu as raison, tu es trop habillée !

— Je suis sérieuse.

— Moi aussi !

Je fronce les sourcils et le repousse légèrement. Les vêtements que Caroline m'a confiés sont, quant à eux, étalés sur le sol.

— T'es trop sexy quand tu fais ta femme autoritaire, commente-t-il.

Je soupire avant de me marrer. Sa mère le connaît bien quand elle dit qu'il peut être taquin. Et je crois que je déteste ça autant que j'adore cet

aspect de sa personnalité.

— Qu'est-ce que tu attends ? demandé-je en ramassant les vêtements.

— Que tu te changes, je ne veux pas rater le spectacle.

— Sors d'ici ! lui ordonné-je en riant.

Il hausse les épaules, lève les mains en signe d'innocence et de résignation, puis se dirige vers la porte en prenant soin de me frôler.

— Ah, pour information, j'adore la cicatrice que tu as sous le sein gauche, petite guerrière !

Instinctivement, je plaque la main dessus. Cette blessure, je me la suis faite en Colombie, lors d'une récolte du café. Après un orage, le terrain était glissant, et j'ai dérapé. Je me suis entaillée sous le sein avec une branche, sur environ dix centimètres.

Je retire mes vêtements tachés et enfile ceux de Caroline. Contrairement à ce qu'elle m'a dit, ils sont parfaitement à ma taille. C'est fou comme l'appréciation que l'on a de soi peut être biaisée. Je me sens ronde, alors que tout le monde me trouve fine avec des formes.

Une fois rhabillée, je sors de la salle de bains et m'apprête à reprendre l'escalier, lorsque je suis attirée dans une autre pièce.

— Il va vraiment falloir que tu arrêtes ça. Mon cœur n'est pas tout jeune, tu sais, le taquiné-je.

J'observe autour de moi et découvre sa chambre d'ado. Un grand lit dans un coin de la pièce. Un fauteuil en suédine dans un autre. Une petite commode, une bibliothèque et un bureau dans les tons blancs complètent la pièce. Tout est ordonné, cadré, rangé. Tout le contraire de ma chambre, en somme.

Je parcours les étagères et observe les photos qui s'y trouvent, sans faire de commentaire. Un petit garçon revient à plusieurs reprises. Je n'ai pas le temps de poser la moindre question que Jonathan m'attire à lui.

— Je voulais juste t'embrasser une dernière fois avant de devoir jouer à nouveau le fils rebelle en pleine crise d'adolescence..., plaisante-t-il, avant de

s'exécuter tendrement.

Je ris et réponds avec délice à son baiser. Aussi étonnant que cela puisse paraître, je me sens bien dans ses bras. Car, sous ses allures de jeune homme baraqué, il y a aussi une certaine maturité. Je le ressens dans cette pièce à la manière où tout est organisé, à la façon dont il fait attention à moi, me tient contre lui, se comporte avec les autres. Je l'ai vu lors du petit déjeuner, après notre première nuit. Tout son monde ne tourne pas autour de lui, de ses envies ; il prend les autres en considération.

— Je te laisse, j'ai une tarte aux pommes à goûter ! dis-je en m'éloignant de lui.

Nous descendons tous les deux, tentant tant bien que mal de ne rien laisser paraître. Moi qui n'aime pas mentir, je suis servie ! J'évolue dans un film dont je suis l'actrice principale. Et je n'ai pas droit à une seconde prise, la première doit être la bonne.

— Bien, et si nous goûtions cette fameuse tarte dont John vante les mérites ? annoncé-je en arrivant.

— Avec grand plaisir !

Je reprends ma place, Jonathan la sienne. Il pose la main sur mon genou et, cette fois, je ne la retire pas. Car ce geste n'est plus une provocation, mais une façon pour lui de me dire qu'il est avec moi, que je ne suis pas seule dans cette comédie.

10.

Lors de mes voyages, peu de choses m'ont manqué. J'ai toujours été de nature indépendante et solitaire. J'aimais beaucoup passer du temps seule à la maison, enfermée dans ma chambre avec un bon livre, ou simplement à regarder des films. Mon unique faiblesse, à plusieurs milliers de kilomètres de la France, c'était ma mère.

Elle ne s'est jamais opposée à ce que je parte. Au contraire, elle a même tout fait pour appuyer mon projet. Contrairement à moi, c'est une personne qui déteste rester seule. Mais j'avais besoin de cette évasion.

Je ne sais pas comment j'aurais fait sans ses précieux conseils. C'est toujours vers elle que je me tourne lorsque quelque chose me chagrine ou m'inquiète. C'est certainement pour ça que j'ai insisté pour venir manger chez elle ce dimanche.

— Tu es vraiment sûre que je dois partir ? demande John en me servant une tasse de thé.

— Oui, je déjeune chez ma mère, aujourd'hui, réponds-je en posant mon livre sur la table basse, avant d'attraper la tasse qu'il me tend au-dessus du dossier du canapé.

Ça fait presque trois semaines qu'il passe beaucoup de temps à la maison : le soir après les cours, le travail, ou le week-end. Je refuse qu'il reste dormir en semaine. Parce que, même s'il arrive à me faire oublier son âge par sa maturité déconcertante, je ne veux pas qu'il délaisse ses obligations, surtout que le bac arrive à grands pas.

Malgré tout, il a vite pris ses marques dans mon appartement. Il me fait rire, parce que, contrairement à moi, il passe son temps à ranger. Il prend place en face de moi, à l'autre bout du canapé. Il déploie ses grandes jambes jusqu'aux miennes, repliées. Étonnamment, nous vivons au même rythme. Contrairement à ce que je pensais, il se lève souvent avant moi.

La première fois que je l'ai trouvé torse nu dans ma cuisine, uniquement vêtu d'un short de jogging, j'ai été un peu mal à l'aise. Mais tout s'est fait naturellement.

— Dans ce cas, le week-end prochain, je veux t'avoir toute à moi, dit-il en souriant.

— Ça va être compliqué, j'ai prévu de le passer chez des amis, au bord de la mer.

— Ah.

Il a l'air déçu, et je déteste l'expression qui s'affiche sur son visage.

— Je suis désolée, c'est prévu depuis que je suis rentrée. Je n'ai pas encore trouvé le temps d'aller les voir, alors que ça va bientôt faire trois mois, me justifié-je.

— On se verra vendredi soir, c'est déjà ça.

— Bin... en fait, j'ai pris mon après-midi. Je pars en train vers 14 heures.

Sa mine est encore plus déconfite. Merde. Je ne pensais pas qu'il serait aussi déçu. Au contraire, je croyais qu'il serait heureux de pouvoir passer du temps avec ses copains.

— Profites-en pour voir tes potes, je suis sûre que ça fait une éternité que tu n'es pas allé à une soirée. Sors, fais la fête, c'est de ton âge.

— Arrête, tu parles comme ma mère !

— Pourquoi tu t'énerves, au juste ? demandé-je calmement.

— Parce que tu me prends au dépourvu et que je déteste ça !

— Attends, je n'ai pas promis de passer tout mon temps libre avec toi. Tu as ta vie, moi la mienne. Et il serait grand temps que tu la vives un peu, au lieu de te focaliser sur moi !

Je me lève à mon tour pour aller poser ma tasse dans l'évier.

Non mais c'est quoi, cette crise ? Il se fout de moi ! Trois semaines que l'on passe collés l'un à l'autre, et monsieur s'insurge parce que je lui laisse du temps pour retrouver ses copains ? On aura tout vu. Je n'ai plus seize ans, je n'ai de comptes à rendre à personne.

J'aurais dû le lui rappeler, tiens !

Il grogne, part dans la chambre et en ressort à peine deux minutes plus tard, un T-shirt sur le dos et son sac à la main.

— Tu sais quoi ? Tu as raison. Je vais aller vivre ma vie et arrêter de me focaliser sur toi !

Il quitte l'appartement en claquant la porte. Interdite, je reste immobile dans la cuisine. J'avais cru comprendre qu'il avait du caractère, mais de là à partir avec fracas... Je ne m'y attendais pas. Peut-être ai-je été un peu dure en paroles.

Je me repasse la scène. J'ai effectivement été un peu sèche avec lui. Je n'ai jamais été douée pour communiquer avec les autres. Souvent, les mots dépassent ma pensée ou ne sortent pas avec l'intonation que je voudrais. C'est aussi pour ça que je passe énormément de temps seule. Un peu contrariée, je file me préparer pour aller chez ma mère.

Après un peu plus d'une heure de train, j'arrive devant la maison de mon enfance, une petite maison au cœur du village. Je l'aimais beaucoup, mais il est arrivé un moment où je m'y suis sentie à l'étroit, où ce petit village ne suffisait plus à assouvir ma soif de savoir.

J'ouvre la porte sans prendre la peine de m'annoncer. Ma poitrine se serre un peu. Chaque fois, j'ai cette même impression. Cette sensation de manque qui m'envahit. Ça fait des années, pourtant mon père n'a jamais cessé de me manquer. Je déteste voir son fauteuil vide dans le salon. C'est aussi pour ça que je suis partie. Son absence commençait à me peser.

— Maman, je suis là ! crié-je, pour l'avertir de mon arrivée.

Ce que j'aime, ici, c'est que rien ne change. Je suis partie plus de cinq années, et tout est resté à la même place. En trois mois, pas une plante, pas un vase, pas un bibelot n'a bougé. Ma mère est aussi maniaque que je suis bordélique. Aucun grain de poussière n'a le temps de se déposer sur les meubles, et je ne parle même pas du carrelage immaculé sur lequel on pourrait manger tellement il est propre. Quand elle a su dans quels endroits je dormais, elle a failli en faire une syncope.

— J'arrive, je suis encore sous la douche, me répond-elle.

Ça non plus, ça n'a pas changé. Elle n'a jamais été ponctuelle. Contrairement à moi qui suis toujours en avance, elle attend la dernière minute pour partir à un rendez-vous. Et, si on a le malheur de la presser un peu, elle nous envoie paître à coup de : « J'suis large ! »

Je me sers une tasse de café en attendant qu'elle termine de se préparer. Elle dispose dans sa cuisine des meilleurs cafés qui existent. Et pour cause, c'est moi qui les lui ai envoyés de chacune des productions pour lesquelles j'ai travaillé. La douceur du café réside dans la manière de laver et de faire sécher le grain. Si nous laissons l'enveloppe qui le recouvre avant d'entamer le processus de séchage, la drupe se déshydrate et se désagrège. En revanche, si nous faisons tremper le grain dans l'eau, cela crée une sorte de fermentation qui donne un café moins fort, aux notes de miel. C'est sans conteste mon préféré.

J'opte pour un café 100 % costaricain. J'ai visité la plantation lors d'un séjour à Monteverde. Bien que la fille de l'exploitant m'ait expliqué que les grains étaient pour la majeure partie mélangés à d'autres afin d'obtenir les cafés trouvés dans les circuits de grande distribution, la plantation garde encore un peu de sa récolte, qu'elle vend en direct aux touristes et à certaines brûleries. Une adresse que j'ai bien évidemment notée dans mon book.

— Je suis désolée, je ne suis pas en avance, s'excuse ma mère en entrant dans la cuisine encore vêtue de son peignoir et en se frictionnant les cheveux à l'aide d'une serviette.

— Ne t'en fais pas. Je ne suis pas pressée.

— Bien, je m'habille et je suis toute à toi.

Je m'installe au bar de la cuisine et songe à ma discussion de ce matin avec John. Ça me chiffonne que nous nous soyons quittés de cette façon. Bien plus que je ne l'aurais cru, d'ailleurs.

J'aimerais dire que je ne me suis pas accrochée à lui, que ce n'est qu'une histoire d'attrance sexuelle entre nous. Pourtant, au fil des jours, je me rends compte que j'aime passer du temps avec lui.

— Tout va bien ? me demande ma mère en voyant mon air pensif.

— Oui, oui, éludé-je.

Nous préparons à manger ensemble, comme nous avons l'habitude de le faire.

— Tu te plais dans ton appartement ?

— Beaucoup. Il est vraiment calme. Merci encore de m'avoir donné un coup de main. Sans toi, je ne l'aurais jamais eu.

Revenir après cinq ans, avec un job en contrat à durée déterminée, ce n'est pas vraiment le combo gagnant pour louer un appart'. Heureusement que ma mère était là pour se porter garante. Moi qui ai été indépendante durant des années, je me suis retrouvée à devoir demander de l'aide pour la première fois depuis longtemps.

En ouvrant le four, je constate qu'elle a cuisiné mon dessert préféré. Une tarte à la myrtille. J'ai l'impression que ça fait une éternité que je n'en ai pas mangé. Nous passons à table et discutons de mon projet. Elle me demande si j'avance dans ma planification.

Ça doit bien faire un mois que je n'y ai pas touché, entre les soirées avec John et le travail. Je me suis documentée, mais mon dossier en est toujours au même stade. Il faut que je me penche sur le business plan, mais je déteste les maths financières.

— Tu as beaucoup de travail ? demande-t-elle, quand je lui réponds que ça n'a pas beaucoup avancé.

— Un peu, je ne rentre pas forcément tôt tous les soirs. Mais c'est sympa, ça me permet de cibler un peu plus ce qu'aiment les gens. Et ça me donne des idées, notamment de box de thé ou de café mensuelles, auxquelles ils pourront s'abonner. Ça se fait beaucoup pour les produits de beauté, mais très peu en brûleries.

— C'est une excellente idée !

Au dessert, je consulte mon téléphone. Toujours aucun message. Je crois que John est vraiment fâché contre moi. C'est ridicule. Ce n'est pas comme si je lui avais dit d'aller voir ailleurs, ou que je le quittais.

Merde ! Et si c'était ce qu'il a compris ?

— Tu as l'air songeuse, ma chérie. Quelque chose te tracasse ?

J'hésite un instant avant de lui parler de John. Pas facile de parler des hommes avec elle, encore moins lorsque l'actuel a dix ans de moins que vous. Ça paraît tellement dérisoire comme dispute, en plus... Mais ça me pèse trop, je ne pensais pas que ça allait prendre tant d'ampleur.

— J'ai rencontré quelqu'un.

— Oh, mais c'est une bonne chose !

— Moi, je n'en suis pas certaine...

— Ah bon ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Je ne sais pas trop comment lâcher ma bombe. Je cherche la bonne façon de lui apprendre que je sors avec un gamin de dix-huit ans.

— Tu sais, si c'est une fille, tu peux me le dire, je sais que c'est monnaie courante de nos jours.

Ma mère, cette soixante-huitarde !

— Non, maman, ce n'est pas ça.

— Eh bien, alors, de quoi tu as peur ?

— C'est un homme gentil, attentionné, taquin. C'est un casse-cou, il veut devenir cascadeur. Il fait énormément de sport. Mais... Il a dix-huit ans.

Je baisse les yeux pour ne pas voir sa réaction. Contrairement à ce que j'imaginai, elle se met à rire.

— Tout un pataquès pour ça ! Tu es avec quelqu'un de plus jeune, et alors ? J'ai toujours soutenu que l'amour n'avait pas d'âge. Si tu étais sortie avec un vieux à l'article de la mort pour lui soutirer son argent, là, je t'aurais enguirlandée. Mais pas pour ça. Le principal, c'est de trouver son compte.

— Nous nous sommes disputés ce matin parce que je lui ai conseillé de vivre sa vie et d'arrêter de se focaliser sur moi, soupiré-je.

— Pourquoi il ferait ça ?

— Parce qu'il est jeune et qu'il faut qu'il s'amuse. C'est un gamin.

— Si tu le fréquentes, c'est qu'il ne doit pas être si gamin que ça. Niveau sexe, ça se passe bien ?

— Maman ! m'indigné-je.

— Quoi ? Je suis certaine que vous ne vous êtes pas contentés de bisous. Comment l'as-tu rencontré ? demande-t-elle en prenant une gorgée de café qu'elle a servi avec le dessert.

— C'est le fils de ma collègue de travail.

Elle s'étouffe en pouffant. Je ne trouve pas ça drôle, mais plutôt emmerdant.

— Je ne sais pas où j'en suis...

— Tu te sens bien avec lui ?

— Oui, ce n'est pas la question.

— Au contraire. Tu sais, on ne choisit pas de qui on tombe amoureuse...

Amoureuse ? Impossible !

Devant mon air éberlué, elle reprend :

— Ne me regarde pas comme ça. Il n'y a qu'à voir la façon dont tes yeux crépitent quand tu parles de lui. Si tu ne le savais pas encore, moi si.

— C'est insensé, je ne peux pas être amoureuse d'un môme de dix-huit piges !

— C'est toujours au moment où on s'y attend le moins. Quand tu es déjà avec quelqu'un, quand tu es à l'autre bout du monde, ou avec une personne de plus jeune... Il n'y a pas de règles. Profite de ce qu'il peut t'apporter.

L'important, c'est d'être heureuse. Et, s'il te rend heureuse, alors tu n'as pas à te préoccuper d'autre chose.

— Oui, enfin, pour l'instant, c'est un peu tendu.

— Ça lui passera. S'il est accro, il reviendra vers toi. Laisse-le bougonner dans son coin. Si tu savais le nombre de fois où nous nous sommes chamaillés avec ton père...

Elle a raison, même si je ne suis pas prête à le reconnaître à voix haute. Je crois même que je suis tombée amoureuse à la seconde où je l'ai vu. Avant même de connaître son âge. C'est le regard qu'il a posé sur moi – ce qu'il dégageait – qui m'a charmée. L'âge n'est qu'un détail insignifiant. Il est même parfois plus mature que certains hommes de mon âge.

Sauf quand il décide de bouder, comme en ce moment.

Je sors mon téléphone, toujours aucune nouvelle.

— Fais le premier pas, me conseille ma mère.

— C'est lui qui est parti.

— Et tu aurais dû le retenir. Lui expliquer. Rappelle-toi comment tu étais à son âge... Qu'aurais-tu fait, si la personne que tu aimais t'avait dit d'aller voir ailleurs ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit !

— C'est manifestement ce qu'il a compris. Envoie-lui un message. Dis-lui que tu l'aimes. Ne laisse pas de flou s'installer entre vous, ni dans votre relation.

Je soupire, prends mon courage à deux mains et rédige un message succinct.

Désolée pour ce matin, on se retrouve chez moi ce soir. Il faut que je te dise quelque chose...

J'appuie sur « envoyer » avant d'avoir eu le temps de douter. Je n'ai aucune envie de me passer de lui, je n'ai aucune envie qu'il aille voir ailleurs, je n'ai aucune envie qu'il vive sa vie... sans moi.

11.

Je déteste cette sensation. Celle qui m'emprisonne le ventre, qui m'empêche de dormir, de mettre mon cerveau sur pause, qui me coupe l'appétit. Cette boule coincée au creux de l'estomac, et qui ne veut pas s'en aller. Une semaine que je suis sans nouvelles.

Le pire, c'est que je côtoie sa mère tous les jours et que je ne peux pas lui demander quoi que ce soit. Franchement, comment justifier le fait que je m'intéresse subitement à son fils, que j'ai vu « officiellement » en tout et pour tout deux fois.

Comme si le karma avait envie de se moquer de moi, c'est au moment où je m'apprête à partir qu'elle me parle de lui.

— Je suis inquiète, me dit-elle.

— Pourquoi ça ? demandé-je en enfilant mon gilet.

— John passe beaucoup de temps à faire la fête depuis une semaine. Ce soir encore, il a une soirée. Tu faisais pareil, avant le bac ?

Je m'efforce de ne pas blêmir. C'est donc ça la raison pour laquelle il ne donne pas de nouvelles, hormis la brève réponse à mon SMS ? Il est trop occupé à faire la fête avec ses copains. Certes, je lui ai dit d'arrêter de se focaliser sur moi, mais à ce point...

— Non. Mais moi, j'étais une sauvage, je n'avais pas beaucoup d'amis, je n'aimais pas sortir, je préférais rester chez moi.

— Vous êtes tellement opposés, c'est drôle.

— Ouais..., réponds-je, mal à l'aise.

— Il m’a prévenue qu’il ne rentrerait pas du week-end, mais j’espère qu’il ne va pas trop abuser. Je sais comment se passent ces soirées, l’alcool, les filles... Je sais bien que, lorsqu’il prétend être chez Max, il n’y est pas toujours. C’est plus fort que moi, surtout avec ce que nous avons déjà vécu, je suis inquiète.

— Ne t’en fais pas, il a l’air de quelqu’un de sérieux. Il lui reste encore quelques semaines avant les épreuves, la rassuré-je en attrapant mon sac à main.

— Tu as sûrement raison. Je ne te retiens pas plus longtemps. Passe un bon week-end ! Tu vas où, déjà ?

— Sur l’île de Ré.

Elle lève un pouce en l’air avec un grand sourire et me fait un signe de la main.

Lorsque je passe la porte d’entrée de chez moi, mon estomac se tord tellement que je me précipite aux toilettes pour rendre le maigre déjeuner que j’ai ingurgité. Assise par terre, je récupère mon souffle petit à petit.

Merde !

Je ne pensais pas que ça me contrarierait autant. Quand il m’a dit qu’il ne pouvait pas venir, j’ai pensé qu’il avait besoin de temps. Mais là, du temps, c’est moi qui vais en avoir besoin. L’imaginer avec d’autres filles – plus jeunes que moi, évidemment – m’ébranle plus que je ne le souhaiterais.

Tu imaginais quoi, à la fin, Roxane ?

Je me lève d’un bond et décide de me reprendre en main. Je prépare rapidement mes affaires et file à la gare. Je passe les deux heures de train à dormir, épuisée par le manque de sommeil de la semaine passée. Charlotte et Yann ont une maison en bord de mer, et ce week-end tombe à point nommé pour me changer les idées.

Je connais Charlotte depuis le lycée, et c’est moi qui lui ai présenté Yann lorsque j’étais à l’université. Ce sont quasiment les seuls amis que j’ai gardés

depuis que j'ai tout plaqué pour voyager. Ils sont même venus me voir, lorsque j'étais en Chine.

Charlotte n'a jamais jugé mon envie de prendre le large, contrairement à mes autres copines, qui ne pensaient qu'enfants et mariage. Moi, ce n'est pas mon truc, j'aime trop mon indépendance. Je déteste les règles, les conventions. Ce n'est pas pour moi. C'est peut-être pour ça que je suis tombée sous le charme d'un homme plus jeune.

Lorsque j'arrive chez eux, le bruit de la mer me parvient et m'apaise instantanément. Ils ont la chance de posséder une maison qui donne sur une des plus belles plages de l'île, par un petit chemin. C'est une maison de plain-pied blanche aux volets bleus, typique de la région. Elle est composée d'une pièce à vivre comprenant une belle cuisine ouverte sur un salon confortable près d'un poêle à bois. Une baie vitrée laisse entrer la lumière du soleil, légèrement entrecoupée par la glycine de la pergola à laquelle elle permet d'accéder. De part et d'autre de cette grande pièce sont réparties quatre chambres. Charlotte et Yann occupent celle côté cuisine et m'installent dans celle côté salon. Elle donne sur le jardin, côté plage. Je ne pouvais rêver mieux pour me ressourcer.

Je sors sur la terrasse, dépose mon sac et mon téléphone sur la grande table en chêne et inspire profondément en fermant les yeux. Les effluves salins me parviennent immédiatement.

J'ai passé trois mois au Costa Rica, dans une maison d'hôtes tenue par un couple d'hommes. Ils m'offraient le gîte et le couvert en échange de l'entretien de leur propriété. À dix mètres de la plage, je m'endormais chaque soir avec le chant de la mer. Ce sont eux qui m'ont emmenée à Monteverde. Ce dont je me souviendrai toujours, ce sont sûrement les baleines que j'ai pu observer depuis la plage, ou encore la naissance de centaines de tortues et leur parcours jusqu'à l'océan. Le Costa Rica est réputé pour ses grands espaces, mais ce qui m'a le plus marquée, c'est la richesse de la nature et leur façon de vivre bien à eux. *La Pura Vida.*

— Tu as la salle de bains juste à côté, si tu veux te rafraîchir, m'indique Yann, tandis que je pose mon sac de voyage sur le lit.

Je lui souris.

— Là, j'ai surtout envie d'aller me tremper les doigts de pieds dans l'eau et me promener.

Il est presque 18 heures, mais j'ai besoin de m'aérer.

— Fais-toi plaisir !

— Vous n'avez besoin de rien pour le repas de ce soir ? demandé-je, histoire de ne pas abuser.

— J'allais justement sortir chercher du pain à vélo.

— Laisse, je m'en occupe. Je ne rentre pas tard, promis !

— Tu fais ce que tu veux, Roxane, tu es ici chez toi, me rassure-t-il avec un sourire chaleureux.

Je prends juste le temps de me changer, enfile un pantalon en toile, un T-shirt en coton et un pull, avant de récupérer mon petit sac à main. Je le passe en bandoulière, dépose ma serviette de bain dans le panier de la bicyclette et donne le premier coup de pédale.

J'aime l'île de Ré, car elle est aménagée pour être entièrement parcourue à vélo. Je traverse les marais salants, longe la plage avant d'arriver au village. J'achète le pain pour lequel j'ai été commissionnée et je prends le temps de faire un peu les boutiques, flânant ici et là. Les touristes sont peu nombreux en cette saison, mais l'animation est quand même présente. Je reprends mon vélo et pousse un peu, afin d'apercevoir le phare aux baleines. Il faudra que je revienne prendre quelques photos.

Au retour, je m'arrête non loin de la maison, près de la plage. Comme une gamine, je cours à perdre haleine en direction de l'océan. Je jette ma serviette sur le sable, retire à la hâte mes chaussures en toile et laisse l'eau fraîche me mordre les doigts de pieds. Je contemple le coucher du soleil, laissant les vagues m'effleurer au rythme de la marée montante.

Lorsqu'il fait presque nuit, je décide de regagner la maison. Je pose le vélo le long du mur et entre, mes emplettes dans une main, ma serviette de bain dans l'autre. Je dépose les baguettes sur le plan de travail de la cuisine et rejoins mes amis sur la terrasse.

Assis face à la porte, ils semblent m'attendre.

— Roxane, tu peux me dire qui est John ? me demande Yann de but en blanc.

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Il n'a pas arrêté d'appeler. Du coup, Yann a répondu, m'indique Charlotte.

— Il a dit quelque chose ?

— Il n'avait pas vraiment l'air ravi de m'entendre, plaisante Yann.

— Merde, lâché-je malgré moi.

— Roxaaaaane... ? m'interroge Charlotte, le regard inquisiteur.

— Il se peut que ce soit le mec avec qui je sors. Ou sortais, je ne sais pas trop.

— Ah ! souffle-t-elle, soulagée.

Attends ? Pourquoi paraît-elle si soulagée ?

— J'ai flippé parce qu'il était un peu éméché et qu'il voulait absolument savoir où tu étais, m'indique Yann.

— Tu lui as donné votre adresse ?

Il se contente de hocher la tête, en haussant les épaules. Il ne voit jamais le mal nulle part. Heureusement que John n'est pas un psychopathe ! En revanche, ce qui m'échappe, c'est pourquoi il voulait savoir où je me trouvais, alors que ça fait presque une semaine qu'il n'a pas donné signe de vie.

— Tu indiques souvent ton adresse à n'importe qui ?

— Ben, je me suis dit que si tu avais son numéro dans ton téléphone ce n'était pas n'importe qui.

— C'est pas faux...

— Ouais, enfin, je l'ai quand même enguirlandé, quand je l'ai entendu faire. On ne sait jamais...

Je pouffe devant l'air contrarié de Charlotte.

— Il avait une bonne bouille sur la photo ! se défend Yann.

— Quelle photo ? m'étonné-je.

— Bah, celle qui s'affiche quand il appelle.

Je me jette sur mon téléphone et parcours ma galerie d'images. Je n'en ai pas beaucoup, puisque j'ai acheté mon téléphone en revenant en France. Je tombe immédiatement sur le visage de John. Un sourire taquin, les yeux vifs, ses cheveux lui retombant sur le visage. Bien que je n'aie aucune idée de quand cette photo a été prise, mon cœur se serre.

— Ça va, Roxane ? s'inquiète mon amie.

— Oui, oui. On s'est disputés, il y a une semaine, alors j'aurais aimé prendre cet appel.

— Je ne suis pas certain qu'il était en état de te parler, il avait l'air d'en tenir une bonne couche ! se moque Yann.

Charlotte lui donne une tape sur le torse pour le réprimander.

— Viens plutôt m'aider à préparer le repas, au lieu de raconter des conneries ! le gronde-t-elle.

Je souris. Ils sont tellement mignons, tous les deux ! Ils ont l'air tellement bien, ensemble ! J'aimerais pouvoir me dire que ce sera la même chose avec John, mais je sais pertinemment que notre histoire n'en a pas pris le chemin. Je ne suis pas certaine que cet appel soit bon signe. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il voulait savoir où je me trouvais. Sûrement l'alcool qui l'a fait débloquer.

Nous passons la soirée à rire, à regarder des photos de nos années de lycée et de fac. Nous ressasons les anecdotes de notre jeunesse, les soirées un peu trop arrosées. Mon esprit ne peut s'empêcher de dériver vers John, malgré moi. Il est en train de vivre ces années qui sont loin derrière moi. Le timing est vraiment mal fait, parfois.

Vers 1 heure du matin, nous allons nous coucher. Je prends une douche rapide avant d'enfiler un T-shirt trop grand et de me mettre au lit. Couchée sur le dos, je contemple le plafond un instant. Le silence qui m'entoure m'empêchant de faire le vide, je décide d'ouvrir la fenêtre pour laisser la mer combler le silence, avant de retourner au lit. Quelques minutes plus tard, le chant des vagues a raison de moi. Le sommeil m'emporte.

Je suis soudain réveillée en sursaut par un fracas dans ma chambre. Je me redresse d'un bond, le cœur battant. Une silhouette apparaît, et j'arrête de respirer. La peur au ventre, j'approche doucement la main de la lampe de chevet. Mon rythme cardiaque est au taquet, pourtant je peine à reprendre mon souffle. Un million d'images glauques me traversent l'esprit. Je prends pourtant mon courage à deux mains et compte jusqu'à trois à voix basse, avant de presser le bouton :

— Un, deux, trois.

Lumière...

12.

Je n'ai jamais mis aussi peu de temps à sortir de mon lit. En tout et pour tout, il ne m'aura fallu que quatre minuscules secondes. Le temps que mes yeux s'adaptent à la lumière et que je me retrouve nez à nez avec mon intrus.

Jonathan.

Je m'attendais à tout sauf à lui. Je regarde le réveil sur la table de nuit et constate qu'il est 3 heures du matin.

— Je suis désolé, je ne voulais pas te réveiller, explique-t-il en époussetant ses vêtements.

— En entrant par la fenêtre ?

— Je ne voulais pas réveiller ton mec, en fait. D'ailleurs, il est où ? Il ne dort pas avec toi ? demande-t-il, la voix pâteuse.

— Mon mec ?

— Ouais, le type que j'ai eu au téléphone. Ton téléphone ! précise-t-il en fouillant la pièce du regard.

— Yann ?

— Appelle-le comme tu veux, j'm'en branle.

Je lève les yeux au ciel. Il est visiblement éméché. Et jaloux aussi. Je devrais être en colère, mais je trouve ça trop mignon. Avec son sac à dos, ses cheveux ébouriffés et son regard un peu hasardeux, il me semble si confus que je ne peux pas lui en vouloir.

— Yann est avec Charlotte, lui expliqué-je.

— Parce que tu fais des plans à trois ? s'étonne-t-il.

J'éclate de rire devant son air décontenancé.

— Non. Charlotte, c'est sa femme. Ils sont dans leur chambre et moi, dans la mienne.

Il semble tout à coup comprendre que sa jalousie est ridicule. Il se passe une main nerveuse dans les cheveux, tout en faisant les cent pas dans la pièce. Je le regarde en souriant. Merde, lui qui percute vite d'ordinaire, il met du temps à réagir. J'espère qu'il n'a pas réveillé Yann et Charlotte avec son entrée fracassante.

— Qu'est-ce que tu fais ici, John ?

Il lève la tête et plante son regard dans le mien. Ses prunelles noires me fixent avec intensité quelques secondes, puis il avance vers moi à grands pas. Il plaque les mains de chaque côté de ma tête, avant de m'embrasser. À l'instant même où ses lèvres se posent sur les miennes, je me sens plus légère. Sa langue glisse doucement sur mes lèvres. Il a le goût de l'alcool et du sucre, mais c'est divin. Et ça m'a tellement manqué...

— Pardonne-moi. J'suis qu'un crétin, souffle-t-il, le front collé au mien.

Il inspire plusieurs fois avant de s'écarter de moi et de s'asseoir sur le lit. Les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, il paraît tout à coup vulnérable. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Il a l'air tellement sûr de lui, d'habitude. La tête droite, le buste fier, le regard loin devant. Rien ne peut l'atteindre. Mais, à cet instant, sa fragilité me percute.

— Quand tu m'as envoyé ce message, dimanche, j'étais persuadé que tu voulais me quitter. C'est pour ça que j'ai répondu que je ne voulais pas te voir. Et puis, j'ai fait la fête, et encore la fête. Ce soir, enfin hier, Max m'a conseillé de te recontacter. Je n'arrêtais pas de lui parler de toi, il en avait marre. Il m'a dit de t'appeler pour en avoir le cœur net. C'est ce que j'ai fait et...

— C'est Yann qui a décroché, complété-je doucement.

— Quand j'ai entendu sa voix, j'ai cru que j'allais péter un plomb, pourtant il m'a donné cette adresse. Je n'ai pas réfléchi et j'ai fait du stop

jusqu'ici. Il fallait que je te le dise.

— Que tu me dises quoi ? demandé-je, le cœur battant à tout rompre.

J'ai peur de ce qui va suivre. Peur que ça fasse basculer à jamais ma vie. Peur de ce que je vais ressentir. Car, si mes émotions sont à leur comble depuis qu'il est dans la pièce, je pressens que ses paroles vont les accroître puissance dix mille.

Voyant qu'il ne répond pas, je m'agenouille devant lui. Je saisis ses poignets et lui dégage le visage. Ses yeux sont clos, sa tête baissée. Je sens qu'il hésite encore, qu'il mène un combat intérieur. Délicatement, je lui caresse la joue pour l'inciter à me regarder.

Lorsque ses yeux s'ouvrent, ce qui s'y passe me bouleverse. J'ai besoin de savoir ce qui le rend comme ça. J'ai besoin qu'il l'exprime à haute voix. Et, plus que tout, j'espère que mon cœur ne va pas se briser en mille morceaux dans quelques secondes. Alors, je répète :

— Me dire quoi, John ?

Il inspire profondément avant de se lancer.

— Que je t'aime. Je suis amoureux de toi, Roxane. Je sais que ça te paraît impossible, mais c'est l'entière vérité.

Je pince les lèvres pour contenir le flot d'émotions qui m'assaillent. Le soulagement, l'amour, la peur aussi. Tout ce que ces mots représentent pour moi, mais aussi pour nous. Je sens une larme couler le long de ma joue. Ça fait des années que je n'ai pas pleuré. Depuis la mort de mon père, pour être honnête. Cette larme est unique, solitaire, intempestive et sauvage. Comme moi.

— Réponds quelque chose, je t'en prie ! m'implore-t-il.

Je réalise tout à coup que je n'ai encore rien dit. Ma bouche est restée scellée.

— Ne me quitte pas, m'adjure-t-il en baissant la tête.

C'est le déclic. Celui qui m'impose de sortir de mon mutisme. La claquette dont j'avais besoin pour reprendre mes esprits.

— Je t'aime aussi, John.

Il redresse la tête d'un coup, surpris.

— Quoi ?

— Je t'aime aussi, répété-je.

Je marque une pause avant de reprendre :

— C'est ce que je voulais te dire, dimanche. J'ai discuté de toi avec ma mère et...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase qu'il m'attire à lui et m'embrasse comme si sa vie en dépendait. Il se redresse, m'emportant avec lui. Me surplombant de toute sa hauteur, il me plaque contre son corps brûlant. Il passe les mains sur mes fesses avant de s'écarter de moi.

— Tu es nue là-dessous, ma louve ?

— Ça se pourrait..., dis-je en faisant la moue.

— Putain, mais fallait le dire plus tôt ! commente-t-il, avant de me soulever.

Mes jambes lui enserrent la taille, et mon intimité se retrouve plaquée contre lui. Je sens son désir ardent à travers son jean. Il tourne sur lui-même, puis me dépose délicatement sur le lit. Les bras tendus de chaque côté de mon visage, il me contemple avec envie. Ses yeux couleur chocolat me transpercent de part en part. Quand il me regarde de cette façon, ce n'est plus du tout un gamin. C'est un homme. Un homme qui m'appartient.

Je me redresse et l'attire à moi en passant la main sur sa nuque, avant de l'embrasser fougueusement. C'est la première fois que je me sens dans cet état avec un homme. J'ai l'impression que ma soif de lui me submerge et qu'il m'est impossible de l'assouvir. Me laissant retomber sur le matelas, j'attrape les pans de sa veste pour la lui retirer.

Il se redresse pour l'enlever lui-même, debout au pied du lit. Je m'assieds et m'attaque à sa ceinture, tandis qu'il se charge de retirer son polo. Une fois la boucle desserrée, je n'attends pas une minute de plus et me charge des boutons de son jean.

— Doucement, petite sauvage, dit-il en me poussant à nouveau sur le lit. Laisse-moi te goûter d'abord.

Il soulève mon T-shirt et fait pleuvoir une nuée de baisers aguicheurs sur ma peau. Mes seins, mes côtes, mon ventre, pour finir entre mes cuisses. Rien ne fait exception. Il en couvre chaque partie de mon corps, me laissant à bout de souffle.

Lorsque ses baisers ont suffisamment attisé mon désir, il m'ôte mon T-shirt, avant de retirer le reste de ses vêtements. L'impatience est telle que j'ai l'impression que, s'il ne fait pas quelque chose maintenant, je vais suffoquer et mourir. Mon cœur cogne si fort que je le sens jusque dans mes orteils. Ma respiration, elle, est lente et profonde, presque inexistante.

Il prend possession de mon corps qui ne répond plus qu'à ses caresses. Chaque mouvement s'articule autour de lui, du rythme qu'il impose à notre corps-à-corps, celui de la lente danse charnelle. Du bout des doigts, il effleure mes côtes avant de passer une main dans mes cheveux. Je frissonne. C'est insolent, espiègle et divinement bon. Chaque seconde semble s'éterniser.

Ça n'a rien à voir avec la partie de jambes en l'air sauvage lors de la réception, ou encore les fois où nous avons eu des rapports sexuels au cours de ces dernières semaines. Rien n'a changé dans sa façon de faire, pourtant, tout est différent. Comme s'il voulait que ce moment magique reste gravé à jamais. Ses yeux ne quittent pas les miens, ses lèvres m'embrassent avec douceur. De sa main, il enflamme ma peau de frôlements subtils. Il me pince, me suçote, me mordille pour me rendre folle. Je le sens pleinement aller et venir en moi, sa chair dans la mienne, profondément ancrée. La friction entre nos deux corps enflamme les points sensibles de mon anatomie. Particulièrement ce petit point au fond de moi, chaque fois qu'il m'emplit, que nos peaux nues claquent l'une contre l'autre. Une sensation exquise.

Nos respirations se font haletantes. Nos deux corps imbriqués l'un dans l'autre froissent les draps frais dans une harmonie parfaite. J'entends le vent dans les feuilles des arbres, la mer qui s'écrase sur la plage. Surtout sa voix

qui me susurre à l'oreille qu'il m'aime, juste avant que nous explosions tous les deux.

Enivrée par tant de bonheur, je m'endors blottie dans ses bras quelques minutes plus tard.

Après une nuit courte mais reposante, les rayons du soleil qui percent au travers des rideaux me tirent de mon sommeil. Je tourne la tête. John est affalé sur le ventre, profondément endormi. Il doit sans doute récupérer de tout l'alcool qu'il a ingurgité avant d'arriver ici.

Je sors du lit, attrape une culotte et pars à la recherche de mon T-shirt. Je soulève nos vêtements qui jonchent le sol avant de trouver mon butin, dans un coin de la pièce. Je le passe et reste debout à contempler notre lit, adossée au bureau. Je souris en constatant qu'il n'a pas bougé d'un pouce, quand tout à coup quelque chose me frappe.

Je fouille la chambre de fond en comble, sors pour vérifier dans la salle de bains également. Rien. Pas la moindre trace d'un petit étui argenté déchiré.

Bordel !

Prise de panique, je secoue John pour le réveiller. Ce n'est pas possible, je n'ai pas pu oublier. *Il* n'a pas pu oublier. Bien-sûr que si, il a pu, il avait bu !

— John, réveille-toi !

— Salut, beauté, marmonne-t-il.

— On a un problème !

Je lui crie presque dessus.

À moitié endormi, il se retourne et se redresse légèrement.

— Si c'est ma mère qui t'inquiète, je suis censé passer le week-end chez Max, m'annonce-t-il, l'air si décontracté que ça m'irrite davantage.

Mazette !

Sa mère. C'était le cadet de mes soucis jusqu'à il y a cinq minutes. Jusqu'à ce qu'il l'évoque et me plonge dans un mauvais téléfilm, où les galères s'enchaînent sans que l'héroïne ne puisse rien faire. Je cours partout, retourne tout, nos vêtements, ma valise. Le cul en l'air et le regard sous le lit, je prie pour trouver ce que je cherche.

— Tu veux bien m'expliquer ce que tu fais ? Non pas que cette position me déplaît, plaisante-t-il, mais j'aimerais bien comprendre ce que tu fabriques...

— Je cherche l'emballage, m'agacé-je.

— L'emballage ? répète-t-il, sans comprendre.

— L'emballage du préservatif !

Il se redresse complètement, livide. J'ai chaud tout à coup. Je me sens mal. J'ai la tête qui tourne, je vais faire un malaise. Non, non, non...

— Putain, Rox', j'suis désolé. J...

— Stop ! Tais-toi ! dis-je en plaquant la main sur mon cœur.

Merde, merde, merde et re-merde !

— Je suis une putain d'adulte de vingt-huit ans dont c'est l'anniversaire et je viens de faire l'amour avec un gamin de dix-huit ans, sans protection. Mais bon Dieu, à quoi je pensais ?

— Attends une minute, c'est ton anniversaire ?

— Ce n'est pas le sujet !

Il se lève, enfle son boxer et s'approche de moi.

— Écoute, j'ai merdé, je sais. Mais j'avais bu et, pris dans l'émotion, j'ai complètement oublié ce détail.

— John, ce n'est pas un putain de détail. Ce sont nos vies ! Je ne sais pas si tu te rends compte... que ce petit « oubli » pourrait changer notre existence.

— Tu ne prends pas la pilule ?

— Si, bien sûr que si, mais ça ne fait que quelques semaines qu'on se connaît. Tu sais très bien que le préservatif n'est pas qu'un moyen de

contraception ! Ce n'est pas anodin !

— Calme-toi, dit-il en me prenant dans ses bras. Paniquer ne changera pas la donne.

— Tu n'en sais rien, qui te dit que je ne suis pas malade ?

— Rien, si ce n'est la confiance que j'ai en toi. Je ne trouve pas utile de s'inquiéter maintenant. On va se faire dépister tous les deux, ensuite on avisera. On est tous les deux responsables.

Depuis quand c'est lui le sage ?

Je me calme.

— Tu as sans doute raison.

De toute façon, ce qui est fait est fait. Il est impossible de revenir en arrière. Je panique toujours pour rien.

— Roxane, tout va bien ? demande une voix féminine de l'autre côté de la porte.

— Oui, oui ! J'arrive.

— On fait quoi ? demande John.

— Je vais te présenter à mes amis.

— Tu es certaine ?

— Tu ne vas pas rester caché ici toute la journée ? Si ?

— Sûrement pas !

— Alors, il est grand temps que je leur présente l'homme que j'aime.

Habille-toi !

Je me dirige vers ma valise, mais il me retient. Il pose la main sur ma joue et murmure :

— Redis ça pour voir ?

— Habille-toi ! le taquiné-je.

Il secoue la tête en souriant. Ses yeux rieurs me font immédiatement oublier ma crise de panique.

— Non, l'autre partie.

— Ah. Il faut que je leur présente l'homme que j'aime.

— Je n'étais pas certain d'avoir bien compris, souffle-t-il, avant de m'embrasser tendrement.

Je m'éloigne, le sourire aux lèvres. Il est le seul à me faire planer. Le seul que j'ai envie d'avoir dans ma vie en ce moment. Il me fait du bien. Et, comme dirait ma mère, c'est le plus important.

— Bien, maintenant que c'est le cas, me moqué-je, habille-toi. On va prendre le petit déjeuner.

Il s'exécute, tandis que j'enfile un jean et change de T-shirt. La main sur la poignée de la porte, je me tourne vers lui, un brin nerveuse. Son sourire me rassure.

— Prêt ? On saute dans le grand bain.

J'espère réussir à nager, je m'empêche d'ajouter, tandis qu'il hoche la tête.

Sa main dans la mienne, je le guide jusqu'à la cuisine, où Yann et Charlotte s'affairent à la préparation du petit déjeuner. Dos à nous, ils ne nous ont pas encore vus arriver. Je sais que la différence d'âge leur sautera immédiatement aux yeux. Peut-être ne sera-t-elle pas si importante qu'ils l'imaginent, mais ils la remarqueront. J'inspire un grand coup, avant de les saluer.

— Bonjour !

Ils se retournent tous les deux vers moi, puis découvrent John.

— Yann, Charlotte, je vous présente Jonathan. Il m'a rejointe cette nuit.

Ils ont tous les deux un instant d'hésitation, de minuscules secondes qui ne m'aident pas à me détresser. Étonnamment, ils n'ont pas l'air surpris de me voir accompagnée. Jonathan presse ma main dans la sienne pour m'assurer que tout ira bien. Mes amis échangent un regard, avant de se retourner, un sourire chaleureux sur les lèvres.

— Ah, c'était donc ça, le boucan, cette nuit ! Eh bien, Jonathan, ravi de faire ta connaissance !

Yann s'avance pour lui serrer la main.

— Appelle-moi John.

— Sois le bienvenu chez nous. J'espère que tu as faim, Yann est allé chercher des viennoiseries pour l'anniversaire de Roxy, ce matin, ajoute Charlotte.

Je la remercie d'un hochement de tête. Elle m'adresse en retour un regard curieux et malicieux que j'interprète clairement.

« Eh bien, ma vieille, tu te fais pas chier ! »

Je sais, cet homme est beau comme un dieu. Et, même si ce n'est pas simple, c'est le mien. Pour la première fois de notre histoire, je suis heureuse de ne pas avoir à le cacher. J'ai intérêt à profiter de ce week-end, car ça ne durera pas.

— Au fait, bon anniversaire, ma louve, murmure John, quand Yann et Charlotte nous ouvrent le chemin vers la terrasse.

L'amour. Pas d'âge, pas de frontière et, ici, pas de préjugés. Que du bonheur ! Ou presque.

Jonathan

C'est la première fois que je le voyais dans le regard de quelqu'un. Je ne m'étais pas posé la question de notre différence d'âge jusqu'à ce matin. Et à deux reprises. D'abord, dans sa panique, lorsqu'elle s'est rendu compte de notre oubli, puis dans les yeux de ses amis. Ils n'ont pas pipé mot, mais je l'ai aperçu. Ce bref instant de surprise, lorsqu'ils ont constaté que j'étais plus jeune qu'elle. Je fais plus vieux que mon âge, mon histoire me rend plus mature que la plupart de mes camarades de classe, mais pas suffisamment pour tromper les gens.

Nous nous installons à table sous un beau soleil. Roxane frissonne légèrement, alors j'ôte ma veste pour la lui poser sur les épaules. Elle me remercie du regard et m'adresse son magnifique sourire, celui qui fait fondre mon cœur. J'ai remarqué qu'elle a toujours froid, sauf lorsque nous sommes en plein soleil.

— Et donc, John, qu'est-ce que tu fais dans la vie ? me demande Charlotte.

Aïe, la question qui fâche ! Je ne peux qu'être honnête, je déteste mentir.

— Je passe mon bac dans un petit mois, puis j'intègre une école de cascadeurs professionnels à la rentrée.

— Cascadeur ?

— Oui. C'est mon rêve depuis que j'ai dix ans. La formation dure quatre années, mais je pourrai obtenir un contrat plus tôt avec une entreprise de production, si je suis bon. Et j'ai envie d'être le meilleur.

— Ce qui signifie que tu es un grand sportif ? poursuit Yann.

— Je pratique les arts martiaux et le moto-cross.

— Dans ce cas, je vais éviter de trop t'embêter ! plaisante-t-il.

— Je te ressers quelque chose ? demande poliment Charlotte.

— Je veux bien un café, s'il te plaît, réponds-je.

J'ai besoin de caféine pour terrasser le mal de crâne qui me tient depuis que nous sommes levés. Je n'aurais pas dû picoler autant hier soir, mais c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour m'endormir, cette semaine.

— Moi aussi, ajoute Yann.

— Bien, Roxane, tu m'aides ? lui demande sa copine.

Elle s'exécute. J'ai bien vu le regard appuyé de Charlotte. Elle veut lui parler en privé, et Roxane n'a pas vraiment le choix. J'en suis certain lorsque j'entends « dix-huit ans ! » depuis la cuisine. Yann me sourit, gêné. Moi, je me fous de notre différence d'âge. Tout ce que je veux, c'est elle. Le reste, c'est une broutille à mes yeux.

— Dis-moi, Yann, est-ce que tu connais un type qui ferait du parachute ascensionnel dans le coin ?

— Je pense qu'à Ars tu devrais trouver ça. Mais je te préviens : Roxane n'a jamais mis les pieds sur un bateau.

— Étonnant.

— Je sais. Elle dit toujours qu'elle n'a pas le pied marin, mais je suis sûr que c'est parce qu'elle a la trouille.

Je ris. Ça ne m'étonne pas d'elle. J'entends les filles revenir et j'intime à Yann de ne rien dire. Je veux qu'elle se souvienne de son anniversaire. Surtout parce qu'elle ne m'a rien dit. Charlotte dépose un café devant son compagnon et moi.

— Ton café déchire !

— Et pour cause... Il ne vient pas de n'importe où, fait-elle en souriant.

— Comment ça ?

— C'est Roxane qui me l'a envoyé de Colombie.

— Je vois..., dis-je en me tournant vers l'intéressée.

Elle a tant à m'apprendre. Elle me fascine. Pas seulement parce qu'elle a plus à montrer que cette timidité derrière laquelle elle se cache. Lorsqu'on pousse un peu, on découvre quelque'un de sauvage, mais aussi d'attentionné envers ceux qui l'entourent. Ma mère ne tarit pas d'éloges sur elle. Et je comprends pourquoi au fur et à mesure que je passe du temps auprès d'elle.

La matinée se déroule en discussion avec ses amis, puis en balade sur la plage en tête à tête. Je lui pose des questions sur son voyage en Colombie.

Après le déjeuner, je m'éclipse pour appeler le mec qui gère les bateaux. Il me dit que le temps est idéal et qu'il a justement une disponibilité, une heure plus tard. Je demande à Yann s'il peut nous déposer. Me voyant revenir avec un sourire, Roxane fronce les sourcils, soupçonneuse.

— Pourquoi cet air satisfait ?

— Tu me fais confiance ?

— Ce n'est pas la question.

— Au contraire...

— Dans ce cas, ma réponse est oui.

— Parfait. J'ai un cadeau pour toi. Prépare-toi.

Elle s'exécute, mais je vois bien à son regard qu'elle n'est pas très rassurée. Je suis pourtant sûr qu'elle va adorer. Elle a beau avoir passé la moitié de son temps loin de tout, avoir vécu des expériences humaines, elle ne connaît pas l'adrénaline. Celle qui me plaît tant.

Une fois dans la voiture, je lui bande les yeux pour qu'elle ne découvre rien de mon petit manège. Lorsque nous arrivons, je l'aide à monter sur le bateau. Elle freine bien des quatre fers quand elle entend le bruit des vagues dans le port, mais je me contente de lui serrer les mains un peu plus fort.

Le bateau démarre, et j'attends que nous soyons assez loin pour qu'elle ne renonce pas avant que je lui aie ôté le foulard. Quand elle constate où nous sommes, une vague de panique la saisit, et elle blêmit.

Le bateau s'arrête au large, puis le capitaine et son acolyte sortent le matériel nécessaire. Elle les regarde faire, l'air inquiet.

— C'est quoi ?

— Le parachute, madame.

— Le para-quoi ? s'écrie Roxane en se tournant vers moi. T'as pas fait ça ? Le bateau, c'était bien assez !

— Il fallait quelque chose dont tu te souviennes pour ton anniversaire.

— Je te déteste !

Je m'approche d'elle et lui murmure à l'oreille pour que le capitaine n'entende pas :

— Tu ne disais pas ça, cette nuit.

— Sale gosse !

Elle se laisse équiper, peu rassurée.

— Tout va bien se passer, affirmé-je.

Le skipper donne le signal au capitaine, et le bateau redémarre. Doucement, nous nous élevons dans les airs, tractés par le petit hors-bord. Nous montons de quelques dizaines de mètres au-dessus de l'eau. Roxane garde désespérément les yeux fermés.

— Ouvre les yeux.

— Non !

— Ouvre, je t'assure que tu vas le regretter, sinon.

Elle s'exécute à contrecœur. Pourtant, au moment où elle découvre ce qui l'entoure, son visage s'éclaire. Elle s'émerveille, et un sourire naît sur ses lèvres. Elle tourne la tête dans tous les sens pour contempler le panorama. Nous longeons la côte et, de là où nous sommes, nous distinguons le phare et une bonne partie de l'île. C'est un paysage à couper le souffle, calme et serein. Je n'étais jamais venu ici. Je suis plus habitué aux grandes étendues de

sable et aux vagues démentielles des Landes, au surf, aux copains et aux feux de camp sur la plage.

— C'est génial ! hurle-t-elle.

Au bout de trente minutes, nous redescendons sur le bateau. Roxane ne cesse pas de sourire. Elle est tellement belle quand elle est heureuse ! Je retrouve l'expression que j'ai pu entrevoir sur les photos de ses voyages, celles où elle jouait avec des enfants dans la rivière ou dans la rue.

Le temps du retour, elle se blottit dans mes bras, assise entre mes jambes, le visage offert au vent. Je dépose un baiser sur sa tempe et la serre contre moi.

Ensuite, nous nous baladons. Nous mangeons une glace chez le meilleur glacier de l'île. Je suis surpris lorsqu'elle glisse la main dans la mienne, avant de me rendre compte qu'ici nous ne risquons rien. C'est notre petite parenthèse ; il n'est pas compliqué de nous afficher en tant que couple. J'en profite pour la bécoter dès que j'en ai l'occasion.

En fin d'après-midi, nous décidons d'aller visiter le phare. Nous prenons le bus local qui nous y dépose, à quelques minutes de la fermeture.

Nous courons mais, lorsque nous arrivons au guichet, la caissière nous informe qu'elle ne délivre déjà plus de billets.

— C'est dommage, le point de vue est tellement beau ! Je suis certaine que tu aurais adoré, me dit Roxane, tandis que nous rebroussons chemin.

Elle a l'air réellement déçue. Alors, pris d'un élan de culot, je décide de faire demi-tour.

— Bouge pas, je reviens, lui ordonné-je, avant de la laisser.

Je retourne au guichet, juste avant que la guide ferme la porte d'entrée.

— S'il vous plaît, c'est son anniversaire, et elle tenait à monter en haut du phare. Est-ce que vous pourriez faire une exception ? lui demandé-je avec mon sourire le plus charmeur.

Ce n'est pas très fair-play, mais il faut bien que mon sex-appeal et ma jeunesse servent un peu. La guide doit avoir un peu plus de trente ans. Je

n'hésite pas à pousser le vice, en m'approchant d'elle. Je vois bien qu'elle est mal à l'aise.

— Quinze petites minutes, la supplié-je. J'ai vraiment envie de lui faire plaisir. Une jolie femme telle que vous ne me priverait pas de ce bonheur, si ?

Elle hésite un instant, avant de m'adresser un sourire gêné.

— Vous avez de la chance, je fais la fermeture, et ma responsable est déjà partie. Quinze minutes, pas plus. Vous pourrez profiter du coucher de soleil.

Fier de moi, je me tourne vers Roxane et lui fais signe d'approcher. Elle m'interroge du regard ; je me contente de hausser les épaules. Nous gravissons les marches qui nous séparent de la vigie. Je suis derrière elle et j'en profite pour mater outrageusement ses courbes.

Un peu essoufflée lorsque nous arrivons en haut, elle me fixe.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Est-ce que tu as fait du gringue à la nana de l'accueil pour qu'elle nous laisse monter ?

— Je lui ai dit que c'était ton anniversaire. Et oui, je l'ai un peu draguée.

— Donc, ce n'est pas uniquement avec moi..., dit-elle, l'air un peu blessé.

Elle s'éloigne de moi pour faire le tour du phare. Merde. Maintenant, elle va penser que j'use de mes charmes chaque fois que je veux quelque chose. Je l'ai fait au cours de la soirée où nous nous sommes rencontrés, parce que je la voulais. Je l'ai désirée à l'instant même où mon regard a croisé le sien. Il m'a fallu moins d'une minute pour savoir qu'elle était différente des autres femmes.

Je sors mon portable de ma poche et enclenche YouTube, le son à fond. Malgré le vent, les premières notes de piano de la chanson *Turn Me On*, de Norah Jones, se font entendre. Je veux lui faire comprendre à quel point ma vie me semblait fade sans elle.

Je lui attrape la main et la fais tourner sur elle-même, avant de la serrer dans mes bras. Nos doigts joints contre mon cœur, mon autre main dans son

dos, je la tiens contre moi et oscille doucement. Je ne suis pas très bon danseur, mais je fais de mon mieux. À deux ou trois reprises, je la fais tourner. Je lui murmure à l'oreille les paroles de la chanson pour qu'elle comprenne qu'elle est la seule :

My poor heart

It's been so dark

Since you've been gone

After all you're the one who turns me off

You're the only one who can turn me back on

Mon pauvre cœur

Est si sombre

Depuis que tu es parti

Après tout tu es celui qui m'a éteint

Tu es le seul qui pourrait me raviver.

Le soleil décline autour de nous. Je ne pourrai jamais oublier ce moment, son regard et cette connexion. Ces mots qui circulent entre nous sans que nous ayons à les prononcer.

Roxane

Dès que nous sommes rentrés, nous avons pris rendez-vous pour nous faire dépister tous les deux. Après un retour négatif de nos tests, j'ai pu complètement lâcher prise. Depuis, je suis sur mon petit nuage. Ça fait une quinzaine de jours que je jongle entre le travail et John. Il révise pour ses examens tandis que je passe mon temps à lire, à l'autre bout du canapé. À deux, nous avons trouvé un certain équilibre, même s'il ne reste jamais tard le soir. J'aimerais passer toutes mes nuits à ses côtés, mais c'est impossible. Plus d'une fois, je me suis endormie comme une souche, et il m'a portée jusqu'à la chambre.

Je range les derniers papiers sur mon bureau. La journée promet d'être chargée. Une classe de troisième doit visiter l'usine et les bureaux. Et c'est moi qui suis chargée de la visite. Il est prévu que John m'attende après le travail, dans une rue voisine : nous irons dîner en bord de rivière.

Caroline entre telle une tornade. Elle est toujours sur les nerfs quand nous avons des visiteurs. C'est l'image de Teatime qui est en jeu, alors elle tient à ce que tout soit parfait.

— Roxane, tant que je te vois..., m'apostrophe-t-elle en farfouillant dans tous les tiroirs de son bureau. J'ai quelque chose à te demander !

— Je t'écoute.

Elle referme les tiroirs dans un claquement, l'air contrarié.

— Tu n'aurais pas un tampon ? J'ai complètement oublié d'en prendre.

— Euh, si..., réponds-je, un peu perturbée. C'est ce que tu voulais me demander ?

— Quoi ? Non !

Elle se laisse tomber sur sa chaise.

— Tu parles bien anglais ?

— Je suis bilingue, pourquoi ?

— C'est John.

— Quoi, John ? la coupé-je un peu trop vivement.

— Il aurait besoin d'un coup de main pour ses révisions. Ses dernières notes ne sont pas fameuses, et je voulais savoir si tu pouvais lui donner des cours avant les examens. Je te payerai, bien entendu !

La blague, comme si j'avais besoin de ça !

— Oui. Je pense que c'est faisable, réponds-je, mal à l'aise.

— Parfait ! Tu pourrais venir à la maison, vous seriez plus à l'aise.

— Euh, oui...

Je me tourne pour cacher ma gêne et fouille dans mon sac.

Tu parles que je vais me sentir à l'aise !

La mère, le fils et la maîtresse du fils, le combo gagnant ! Je dirais même plus : triple combo fatal ! Je ne pouvais pas refuser, elle n'aurait pas compris. Je n'aurais pas pu imaginer pire situation. À moins que...

J'attrape le tampon demandé, et mon sang ne fait qu'un tour. Il ne me faut pas plus de trente secondes pour me rendre compte que j'ai du retard. Pour une fois, ça n'a rien à voir avec mon planning ou le surcroît de travail.

Il aura suffi d'une putain de fois.

— Roxane ? Tout va bien ? demande Caroline, au moment où je me retourne.

— Oui, oui, la rassuré-je tant bien que mal, alors que toute ma tête crie « Noooooooooon ! Ça ne va pas du tout ! »

Je tente de garder mon calme. Il faut que j'en aie le cœur net. Je ne vais pas pouvoir attendre ce soir.

— Caro, tu peux surveiller l'arrivée des collégiens ? J'ai oublié un truc hyper urgent, je dois m'absenter. J'en ai pour quinze minutes à tout casser.

— Euh, oui. Ce n'est pas grave, au moins ?

Je meurs d'envie de lui répondre que si. Mais je dis « non » avant que ma conscience se soit fait la malle. J'attrape mon sac à main et quitte le bureau presque en courant.

Vachement convaincante, la fille !

Toujours au pas de course et mon téléphone en guise de GPS, je parcours les quelques rues qui me séparent de la première pharmacie. Où je déboule, comme une furie. Le pharmacien – un homme, évidemment – me regarde avec de grands yeux. Je suis essoufflée, j'ai les cheveux en bataille et une trouille monstre.

— Bonjour, mademoiselle. Que puis-je pour vous ?

— Je voudrais un...

Putain, ces mots m'écorchent la bouche !

—... Un test de grossesse, s'il vous plaît.

Il ne comprend visiblement pas d'où vient mon état de panique, se dirige vers un rayonnage et m'invite à le suivre d'un geste.

— Il existe plusieurs sortes de tests. Ceux qui vous indiquent depuis combien de temps vous êtes enceinte.

Ça, je le sais. Et ça me fait drôlement chier de l'avoir oublié si vite.

— Les plus classiques vous donnent juste le résultat, négatif ou positif, poursuit-il, pas le moins du monde perturbé.

— Oui, oui, celui-ci, ce sera très bien. Peu importe ! m'agacé-je.

Le pauvre n'y est pour rien, mais c'est lui qui trinque. Il est victime de mon stress. Je ne suis pas prête du tout à avoir un enfant. Je n'ai pas encore accompli mon rêve et, surtout, je n'ai pas de père à lui offrir. Parce que,

même si John est parfait avec moi, il serait incapable d'élever un enfant. Pas maintenant, pas à son âge.

Après avoir réglé, je retourne au bureau, courant toujours ou presque. En arrivant, je constate, déçue, que mes visiteurs ont dix minutes d'avance et que je n'aurai pas de réponse avant ce soir.

Je range mes affaires sous l'œil intrigué de Caroline et pars à la rencontre du professeur en charge de la classe.

J'ai l'impression que la journée n'en finit pas. Je réponds aux diverses questions des élèves et de leur enseignant. D'ordinaire, c'est le fils des patrons qui le fait. Mais il est également chargé de parcourir les exploitations et se trouve actuellement en voyage d'affaires. Caroline a donc proposé mon nom, étant donné mon expérience dans le domaine. J'étais la plus à même d'expliquer à ces jeunes gens comment se passe la récolte et quelles sont les différences entre les variétés de thé.

Seuls quelques élèves causent du souci pendant la visite. Ils sont dissipés et n'arrêtent pas de toucher à tout. Je manque de les incendier à plusieurs reprises mais, ne voulant pas outrepasser mes attributions, je ronge mon frein en silence.

À la fin de la journée, je suis lessivée. John passera me chercher après son entraînement. Ça m'arrange, car sa mère part généralement avant moi. Le mécanisme est presque trop bien huilé, c'en est effarant. Les élèves se rendent à la dégustation, ce qui marque la fin de ma mission. Je prétexte alors un besoin urgent d'aller à la réserve afin de préparer une commande urgente, pour emporter dans un carton le sachet de la pharmacie.

La réserve est située au rez-de-jardin, tout au bout du bâtiment. L'usine forme un immense U sur deux étages. L'une des ailes abrite tout ce qui est logistique et clientèle, l'autre concerne la partie production. À cette heure, les bureaux sont déserts. Une aubaine quand on veut se faire discret.

Après avoir posé le carton sur la petite table de la salle, je file aux toilettes. Je lis consciencieusement la notice, puis, les mains tremblantes, je

m'exécute. Merde, j'ai vingt-huit ans, et c'est la première fois que je fais ça. Je regarde le temps d'attente.

— Quoi ? m'écrié-je dans la petite pièce carrelée.

Cinq minutes.

C'est ce qu'il me faut patienter pour être fixée.

Incapable de rester à attendre, au risque d'étouffer dans une crise de panique, je décide de préparer la commande pour laquelle j'étais venue. Je dépose le bâtonnet blanc sur la table et entame les recherches dans le rayonnage.

Cinq minutes.

C'est le temps qu'il faut également pour me faire enfermer dans la pièce, suite au déclenchement de l'alarme incendie. Les portes coupe-feu se verrouillent. La réserve ne comportant pas de fenêtres, je me trouve emprisonnée.

Cinq minutes.

C'est le temps qu'il me reste à vivre, si l'alerte est avérée et que les flammes se propagent. Je n'ai aucun moyen de communiquer avec l'extérieur, mon téléphone étant resté dans mon bureau, et personne ne sait que je suis ici. Formidable ! Ma tête tourne, et je manque d'air.

C'est court, cinq petites minutes, dans une vie.

Jonathan

Pour une fois, j'étais presque content que l'entraînement soit annulé. J'ai envoyé un message à Roxane pour lui dire que je serais à l'endroit habituel. Je suis très en avance sur l'heure prévue, alors j'en profite pour passer chez le fleuriste. J'opte pour une rose rouge. Depuis le week-end à l'île de Ré, je me sens plus proche d'elle que jamais.

Néanmoins, je ne lui ai pas encore parlé de Loïc. Je n'ai pas trouvé la force de le faire, de lui expliquer que tous ces entraînements, tous ces risques que je prends, cette école, c'est aussi pour lui. Si j'avais mesuré le risque, peut-être qu'il serait encore là.

C'est idiot, parce que ma mère a dû déjà le faire, mais je n'arrive pas à parler de lui. Chaque fois que je pense à lui, mon cœur se serre. Nous étions extrêmement proches à cause de l'absence de notre père. Son départ a créé en moi un vide que je n'arrivais pas à combler. C'est ce qui m'a poussé à me dépasser, à repousser les limites, toujours plus loin.

Avec Roxane, j'ai l'impression que les limites n'existent plus. C'est comme si je voguais dans un infini, comme si je menais une course effrénée sans ligne d'arrivée. Pourtant, elles sont plus présentes que jamais, ces limites ; elles rythment notre quotidien à tous les deux.

En arrivant près du bâtiment de Teatime, je constate que la rue est barrée. C'est étonnant, car aucune manifestation n'est prévue, aujourd'hui. Je m'approche... Des camions de pompiers sont stationnés devant la porte d'entrée. Mon sang ne fait qu'un tour. Je m'avance un peu plus, quand je suis interpellé.

— John ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

C'est ma mère.

— Je n'ai pas eu entraînement, finalement, alors je me balade. Qu'est-ce qui se passe ?

— Un jeune en visite dans les locaux a trouvé amusant de jeter une cigarette dans un tas de poussière. Il n'y a pas eu d'explosion mais ça s'est embrasé, un stock de cartons a commencé à brûler, et l'alarme s'est déclenchée ainsi que le système anti-incendie. Tout le monde a été évacué... Pour qui est cette fleur ?

Merde, je l'avais complètement oubliée !

— Je voulais la donner à Roxane. Tu m'as dit que c'était son anniversaire, il y a pas longtemps.

Moyen comme excuse... mais c'est tout ce que j'ai trouvé. Elle fronce les sourcils, puis devient soudain livide.

— Merde, Roxane !

— Quoi, Roxane ? m'empressé-je de demander, presque plus inquiet qu'elle.

— Elle est encore à l'intérieur, elle a dû aller dans la réserve et elle n'est pas sortie. Il faut que je prévienne les pompiers.

Elle n'a pas le temps de me retenir que je file, c'est instinctif. Je n'entends même pas les appels des pompiers, je n'écoute que mon cœur. Cette entreprise, je la connais, j'y viens depuis que je suis môme. Je sais exactement où se trouve Roxane. Je cours à la vitesse de l'éclair pour gagner la réserve. Je suis trempé jusqu'aux os en moins de deux à cause des sprinkler¹ qui se sont déclenchés. La porte coupe-feu est fermée et ne se déverrouille que de l'extérieur.

Un pompier m'ayant suivi m'alerte :

— Vous ne devriez pas être ici !

— Il y a quelqu'un à l'intérieur.

— Merde, on nous a dit que le bâtiment avait été entièrement évacué ! Le feu est quasiment éteint, je vais demander le déverrouillage.

Il fait demi-tour et se presse pour retourner auprès de ses collègues. Dès que j'entends le cliquetis, je tire sur la porte pour l'ouvrir. Je me précipite vers Roxane, blanche comme un linge.

— Est-ce que tout va bien ? demandé-je en l'attirant contre moi.

Elle se contente de hocher la tête. Je regarde autour de moi, tout en profitant de l'avoir près de moi. Elle tremble un peu. Par chance, il n'y a pas de fumée dans la pièce, mais nous sommes trempés. Je l'écarte de moi pour m'assurer qu'elle n'a rien. L'eau ruisselle sur son visage. Son regard m'évite. Quelque chose cloche.

— Est-ce que tout va bien ? s'enquiert le pompier.

— Oui, c'est bon, je m'occupe d'elle.

— Parfait. Le feu est éteint, vous pouvez prendre votre temps, cette partie du bâtiment est sécurisée.

Je n'ai pas cessé de fixer Roxane et j'attends qu'il s'éloigne pour en savoir plus. Ses yeux n'arrêtent pas de faire des allers-retours entre la table et moi. Je tourne la tête pour comprendre ce qui l'attire. Quand je vois le bâtonnet blanc, je comprends instantanément ce qui la tracasse.

— Est-ce que c'est ce que je pense ?

Elle acquiesce.

— Et... donc ?

— Je n'ai pas regardé le résultat.

— Tu as des doutes depuis longtemps ?

— Ce matin seulement.

— Pourquoi tu ne m'as pas prévenu ?

— Parce que, peu importe le résultat, tu n'es pas prêt. NOUS ne sommes pas prêts. Tu te vois père à dix-huit ans ? C'est ridicule. Et ta mère ? Je viens de signer mon arrêt de mort !

— Holà, holà, du calme ! Avant de paniquer, il faudrait déjà regarder.

Je m'écarte d'elle un instant et saisis le test. Une barre. Je n'ai aucune idée de ce que cela signifie. C'est bon ou mauvais ? Putain ! Dire que tout mon avenir est contenu dans cette fichue barrette.

— Tu prends tout à la légère, me reproche-t-elle. Tu ne te rends pas compte d'à quel point ça pourrait nous mettre dans la merde.

— Au contraire. Je sais très bien ce que ça implique. Mon frère avait six ans de moins que moi. Je sais ce que c'est, de s'occuper d'un enfant. Je l'ai gardé un nombre incalculable de fois. Mais je sais aussi que, pour notre avenir à tous les deux, un enfant, ce n'est pas l'idéal...

Sur ce, je lui tends le test.

Ses yeux dans les miens, le temps se suspend. Sa vulnérabilité, sa fragilité, cette lueur mystérieuse dans son regard sont ce que je préfère en elle. On ne sait jamais réellement ce qu'elle pense, elle ne parle pas beaucoup

de ce qu'elle ressent, sauf si on la force. Il faut souvent la pousser dans ses retranchements pour qu'elle nous laisse entrer dans sa bulle. Mais je suis certain d'une chose : l'amour que j'éprouve pour elle n'a rien d'irrationnel. Car, en dépit des dix ans qui nous séparent, lorsque je la regarde je ne vois que mon avenir. Notre avenir ensemble.

Elle n'en a pas conscience, mais elle a le pouvoir de me détruire en un claquement de doigts.

— C'est négatif, murmure-t-elle, soulagée.

Perdu dans mes pensées, je ne réalise pas tout de suite. Il me faut quelques secondes.

— John ? m'interpelle soudain ma mère.

Instinctivement, Roxane planque le test dans sa poche arrière.

— Tout va bien ?

— Oui m'man.

— Tu m'as fichu une de ces trouilles ! Tu aurais pu laisser les pompiers s'en charger.

— J'imagine que c'est mon instinct qui a pris le dessus, plaisanté-je.

Roxane ne pipe pas mot, encore abasourdie par ce qu'elle vient de vivre.

— Je vais raccompagner Roxane chez elle, dis-je à ma mère, pour qu'elle me lâche la grappe.

— Mais tu es en scooter ! Je vais m'en charger.

Merde. Je l'adore, mais là, elle me fait chier.

Je n'ai pourtant pas d'autre choix que de laisser la femme que j'aime s'en aller, sans avoir eu le temps de lui dire que, coûte que coûte, je serai à ses côtés. Peu importe le résultat de ce foutu test, peu importe qu'elle porte ou non mon enfant, peu importe nos différences, je ne la laisserai jamais tomber.

Elle disparaît de mon champ de vision, et moi je reste tout seul dans la réserve, mouillé de la tête aux pieds, et le cœur prêt à éclater.

1. Appareil d'arrosage automatique se déclenchant en cas de chaleur excessive dans un local ou sur un site à protéger lors d'un incendie. (Toutes les notes sont de...)

Roxane

Comme chaque fois que je viens ici et que Caro m'accueille, j'ai les mains qui tremblent. Les cours d'anglais se transforment parfois en cours de langues appliquées peu orthodoxes, dès qu'elle passe la porte de la maison pour aller faire une course. Ma seule hantise, c'est qu'on se fasse surprendre comme des ados. Enfin, techniquement, Jonathan en est encore un. Moi pas.

Dès qu'il en a l'occasion et que sa mère a le dos tourné, il me taquine. Que je lui fasse les gros yeux régulièrement n'y change absolument rien. Le pire, c'est quand il profite d'être seul avec moi dans sa chambre pour attiser mon désir et me déconcentrer.

Je souffle un bon coup et passe la porte sans frapper, comme me l'a proposé Caroline. Pour une fois, elle n'est pas dans la cuisine.

— Il y a quelqu'un ? demandé-je, soucieuse de m'annoncer.

J'entends qu'on bondit dans l'escalier, puis, tel un ninja, John fait irruption au milieu de la cuisine. Torse nu, tentation suprême, il s'avance vers moi, avec un sourire carnassier.

— Ma mère est sortie, je t'ai pour moi tout seul, murmure-t-il en plongeant le nez dans mes cheveux pour respirer mon odeur et en me serrant contre lui. C'est fou ce que tu sens bon !

Je le repousse en riant, le contact de sa peau m'électrisant les doigts.

— Arrête ! Ta mère va revenir d'un moment à l'autre.

— Laisse-moi profiter encore un peu, me supplie-t-il. Ça fait trois jours que j'ai à peine le temps de te toucher.

Il a tout juste fini sa phrase que sa mère débarque. Il était moins une !

— Ah, Roxane, tu es déjà là ? Je suis désolée, je n'ai pas vu le temps passer. J'espère que ce garnement ne t'a pas ennuyée !

Je plaque un sourire innocent sur mes lèvres.

— Non, non...

— Bien. John ?

— Oui, m'man ?

— Tu veux bien passer un T-shirt, tu mets Roxane mal à l'aise, là.

Oh la vache !

Je crois que je deviens pivoine en un instant. Ce n'est pas le torse de mon bel apollon qui me dérange, mais la réflexion que vient de lui faire sa mère.

Et dire qu'il y a quelques minutes à peine, il voulait me tripoter...

Il soupire, s'exécute, avant de redescendre quelques minutes plus tard avec un polo qui ne cache rien de sa musculature. Je ne pensais pas qu'à son âge un mec pouvait être aussi musclé. Je me mords la joue pour ne pas soupire à mon tour. Avec l'épisode du test, la frayeur, et surtout la nature qui reprend ses droits, nous n'avons pas fait l'amour depuis plus d'une semaine. Si l'avoir près de moi constamment est tentant d'ordinaire, aujourd'hui, c'est un vrai supplice. Notamment à cause du regard qu'il pose sur moi.

Nous nous mettons au travail sur la table de la salle, tandis que sa mère s'active en cuisine pour préparer le dîner. Installée en face de lui, je le contemple lire le texte qu'il doit étudier pour le bac.

Dès que Caro tourne le dos, il en profite pour saisir son portable. Il tapote dessus et, quelques secondes plus tard, le mien tinte. Je le saisis et blêmis en lisant le message :

Ne te penche pas comme ça, c'est un vrai tourment, ton décolleté.

Je fronce les sourcils pour lui faire comprendre que ce n'est pas le moment.

— Donc, que peux-tu me dire de ce texte ? demandé-je, alors qu'il se marre ouvertement.

Je sens le regard de Caroline dans mon dos. Il me répond dans un anglais parfait, avant de profiter de l'inattention de sa mère pour recommencer. Mon téléphone tinte de nouveau. Je fais mine de boire une gorgée d'eau tout en lisant.

J'ai très, très envie de t'embrasser quand tu rougis.

Je manque de m'étouffer. Mais qu'est-ce qui lui prend ? Ses yeux s'assombrissent, et je sens que le jeu n'en est pas réellement un. Le regard qu'il m'adresse est empli de désir, du manque que je ressens, moi aussi. Un frisson me parcourt de la tête aux pieds.

Et de te faire l'amour sur cette table aussi.

J'en perds la respiration. D'autant plus qu'il me fixe, le sourire aguicheur. Putain, il va me faire défaillir ! L'image de mon corps sur cette planche de bois massif, et lui en sueur au-dessus de moi, surgit aussitôt. J'ai besoin d'air, sinon je ne suis pas certaine de tenir.

— Il faut que j'aille aux toilettes, prétexté-je. Ton accent et ta grammaire sont meilleurs. Je pense que tu maîtrises ce texte. Tu peux lire le suivant.

Je me lève et file dans la salle de bains, à l'étage. Je m'y enferme à clé. Je m'asperge le visage d'eau froide, histoire de reprendre mes esprits. Je regarde mon reflet dans la glace : j'ai l'air tellement épanouie ! La dernière fois que j'ai vu ce reflet, c'était en Inde. Aseem m'a rendue heureuse, mais ce que je ressentais alors n'est rien à côté de ce que je ressens pour Jonathan. J'ai eu des petits amis avant eux, mais eux seuls ont compté.

Avant d'avoir l'air totalement folle, enfermée dans la salle de bains, je retourne dans la cuisine. Quand j'arrive, Jonathan n'y es plus.

— Je l’ai envoyé dans sa chambre, m’indique Caroline.

— Ah, euh... OK, dis-je en me retournant pour le rejoindre.

— Attends, Roxane, je voudrais te parler. Installe-toi.

Je prends place sur un tabouret devant le plan de travail de la cuisine, ce dernier formant une sorte de bar que j’aurais sûrement trouvé convivial en d’autres circonstances.

— Je crois que ce sera plus facile autour d’un verre de vin, ce que j’ai à te dire n’est pas évident.

Elle me fait peur, tout à coup. Elle sort une bouteille de chardonnay du frigidaire ainsi que deux verres ballon. Elle nous sert, puis me tend un verre. J’en prends une gorgée, mais je dois avouer que ma gorge est un peu nouée.

— Si c’est à propos de ma méthode de cours avec John, je peux m’adapter, si tu préfères que je fasse autrement.

— Non, ce n’est pas ça. Enfin, pas exactement.

— Pas exactement ?

— Je crois qu’il a le béguin pour toi.

— Qui ?

Elle secoue la tête. Elle saute du coq à l’âne, je ne comprends plus rien.

— Jonathan.

Mon sang ne fait qu’un tour. J’hésite entre rire et prendre mes jambes à mon cou. Comment lui dire que ce n’est pas un simple béguin, mais bien plus que ça. C’est de l’amour à l’état pur, de l’adrénaline en barre, du désir à n’en plus finir. Que ce sont toutes les cellules qui composent nos êtres se connectant par un simple regard. Nous étions faits pour nous aimer. C’est imperceptible, intangible, surnaturel même, pourtant ça existe.

— Je m’en suis rendu compte le jour de l’alerte incendie. Et puis, je l’ai observé. Il est plus souriant quand tu es dans les parages. C’est ridicule, je sais... C’est un gosse.

— Ridicule, répété-je, comme si c’était ce qui définissait notre histoire pour elle.

— Oui. Vous avez quoi ? Dix ans d'écart ? Tu te vois avec un gamin ? Ça ne rime à rien. Je ne voudrais pas qu'il nourrisse de faux espoirs. Son attirance pour toi n'est visiblement pas réciproque. Tu dois le voir comme un petit frère, pas comme un petit ami potentiel ! Mais lui n'a pas l'air de comprendre. Et puis, avec votre différence d'âge, vous en êtes à des périodes différentes de vos vies, pas vrai ? Il doit se concentrer sur ses études. Ce qui l'attend l'année prochaine ne sera pas facile, débite-t-elle, sans que j'aie le temps de répondre.

Oui, dix années nous séparent. Oui, il devra aller à Paris pour ses études l'année prochaine. Et non, bien sûr que non, je ne le vois pas comme un frère ! J'ai envie de lui hurler qu'elle raconte des conneries. Que ce qu'elle dit n'est que foutaises et qu'elle se trompe. Mais je ne peux pas.

Ses paroles résonnent en moi comme une étrange vérité. Un écho à tout ce que je refoule depuis des semaines, tout ce que j'appréhende, tout ce que j'évite. Je voudrais tellement qu'elle se trompe, qu'elle ne m'ait jamais mise en garde ! Je le voudrais car, dorénavant, ses mots ne cesseront de retentir.

— Roxane, tu vas bien ?

— Oui, murmuré-je.

— Tu n'es pas vexée, j'espère ? Tu es une très belle fille, mais je voulais te prévenir. Pour que tu puisses mettre les choses au clair avant que ça dérape. Je ne veux pas qu'il souffre. Il a déjà assez souffert d'avoir perdu Loïc.

— Loïc ?

— Son petit frère. Il se sent responsable de son accident, mais ce n'était pas sa faute. Il cache beaucoup de choses sous son sourire et ses taquineries.

Je me rappelle tout à coup les paroles de John, lors de l'alerte incendie. Je me rappelle ces photos, dans sa chambre, à propos desquelles je n'ai posé aucune question. Je n'ai plus face à moi une collègue mais une mère. Comme toute maman, Caroline cherche à protéger son enfant de la menace. Et la menace actuelle pour John, selon elle, c'est moi.

— Ne t'en fais pas, je ferai de mon mieux pour ne pas le blesser.

C'est l'entière vérité, même si elle ne la connaît pas. Je ne peux pas lui mentir à ce sujet. Je ne peux rien lui promettre non plus. Parce que, si la question de notre futur m'avait simplement effleuré l'esprit jusqu'à présent, à cet instant, elle imprègne mes veines. Caro vient de résumer tous les préjugés qui s'abattront sur nous, et que l'amour n'effacera pas.

Aujourd'hui est un grand jour. Les résultats du bac tombent dans un peu moins de dix minutes. Je n'ai aucune inquiétude pour ceux de John. Il a bossé suffisamment pour l'obtenir. Mais son école lui réclame une mention « assez bien » minimum pour confirmer son inscription.

Depuis ma discussion avec sa mère, je n'arrête pas de penser à nous, à notre avenir. L'été vient à peine de commencer et, dans un peu moins de deux mois, il partira à des centaines de kilomètres de moi. Je sais déjà que notre relation ne sera plus la même. À Paris, la tentation sera plus grande. Il rencontrera des gens de son âge, qui vivront les mêmes expériences que lui.

Plus j'y pense, plus j'ai le ventre noué.

Je n'ai pas voulu lui en parler tant qu'il y avait les examens, pour ne pas le déconcentrer. Mais, j'ai beau tourner la situation dans tous les sens, je ne vois pas comment ça pourrait fonctionner au-delà de ces deux mois d'été.

Et puis, l'appel d'Aseem, il y a trois jours, n'a rien arrangé. J'ai été étonnée de recevoir un mail de sa part, dans lequel il me demandait de le rappeler. Encore plus quand il m'a exposé son projet. Grâce à lui, je pourrais enfin toucher du doigt mon rêve. Il doit m'envoyer sa proposition la semaine prochaine.

Je suis tellement tiraillée entre mon cœur et ma raison que je ne mange presque plus. Je n'arrive pas à me résoudre à prendre une décision. Je n'en ai pas envie le moins du monde. Je veux simplement profiter des semaines parfaites qui se profilent et ne pas penser au reste. Pourtant, chaque fois que

je regarde les photos accrochées aux murs de mon appartement, je me rappelle pourquoi j'ai atterri ici. Tomber amoureuse ne faisait pas partie du plan, à la base.

Seulement, voilà, dans la vie, le timing n'est jamais parfait. Souvent, notre cœur se fout de savoir si c'est le bon moment pour battre plus fort pour quelqu'un. Le coup de foudre n'attend pas l'orage pour frapper. J'ai été touchée. Submergée par les émotions, qui ont pris le pas sur la raison.

Je suis rentrée plus tôt, aujourd'hui, Caroline ne me trouvait pas en forme, alors elle m'a renvoyée chez moi. Mon téléphone dans une main, la télécommande dans l'autre, je zone sur le canapé, malgré le désordre qui règne dans mon appartement.

Mon portable se met soudain à sonner, me sortant de ma léthargie. La tête de John apparaît à l'écran.

Depuis quand ai-je cette nouvelle photo ?

Il sourit et me fait un clin d'œil, un air taquin sur son joli minois. Il a certainement dû la prendre à mon insu. C'est bien son genre. Je décroche sans perdre une minute.

— Je n'ai pas eu la mention « assez bien », déclare-t-il aussitôt.

— Oh merde, je suis désolée..., soufflé-je, sincèrement peinée pour lui.

Je sais à quel point c'était important pour lui d'obtenir cette mention.

— J'ai eu la mention « bien » !

Je bugge, l'espace d'un instant. Pas certaine d'avoir bien saisi ce qu'il vient de me dire.

— T'as entendu ? s'inquiète-t-il.

— Répète !

— J'ai eu la mention « bien » ! Et c'est grâce à toi et tes leçons d'anglais, précise-t-il.

— C'est super ! Tu dois être content !

— Oui, ce soir on fête ça chez Max. Et tu viens ! m'ordonne-t-il.

— Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée, réponds-je, pas vraiment ravie à l'idée qu'il me présente à ses amis.

— En fait, tu n'as pas le choix, je passe te chercher à 20 heures. Mes parents sont partis en week-end, on aura la maison pour nous.

— Passer le week-end chez toi ? C'est une moins bonne idée encore.

— Ils ne rentrent pas avant dimanche soir, tu n'as rien à craindre. Il faudra juste que tu sois partie avant.

— J'adore..., ironisé-je.

Après la discussion que j'ai eue avec sa mère, la dernière chose dont j'ai besoin, c'est que ses parents nous surprennent ensemble sous leur toit. Parfois, je me demande s'il pense aux conséquences que notre histoire pourrait avoir. Ou alors c'est moi qui en fais trop et qui doute de tout. Il a l'air tellement sûr de lui et décontracté à l'idée de m'avoir à ses côtés que je me demande si ce n'est pas moi qui vois le mal partout.

Si j'y réfléchis, avec Charlotte et Yann, ça s'est plutôt bien passé. Charlotte m'a avoué qu'elle ne s'attendait pas à une telle différence d'âge. Quand elle l'a vu, elle a constaté qu'il était plus jeune que moi, mais c'est en discutant avec lui qu'elle s'est vraiment rendu compte de notre écart. En même temps, elle ne m'avait jamais vue aussi heureuse, a-t-elle ajouté. Et c'est le plus important, selon elle. Elle m'a aussi avoué qu'il avait l'air de savoir ce qu'il voulait, qu'il n'avait rien d'un gosse immature. Sur l'instant, ça m'a rassurée. Son absence de préjugés m'a apporté de la sérénité, tout comme avec ma mère. Et puis, il y a eu Caroline... Et tous mes doutes sont revenus de plus belle.

Faiblesse quand tu nous tiens !

J'entends ses amis s'agiter autour de lui, je l'entends rire.

— À tout', bébé ! lance-t-il, avant de raccrocher.

Je ne sais pas si c'est pour faire le malin devant ses copains ou pour m'agacer, mais constater qu'il se soucie peu de mes états d'âme me fout en

rogne, tout à coup. Il n'a pas pu loucher mon ton plus que réticent. Comment peut-il ne pas prendre en considération mes envies ?

Parce que c'est un gamin, tout simplement.

La réponse est tellement évidente que j'ai presque envie de lui envoyer un message pour lui dire de ne pas venir, trop en colère pour m'afficher à ses côtés devant ses amis.

Pourtant, je me prépare. Parce que c'est sa journée et que je n'ai pas envie de lui gâcher sa joie. Mais je compte bien lui faire comprendre que les « à tout', bébé », il peut oublier.

Quand l'interphone sonne, je débloque la porte d'entrée sans prendre la peine de regarder de qui il s'agit. En ouvrant, la personne que je découvre n'est pas celle que j'attendais.

— Aseem ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'ai senti de l'hésitation dans ta voix, au téléphone, alors j'ai décidé de te remettre le dossier du projet en mains propres. J'ai sauté dans le premier avion.

Même sourire, même peau couleur caramel, mêmes yeux noirs. Il n'a pas changé, si ce n'est qu'il a l'air plus sûr de lui que jamais dans son costume trois pièces. Son odeur me parvient, after-shave souligné d'une légère note de curry.

— Je, euh, je ne peux pas..., bégayé-je. Je dois sortir, ce soir.

Et John qui va bientôt arriver ! Je ne veux pas avoir à lui expliquer ce que fait Aseem ici. Pas maintenant.

— Je comprends. On pourrait peut-être se voir demain soir. Un dîner ? Ici ?

C'est typique de lui ! On a l'impression d'avoir le choix. En réalité, on ne l'a pas vraiment. Si je refuse, il tentera de me convaincre. Ensuite, si ça ne fonctionne toujours pas, il se pointera quand même avec un dîner sous le bras – commandé chez le meilleur traiteur de la ville, ça va de soi.

— Si tu veux.

— Super !

Il part à reculons, me lance un sourire enjôleur et un clin d'œil, avant d'emprunter l'escalier avec classe et décontraction. Ça fait plus d'un an que je ne l'ai pas vu, et je trouve qu'il n'a pas changé. Il dégage toujours ce je-ne-sais-quoi qui n'appartient qu'à lui. Une alliance de sagesse, de décontraction et de charme qui m'a tout de suite plu, lorsque nous nous sommes rencontrés. Par la suite, j'ai pu constater qu'il était également têtu, voire un peu macho, et que son envie de réussir dans la vie surpassait son souci des autres, au détriment des relations humaines. Comme lorsqu'il m'a posé son ultimatum : soit je partais avec lui, soit il me quittait.

Je le regarde s'éloigner et vois au même instant apparaître Jonathan. Tous deux se croisent et se saluent d'un signe de tête. John tique un peu, mais ne laisse rien paraître lorsqu'il m'aperçoit sur le pas de la porte.

— Hey ! Tu es déjà prête ? demande-t-il en s'approchant de moi.

— Tss, tss, le stoppé-je, avant qu'il m'embrasse.

— Quoi ?

— Plus jamais de « bébé » !

— Oh ça va, tous mes potes appellent leur copine comme ça, c'était pour blaguer.

— Eh bien, moi, je ne blague pas. Je ne suis pas ton bébé. *Capisce* ?

— *Capisce*, ma louve. Excuse-moi.

— Bien, maintenant, embrasse-moi !

Il ne se fait pas prier pour passer un bras dans mon dos et m'attirer à lui. Il porte son éternel jean, un T-shirt blanc immaculé et une paire de Converse. La main plaquée contre le tissu, je sens tous ses muscles se contracter, tandis qu'il enflamme la partie de ma peau à sa disposition entre mon jean et mon débardeur.

— Vous pourriez fermer vot' porte ! marmonne une voisine en passant.

Nous rions tous les deux. Nous avons complètement oublié ce qui nous entourait, y compris le fait que nous étions toujours sur le palier. J'attrape le sac d'affaires que j'ai préparé, mon trousseau de clés et verrouille la porte.

En sortant de l'immeuble, je repère une berline noire stationnée dans la rue. Il ne peut s'empêcher de m'espionner, c'est plus fort que lui ! Je sais pertinemment qu'il s'agit d'Aseem, resté pour vérifier si j'avais bien un rendez-vous ce soir. John, loin de s'en douter, me tend mon casque et enfourche son scooter.

Je monte derrière lui et décide de ne me soucier du problème Aseem que demain, afin de profiter de ma soirée. J'enserme la taille de John, et il file à vive allure jusqu'au lieu de la fête.

En arrivant, je me sens nerveuse. Je n'ai rien à voir avec les gens qui se trouvent ici. Je déteste les soirées où je ne connais personne. Je déteste parler aux gens que je ne connais pas. Je serais tellement mieux chez moi, devant la télévision...

— Ne t'en fais pas, tout le monde est sympa, je suis certain que tu vas t'amuser, m'assure Jonathan.

— Tu sais que je n'aime pas ça.

— Je sais, petite sauvage. Mais tu ne peux pas te terrer dans ta tanière toute ta vie. Et puis, j'ai envie que mon meilleur ami fasse la connaissance de la femme que j'aime, argue-t-il en m'attirant par la main.

Ça me fait une belle jambe !

Nous entrons dans la grande maison. La musique résonne contre les murs, faisant trembler les vitres. Tous les invités sont massés dans le salon et au bord de la piscine. John salue chacun d'entre eux chaleureusement, la main toujours dans la mienne, sans se rendre compte du regard que tous me jettent. J'ai l'impression d'être une bête de foire et je déteste ça. Soit le regard est libidineux, soit il est dégoûté. Les filles, principalement, ne sont pas tendres avec moi.

Une certaine Simone me dévisage de la tête aux pieds, alors que Jonathan lui demande :

— Tu sais où est Max ?

— Près de la piscine. Tu ne me présentes pas ta... cousine ? demande-t-elle d'un ton dédaigneux.

Mais pour qui elle se prend, cette pétasse ?

— C'est pas ma cousine, c'est ma copine.

La grande brune manucurée en robe moulante éclate alors de rire, avant de stopper net devant notre absence de réaction.

— Tu ne plaisantes pas ? Oh merde alors !

— Viens, on va voir Max, déclare John, sans se préoccuper de la remarque de cette pimbêche.

Une fois que nous nous sommes suffisamment éloignés, il m'indique :

— Ne fais pas attention à elle, tout le monde la déteste. C'est une fille à papa qui étale son fric.

— Tu as couché avec elle ?

— Non ! T'es folle ou quoi ?

— Est-ce qu'il y a des ex à toi, ici, ce soir ?

Il stoppe net, mais ne répond rien.

— C'est bien ce que je pensais, soupiré-je.

Il vient de me jeter dans la fosse aux lionnes. Je comprends mieux les regards que nous subissons depuis notre arrivée. Si lui ne les voit pas, moi, je sais très bien pourquoi elles me jalouent. Il est beau comme un dieu, dégage beaucoup d'assurance, transpire le mâle alpha, le mec populaire, le piège à filles dont toutes rêvent. Si je m'en doutais, j'en suis maintenant certaine. C'est pour ça que je refusais d'entrer dans son univers. Ce que j'y vois ne me plaît pas du tout.

Au contraire, il ne fait qu'accentuer nos différences. Parce que j'ai passé l'âge de tout ça – si tant est que je l'aie eu un jour – et que j'ai toujours détesté être au centre de l'attention. Je n'ai rien de commun avec ces jeunes.

— Max ! hurle soudain Jonathan, avant de serrer un grand blond dans ses bras. Mec, je te présente Roxane.

— La fameuse ! me salue Max en m'adressant un franc sourire.

Pas de jugement. Pas l'ombre d'un préjugé. Uniquement de la bienveillance. Une simplicité qui me réchauffe immédiatement le cœur. Finalement, ce ne sont peut-être pas tous des pourris.

— Je suis contente de faire ta connaissance, Max.

— Et moi donc ! Jo' m'a tellement parlé de toi. Il paraît que tu as fait un tour du monde ?

— Pas exactement, mais j'ai beaucoup voyagé, effectivement.

— C'est top. Je suis impressionné !

La copine de Max nous rejoint peu de temps après, une jeune fille timide et douce, tout le contraire de son amoureux. Nous continuons à discuter tous les quatre une bonne partie de la soirée. Puis John me laisse un moment seule avec Max et sa copine. Au bout d'une vingtaine de minutes cependant, je m'inquiète de ne pas le voir revenir. Je décide d'aller à sa recherche. Je parcours les pièces de la maison, scrutant les gens qui s'y trouvent. J'arrive dans un immense couloir où je m'engouffre. Il dessert différentes pièces aux portes blanches. Cette maison est immense, je me demande ce que font les parents de Max pour gagner autant d'argent.

J'avance prudemment et constate qu'une des portes est entrouverte. Des voix me parviennent de ce que je suppose être une chambre.

Je reconnais celle de John. L'autre, en revanche, m'est inconnue.

— Mais tu ne vois pas que c'est ridicule !

— Julie, c'est toi qui es ridicule, lui répond-il.

— Je t'aime. Tu ne peux pas effacer notre histoire pour une femme qui a dix ans de plus que toi ! Réagis ! Tu feras quoi, quand tu seras à Paris ? Tu penses qu'elle te suivra ?

— Je rentrerai dès que possible. On peut supporter ça.

— Qu'est-ce que tu fais des horaires pas possibles, sans compter tes entraînements, le week-end ? Ils t'ont prévenu à l'entretien, il faut être entièrement disponible.

— Je verrai bien une fois sur place ! s'énerve-t-il. J'aviserais.

— Moi, je serai là-bas. Tout serait tellement plus facile, si...

— Si quoi ? Si j'étais avec toi ? Nous deux, c'est fini depuis des mois.

— Tu m'as quittée pour elle ?

— Est-ce que ça change quelque chose ? lui demande-t-il d'une voix amère.

Je reste stupéfaite par ce que j'entends. J'ai brisé le cœur de cette fille sans même le savoir.

— Est-ce qu'au moins tu m'as aimée ? l'implore-t-elle en pleurant.

Je devine un déplacement, puis un bruit de tissu qui se froisse. Je jette un coup d'œil à l'intérieur et constate que John est en train de l'enlacer. J'ai un pincement au cœur en le voyant serrer une autre femme que moi dans ses bras, pourtant, je ne peux pas lui en vouloir d'avoir du cœur. La petite blonde aux cheveux courts est dos à moi, Jonathan la tient contre lui, le regard vissé au sol.

— Je t'ai aimée, souffle-t-il. Mais pas comme je l'aime, elle. Ne te torture pas, toi et moi, c'était fini quand je l'ai rencontrée...

Je pousse un soupir de soulagement malgré moi, trop peu discrète pour passer inaperçue. Il relève la tête, et ses yeux bruns trouvent sur-le-champ les miens. Je n'ai pas besoin de parler pour qu'il comprenne que je suis là depuis suffisamment longtemps pour en avoir assez entendu. À contrecœur, je ferme doucement la porte, afin de leur laisser l'intimité nécessaire pour qu'ils puissent régler leur histoire.

Je rejoins Max, un peu hagarde. J'ai tout à coup très envie de partir. Je décide donc d'appeler un taxi et d'attendre à l'extérieur qu'il arrive. C'est bien trop d'émotions pour moi en une seule soirée.

Après avoir salué notre hôte, je lui indique que je m'en vais. Assise sur le petit muret bordant le portillon, je demande une cigarette à un garçon qui passe. Il m'en donne une, me l'allume. Je tire dessus en pleurant comme une gamine de quinze ans. Je n'ai jamais fumé de ma vie.

— Roxane ! m'appelle John en sortant au pas de course.

C'est le moment que choisit mon taxi pour arriver. Je me lève, vacillant un peu. Pleurer en silence m'a fatiguée plus que je ne l'aurais imaginé.

— Tu fais quoi ? s'inquiète-t-il.

— Je rentre.

— Hors de question !

Il s'approche du taxi, sort son portefeuille pour lui payer la course et lui ordonne de repartir.

— Pourquoi tu fais ça ? soupire-je.

— Parce qu'on rentre tous les deux. Comme prévu. Au fait, tu fumes, maintenant ?

Je me contente de hausser les épaules et le suis sans protester, je n'ai pas la force de lutter.

Nous prenons la route et, lorsque nous arrivons chez lui, nous montons directement dans sa chambre. Le radio-réveil indique qu'il est presque 2 heures du matin.

— Julie a été ma petite amie pendant neuf mois environ.

— Tu n'as pas besoin de m'expliquer, le coupé-je.

— Je sais, mais je veux le faire. Je suis sorti avec elle juste après le décès de Loïc, m'indique-t-il en regardant les photos de sa bibliothèque.

— Ton frère...

— Il avait six ans de moins que moi. On était tout le temps fourrés ensemble. Il s'est noyé en sautant d'un pont dans une rivière.

— Je suis désolée.

— J'avais sûrement besoin de quelqu'un à mes côtés. Je pensais être amoureux d'elle. Je le pensais, jusqu'à ce que je te rencontre.

Mon cœur se serre. Je voudrais prendre sa peine, mais c'est impossible.

— Tu sais, John, parfois l'amour ne suffit pas.

Il plante les yeux dans les miens, effaré. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. C'est sorti spontanément. Il fait non de la tête, le regard incrédule. Il s'approche de moi à grandes enjambées et m'embrasse comme si sa vie en dépendait. Il y met tout son cœur, comme si j'allais m'évaporer et qu'il voulait profiter des derniers instants.

Sa langue goûte la mienne, ses mains caressent mon visage et mon corps. Son souffle sent l'alcool, comme lorsqu'il a fait irruption dans ma chambre, à l'île de Ré, mais je sais qu'il n'est pas soûl. Son corps brûlant contre le mien, il attrape le bas de mon débardeur et le fait passer par-dessus ma tête. Avant que j'aie eu le temps de réfléchir, nous sommes nus. Il me soulève et me dépose sur la planche froide de son bureau. Je frissonne instantanément.

Il s'éloigne l'espace de quelques instants, afin d'enfiler une protection, puis, les iris accrochés aux miens, il s'immisce en moi. Il laisse une trace indélébile, de celles qui vous marquent à jamais. Comme le souvenir de cette petite fille, dans un village du Brésil, qui m'a tendu une fleur alors qu'elle n'avait rien, un sourire resplendissant aux lèvres. Ou de ces enfants, en Chine, qui jouaient dans les rivières sales comme si c'était la meilleure chose qui leur ait été donnée. John me fait l'amour intensément, passionnément.

Il pousse lentement, inspirant profondément. Tout mon corps tremble sous le supplice qu'il lui inflige. C'est un désir pur, une drogue indescriptible, dont il est impossible de se sevrer. C'est planer au-dessus de l'océan, suspendu dans le vide, et bien plus encore. Bouleversée par tant d'émotions, je me mets à pleurer. Mes doigts glissent le long de son torse, et j'enregistre chaque parcelle de sa peau que je connais déjà par cœur, comme si c'était la première fois. De ses pectoraux imberbes à ses abdominaux taillés dans une matière aussi délicieuse que du chocolat noir aux fèves de cacao, à cette fine ligne de poils qui descend sur son ventre. Je m'agrippe à ses épaules pour ne pas tomber, alors qu'il me porte et se laisse tomber sur le lit. Mon corps nu

au-dessus du sien, je subis les somptueux assauts que ses hanches m'offrent. Il se redresse, inspire profondément mon odeur, une main se faufilant dans mes cheveux. Mon buste plaqué au sien, nous explosons simultanément.

La porte s'ouvre et me tire du sommeil. Une sensation bizarre m'habite depuis que nous nous sommes endormis, hier. Quelque chose d'étrange, qui me colle à la peau, et que je n'arrive pas à définir.

Jonathan apparaît, un sourire aux lèvres, un plateau dans les mains. Le plateau contient des toasts beurrés, un verre de jus de fruits et un café fumant. Il a même mis de petites fleurs en guise de décoration.

— Ce sont les fleurs du jardin ? demandé-je, ravie de cette attention.

Il hoche la tête, fier de lui.

— Ta mère va te tuer, si elle voit ça.

— Elle ne le saura pas.

Je me redresse, attrape le plateau et profite du petit déjeuner. Il s'installe dans le fauteuil, dans le coin de la pièce, l'air un peu ailleurs.

— Tu as l'air soucieux... ça va ?

— Oui. J'imaginai juste la suite.

Il se lève et s'assied au pied du lit.

— Je veux passer ma vie avec toi. Je n'ai aucune envie de m'éloigner de toi.

— Pourtant, il va bien le falloir, tu as tes études.

— Tu pourrais venir avec moi ?

— Si, au lieu de te préoccuper du futur, tu profitais de l'instant présent ? suggéré-je en souriant, pour détourner la conversation.

Il acquiesce en silence et croque dans une de mes tartines en souriant à son tour.

La journée se poursuit sans que nous revenions sur la question. Je bouquine tranquillement dans son lit, tandis qu'il s'évertue à me déconcentrer

autant que possible.

Tout à coup, un bruit se fait entendre au rez-de-chaussée. Je regarde l'heure : il est à peine 15 heures.

— John, nous sommes rentrés !

— Vous êtes déjà là ?

— Il pleuvait à verse. La plage sous la flotte c'est loin d'être romantique.

Il me regarde, affolé.

— On fait quoi ? lui demandé-je tout bas.

— Tu sors par la fenêtre.

— Tu plaisantes, j'espère ?

Je vois à son air que non, pas du tout.

— Je n'ai plus seize ans, lui rappelé-je.

— Je n'ai pas d'autre issue à te proposer. On ne peut pas parler de nous à mes parents. Ma mère m'a sermonné pour que je te laisse tranquille.

— C'est hors de question !

— C'est la seule solution.

Vexée, je regarde à travers la vitre. Ce n'est pas très haut, puisqu'il y a un apprentis sous sa fenêtre. Mais je n'ai aucune envie de partir comme une voleuse. En plus, il pleut comme vache qui pisse.

— Tu as vu ce qui tombe ? Et je suis à pied, je te rappelle.

— Tu n'as qu'à attendre à l'abri de l'arbre, près du portail. Je t'appelle un taxi.

Il attrape aussitôt son portable. Donc, il est sérieux.

Je crois que c'est la goutte d'eau. La confirmation que cette relation ne sera jamais normale. J'aime le risque, mais je ne suis pas certaine de l'aimer à ce point. J'ouvre la fenêtre et me hisse par-dessus le montant. John me tend mon sac et me dis :

— Je viens te voir ce soir.

La pluie me glace déjà. L'eau ruisselle sur mon visage et dans mon dos. Je prends mon sac et descends, tentant de ne pas glisser.

Manquerait plus que je me blesse !

Un fois les deux pieds sur la terre ferme, je cours à l'endroit indiqué. Je comprends alors ce qu'était la sensation qui m'étreignait depuis hier soir. Notre connexion, notre osmose était à son paroxysme. Son regard était empreint de tristesse. Cette nuit n'était pas n'importe laquelle, mais je n'en avais pas encore conscience.

Cette nuit, c'était la dernière.

J'entre chez moi, puis fais claquer la porte, trempée jusqu'aux os. J'allume ma chaîne hi-fi et monte le son à fond. Je suis tellement en colère que j'ai envie de hurler. James Morrison résonne entre les murs de mon appartement. J'avais presque oublié que j'avais laissé son album *Songs for You, Truths for Me* dedans. Ce disque, c'est mon père qui me l'a offert. Je l'adore.

Il fait une chaleur à crever dans la pièce à vivre, aussi, je me réchauffe rapidement. Je prends une douche éclair et enfile une robe fluide à fleurs dans laquelle je me sens à l'aise. Je m'affale sur mon canapé à la recherche d'une activité me permettant de me détendre un peu. Au final, je finis par m'endormir.

On sonne soudain à la porte, je bondis. J'ouvre et reste interdite devant l'homme sur mon paillason.

— Aseem ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Une voisine m'a fait entrer. On devait dîner ensemble, tu as oublié ?

Me gratifiant d'un sourire charmeur, il soulève les sacs en kraft du traiteur.

— Oui... enfin non. Désolée, entre.

Je m'efface pour lui laisser le champ libre.

— Je tombe au mauvais moment ?

— Non, pas du tout.

— Parfait, je dépose ça où ?

— Dans la cuisine, lui indiqué-je, tandis que je baisse un peu le son.

Il s'exécute, puis s'assied sur le canapé. Je m'installe à l'opposé, prenant soin de laisser une distance raisonnable entre nous.

— Je suis vraiment content de te revoir. Ça fait quoi ? Un an ?

— Un peu plus.

— J'ai l'impression que ça fait une éternité. Tu es toujours aussi belle..., souffle-t-il, ses yeux noirs accrochant les miens.

— Merci.

Je sens le rouge me monter aux joues. Aseem a ce pouvoir sur moi. Celui de me faire me sentir comme la huitième merveille du monde. Je ne suis plus amoureuse de lui. Pourtant, il m'inspire toujours cette sagesse et cette paix intérieure. Son flegme naturel y est sans doute pour quelque chose.

— Je t'ai apporté le projet, dit-il en déposant un dossier en papier sur la table basse. Tu as eu le temps de jeter un coup d'œil à ce que je t'ai envoyé ?

— Rapidement. Je te fais confiance. Si tu me le proposes, c'est que c'est du solide.

— Tu sais, j'ai toujours regretté d'être parti. J'aurais dû trouver une solution pour rester avec toi.

— C'est du passé.

— Pas pour moi, avoue-t-il en glissant de sa place pour se rapprocher de moi. Je n'ai jamais pu oublier ce que nous avons vécu ensemble.

Quel beau parleur ! J'hallucine.

— C'est étonnant, les photos sur Facebook prouvent plutôt le contraire... tu sais, celle notamment où tu es avec une belle brune en maillot de bain sur les genoux, au bord d'une piscine ?

— Jamais aucune fille ne m'a fait le même effet que toi...

Il se penche légèrement vers moi, fixant mes lèvres.

Fais quelque chose, Roxane, la soirée va dérapier !

Je suis sauvée par le gong. Mon interphone sonne, et je me lève, évitant de justesse le baiser qui m'attendait si je ne bougeais pas. Je décroche. C'est

John. Immédiatement, tout me revient, la soirée d'hier, cette nuit... ce que je cherchais à éviter. Aseem est toujours sur le canapé. Ce serait tellement facile de le laisser monter...

— J'arrive, dis-je simplement.

Je ne peux me résoudre à lui laisser croire qu'il se passe quelque chose avec Aseem. Il mérite mieux. Nous méritons mieux.

— J'ai une chose à régler, je reviens, expliqué-je à Aseem.

— Je t'en prie.

Je quitte l'appartement et descends l'escalier en trombe. Dans le hall d'entrée, je me rappelle notre étreinte, après notre premier rendez-vous. Celui où j'ai cédé. Je me rappelle aussi l'avoir plaqué contre les boîtes aux lettres, le désirant comme jamais je n'avais désiré personne.

La main sur la poignée, je regarde la pluie qui tombe encore. Il me faut quelques secondes, quelques minutes peut-être, pour rassembler tout mon courage et enfiler un costume qui me va mal. Mon cœur bat à tout rompre lorsque je tourne le bouton en cuivre de la grande porte en bois.

Je sors en prenant soin de bloquer le battant, avant de lui faire face. L'eau ruisselle sur son visage, le tissu de son T-shirt lui colle à la peau. Il est plus beau que jamais. Mais, lorsque mes yeux rencontrent les siens, je sais que j'ai pris la bonne décision.

— Tu n'aurais pas dû venir.

— Je t'ai dit que je viendrais. Je suis désolé pour ce qui s'est passé tout à l'heure, s'excuse-t-il, penaud.

Je m'apprête à lui faire mal mais, si je ne le fais pas, il ne comprendra pas.

— Ce n'est pas que ça, John. Nous deux, ça ne rime à rien. Ce qui s'est passé tout à l'heure en est la preuve.

Il comprend tout à coup où je veux en venir. Il s'approche d'un pas, je recule.

— Non, ne dis pas ça. Nous deux, ça marche !

— Non. Même quand ça marche, ça ne marche pas. La soirée avec tes amis, le regard des autres, tes parents. C'est trop compliqué. Je ne veux pas avoir à me cacher. J'ai passé l'âge.

— Mais je suis amoureux de toi, je t'aime comme un fou !

— L'amour ne suffit pas. En tout cas, ça ne me suffit plus.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il suffoque, à deux doigts d'éclater.

— Qu'on devrait en rester là tant qu'il est encore temps. On en a bien profité, tous les deux, mais il faut que ça s'arrête, lâché-je, le plus impassiblement possible.

J'ai l'impression que je suis en train de frapper à coups de masse sur mon cœur, histoire de le réduire en miettes.

— Je ne veux pas.

La douleur dans ses yeux me noue le ventre, je me déteste pour ce que je suis en train de faire. Mais il le faut. J'ai le cœur brisé ; pourtant, c'est ce qu'il y a de mieux pour lui. Pour son avenir. Pour toutes les années que j'ai déjà vécues et qu'il mérite de vivre à son tour.

— Tu ne le veux pas, mais tu le dois. Tu as tes études, tes rêves, moi, j'ai les miens. Nos vies ne sont pas compatibles. C'est comme ça. On aura essayé.

— Je peux trouver des solutions.

— Je ne crois pas. Je n'ai pas envie de faire de concessions. Je ne peux pas te suivre. Le timing pour nous rencontrer n'était simplement pas le bon. Si tu avais eu quelques années de plus, peut-être que...

Je sais que je l'achève en disant ça. Je le vois à son regard qui s'assombrit, à sa mâchoire crispée. Non, il n'avait pas besoin de quelques années de plus, il était parfait tel quel. Un vent de fraîcheur, une maturité, et le seul à me pousser hors de ma zone de confort.

— Alors, ça y est, mon âge est un problème, tout à coup ?

— En partie, oui. Je n’assume pas le regard des gens quand on se promène dans la rue, je n’arrive pas à supporter leur jugement lorsque tu m’embrasses.

— Alors quoi ? Tu retournes à ta vie, moi à la mienne, et basta ?

— C’est à peu près ça.

— Tu as conscience que c’est impossible ? Que jamais je ne pourrai reprendre la vie que je menais avant de te rencontrer ? Que tu es tout ce que j’ai...

— Promets-moi d’essayer. Pars faire tes études, réalise ton rêve, sors, ris, profite, rencontre d’autres filles, aime-les comme tu m’aimes. Trouve la bonne et fonde une famille.

— Et si je n’en ai pas envie, Roxane...

Je m’approche de lui. Il reste stoïque, trop blessé dans son estime de soi, sachant pertinemment que je ne vais pas revenir en arrière et effacer mes paroles.

— Fais-le pour moi, John. Sois heureux, tu le mérites. Ne gâche pas ta vie à cause de moi, je t’en prie..., lui murmuré-je en posant la main sur sa joue.

Je le sens trembler sous mes doigts. Mon cœur, lui, se déchire. Je piétine mes propres miettes. Je me hisse sur la pointe des pieds et pose une dernière fois les lèvres sur les siennes.

Finie la passion, finie la fougue. C’est un baiser empreint de tristesse, d’amertume et de rancœur. C’est un baiser pour dire au revoir à tout ce que nous avons vécu, à l’homme qui m’a rendue la plus heureuse de toute ma vie.

Je me détache de lui et lui tourne le dos pour gagner la porte de mon immeuble. Je rassemble ce qu’il me reste de courage pour ne pas faire volte-face et lui hurler que je l’aime plus que tout. L’eau qui ruisselle sur mes joues et les siennes n’a rien à voir avec la pluie qui tombe.

La porte de l’immeuble claque derrière moi, et je me laisse enfin aller. Je gravis avec peine les marches jusqu’à mon appartement. Je ne peux pas

rentrer maintenant, pas alors que je suis complètement effondrée. Je plaque le front contre la porte.

Les premières notes de guitare s'élèvent, puis les paroles :

When you lower me down

So deep that I

I can't get out

And when you're lost

Lost and alone

Yes, you'd think it was the last place

You'd come back for more

Quand tu me rabaisse

Si bas que je

Je ne peux pas me relever

Et quand tu es perdu

Perdu et seul

Oui, tu pourrais croire que c'était le dernier endroit

Où tu viendrais en demander plus

If you don't want me to leave

Then don't push me away

You'd rather blow out the lights

You can watch it all fade

But I'm going nowhere

Si tu ne veux pas que je parte

Alors arrête de me repousser

Au lieu de souffler les flammes

Tu peux les regarder se consumer

Mais je ne vais nulle part

I'm gonna stay

When you just wanna fight

*When you're closing your eyes
Cause you don't wanna love me
I'm gonna stay
You can't push me too far
There's no space in my heart
Where I don't wanna love you
Je vais rester
Quand tu veux juste te battre
Quand tu fermes les yeux
Parce que tu ne veux pas m'aimer
Je vais rester
Tu ne peux pas me pousser à bout
Il n'y a pas d'endroit dans mon cœur
Où je ne veux pas t'aimer
And when there's no, no storm
Then how can I feel the calm
How can I feel the corn
If there's nothing, nothing
Nothing left to lose
Then what is this feeling
That keeps on bringing me back to you
Et quand il n'y a pas, pas d'orage
Alors, comment puis-je sentir le calme
Comment pourrais-je entendre le signal
S'il n'y a rien, rien
Rien à perdre
Alors quel est ce sentiment
Qui me ramène toujours à toi ?
So I'm gonna stay
When you just wanna fight*

*And you're closing your eyes
Cause you don't wanna love me
So I'm gonna stay, yes I will
You can't push me too far
There's no space in my heart
Where I don't wanna love you*

Je vais rester
Quand tu veux juste te battre
Quand tu fermes les yeux
Parce que tu ne veux pas m'aimer
Je vais rester
Donc je vais rester, oui je vais le faire
Tu ne peux pas me pousser à bout
Il n'y a pas d'endroit dans mon cœur
Où je ne veux pas t'aimer

*If you ask me to leave
And I walked away
We'd still be alone
And we'd still be afraid
I'm going nowhere
I'm going nowhere*

Si tu me demandes de partir
Et je suis parti
Nous serions toujours seuls
Et nous aurions encore peur
Je ne vais nulle part
Je ne vais nulle part
*Cause I'm gonna stay
When you just wanna fight
And there's tears in your eyes*

Cause you don't wanna love me
I'm gonna stay
All the tears that I've cried
I could leave them to dry
If you don't wanna love me
Parce que je vais rester
Quand tu veux juste te battre
Et il y a des larmes dans tes yeux
Parce que tu ne veux pas m'aimer
Je vais rester
Toutes les larmes que j'ai pleurées
Je pourrais les laisser sécher
Si tu ne veux pas m'aimer
I could leave them to dry
If you don't wanna love me
Je pourrais les laisser sécher
Si tu ne veux pas m'aimer

Comme si le destin se complaisait à me donner le signe de ce qui m'attend. Chaque mot me rappelle ce que j'ai laissé, ce que je vis et ce que je vais subir. Passé, présent et futur. Un chemin tout tracé pour mon cœur en lambeaux. La pente sera longue et rude.

J'inspire profondément, essuie mes larmes, tapote mes joues pour ne rien laisser paraître. Mes mains tremblent, et je dois respirer amplement plusieurs fois, avant de pouvoir me calmer.

J'ouvre la porte et rencontre le regard d'Aseem. Elle est peut-être là, ma porte de sortie. C'est lâche, mais la fuite est toujours ce qui marche le mieux. Sans réfléchir et parce que, sur le coup, ça me paraît être la meilleure option, je dis :

— Pour ton projet, c'est d'accord. On commence quand tu veux.

PARTIE 2 : ELLE, À TOUT PRIX

L'amour est parfois plus complexe qu'il n'y paraît. Quand, des années plus tard, deux personnes qui se sont aimées se retrouvent, est-ce que tout a changé ? Même si nous avons construit notre vie sans elle, on a systématiquement un pincement au cœur lorsque l'on croise dans la rue, dans un magasin, un musée ou sur Internet, une personne que nous avons aimée du plus profond de notre être. La mémoire du cœur est sans limites... Un cœur n'oublie jamais qu'il a aimé.

À ce moment-là, il faut faire des choix. Aimer la personne qu'il faut, celle faite pour nous aux yeux des autres ou celle qui l'est aux nôtres ? La raison ou le cœur ? À vous de choisir...

*Fast forward a couple years, yeah
Grown up in the place that we live
Make love, then we fight
Laugh 'cause it was only meant to be for one night baby
I guess we can't control
What's just not up to us
Be mine, be mine, yeah
Anytime, anytime
Avance rapide de quelques années, ouais
Grandis dans le lieu dans lequel nous vivons*

Faisons l'amour, puis on se bat
On rit car ça ne devait être que pour une nuit, bébé
Je suppose qu'on ne peut pas contrôler
Ce qui ne dépend pas de nous
Sois mienne, sois mienne, ouais
N'importe quand, n'importe quand.

Fallin' All in You – *Shawn Mendes*

1.

Jonathan

Cinq ans plus tard

Mes yeux clignent, il est temps que j'arrive. Je viens de passer quatre heures sur la route, sans pause. Ma dernière journée de travail m'a exténué. Je presse un peu plus la pédale d'accélérateur, tant pis pour mon permis de conduire, il faut que j'arrive rapidement. Plus que cinquante kilomètres, et je serai enfin à destination.

À peine une demi-heure plus tard, je passe enfin le portail et remonte l'allée. Il est tout juste 14 heures, je n'ai pas dormi depuis près de vingt-neuf heures. Je suis épuisé. J'attrape mon sac en cuir, que j'ai jeté à la va-vite sur la banquette arrière plus tôt dans la journée, et monte les marches du perron. En passant la porte, j'inspire profondément l'odeur environnante. Un parfum si particulier, que je ne retrouve nulle part ailleurs.

— M'man, c'est moi ! annoncé-je en entrant dans la maison de mon enfance.

Depuis quelques mois, je passe mon temps sur la route, entre deux tournages. Après quatre ans à Paris dans l'école de cascadeurs dont je rêvais depuis tout petit, j'ai pu signer un contrat avec une société de production qui fait appel à mes services pour le tournage de films et de publicités. Je

parcours ainsi le monde, sans attache pour rien ni personne. Sauf pour ma famille.

— John ! Tu es déjà là ? s'exclame ma mère en mettant en tas des enveloppes devant elle d'un geste nerveux.

— J'avais hâte de rentrer, dis-je en posant mon sac sur la table du salon.

— J'espère que tu n'as pas roulé trop vite.

Je hausse les épaules.

— Pas plus que d'habitude.

— Je ne sais pas si je me ferai un jour à tous les risques que tu prends.

J'ai fait des sensations fortes ma vie. Mais rien n'est comparable à l'amour. L'amour, c'est certainement ce qui fait tomber de plus haut, ce qui provoque le plus de sensations fortes, ce qui fait le plus souffrir, aussi... C'est pour ça que je refuse d'aimer.

Je vois dans les yeux de ma mère qu'elle a peur, peur qu'un jour ou l'autre la gendarmerie frappe à sa porte pour lui annoncer que son fils est mort. Ce qu'elle ignore c'est que, moi, j'ai besoin de ça pour me sentir vivant. L'adrénaline, la pression, la sensation du risque. J'ai appris à tout maîtriser et je crois que je n'ai plus peur de rien. C'est sûrement pour ça que j'ai fini major de ma promo. Parce que je n'avais plus rien à perdre.

— Tu m'as l'air fatigué.

— Je le suis ! Je suis parti juste après le tournage à Lille, du coup, je n'ai pas dormi.

— Ta chambre est prête, si tu veux. Moi, je dois repasser au bureau.

— Dans ce cas, je pense que je vais piquer un petit somme, dis-je en prenant déjà le chemin de ma chambre.

Lorsque je passe la porte, rien n'a changé. Ça fait presque six mois que je n'ai pas mis les pieds ici. Tout est à sa place. Et, chaque fois, c'est le même calvaire. Les souvenirs m'assaillent et me rongent l'estomac.

Je la revois étendue entre mes draps, le week-end où mes parents n'étaient pas là, ou en train de parcourir un de ses livres sur le café dans mon

fauteuil en suédine beige, pendant que je révisais mon bac. Je peux encore sentir son odeur d'encens si particulière. Et puis, l'instant d'après, c'est son visage, ce sont ses larmes qui coulent sur ses joues pour mourir sous mes doigts. J'entends à nouveau les mots qu'elle a prononcés et que je n'ai pas voulu entendre. Puis le vide. Ce vide qu'elle a laissé à la seconde où elle a tourné les talons, après m'avoir quitté.

Je me suis souvent reproché de ne pas avoir essayé de la retenir. Mais peut-on retenir quelqu'un qui n'en a pas envie, qui ne le veut pas ?

Après avoir jeté mon bagage sur le bureau, lancé ma veste dans le fauteuil près de la fenêtre, je m'écroule sur mon lit sans même prendre le temps de me déshabiller. Je déteste cet endroit autant que je l'adore. C'est certainement pour ça que je n'y reste jamais plus de quelques jours.

Avant que j'aie le temps de me morfondre, le sommeil m'emporte.

Quand j'émerge enfin, la nuit est tombée. Je regarde mon réveil et constate qu'il est 3 heures du matin. Toute la maison est endormie, et moi je n'ai plus sommeil. Mon ventre gargouille, et je réalise que je n'ai pas vraiment mangé depuis deux jours. Mon dernier repas remonte à un sandwich entre deux scènes.

Une douche étant plus que nécessaire, je décide de passer par la salle de bains avant d'aller me restaurer. Je contemple mon reflet dans le miroir après avoir effacé d'un geste la buée qui s'y était installée. Ma barbe me vieillit encore plus, moi qui ai toujours fait plus vieux que mon âge. Mon épaule est un peu douloureuse à cause d'une mauvaise réception lors d'une cascade qui m'a valu quelques points de suture. Mes yeux, eux, n'expriment plus rien.

J'enfile un short ample et un T-shirt propre, avant de me diriger vers la cuisine. J'ouvre le réfrigérateur, en sors un pot de fromage blanc et en verse dans un bol. J'y ajoute du muesli, dont ma mère raffole, avant de prendre place au bar. Alors que j'avale une cuillerée de mon mélange, mes yeux sont attirés par un carton au liseré doré.

Je l'extrahis de la pile de lettres, curieux de voir ce que c'est. Je devine rapidement qu'il s'agit d'une invitation à un mariage. Je prends une nouvelle cuillère avant d'ouvrir le faire-part et manque de m'étouffer en découvrant les noms des futurs époux : Roxane et Aseem.

Mon visage devient exsangue, et mon ventre se tord. J'ai l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine. Comme si on m'arrachait le cœur sans sommation.

Roxane. La seule et unique femme que j'ai aimée s'appête à se marier avec un autre. Je relis une centaine de fois au moins le carton, certain que ça ne peut pas être vrai. C'est impossible. L'information est trop difficile à assimiler pour que je puisse y croire.

Tout à coup, je n'ai plus faim du tout. Je n'ai plus envie d'être ici. J'aimerais ne pas avoir eu cette putain de curiosité, ne jamais avoir vu cette invitation. Cinq ans après ça fait toujours aussi mal. Cinq longues années que je me bats pour ignorer ce qui me ronge, que j'enchaîne des relations sans queue ni tête, pour tenter de l'oublier, elle, comme je le lui ai promis. Cinq ans que ça finit de la même façon : je meurs d'envie de la retrouver.

Je délaisse mon bol encore plein, le carton toujours à la main, et remonte dans ma chambre.

Je me voyais déjà vieillir à ses côtés. Mais il y avait ces putains de dix années entre nous. Ce temps que l'on ne pourra jamais rattraper, et qui sera toujours un obstacle. Cette temporalité qu'il est impossible d'estomper, de réduire ou d'effacer. Cette foutue différence qui a brisé ce que j'avais de plus beau et qui l'a poussée à s'éloigner de moi pour me laisser vivre les années que, selon elle, je méritais. Le jugement des autres dont je me foutais, mais qui nous a causé du tort. La morale qui nous pointait du doigt, alors que nous nous aimions. Cette folie qui était devenue plus que ça au fil des semaines, et que personne n'aurait acceptée.

Pour elle, tout était contre nous, alors que moi je ne voyais que notre avenir ensemble.

Je m'affale dans mon lit et contemple à la lumière de la lampe de chevet le carton d'invitation et la montre de sa grand-mère, que j'ai trouvée ici après notre rupture. Cette foutue police aux arabesques ne lui ressemble pas, elle est presque trop pompeuse.

Je ne savais même pas que ma mère et elle étaient toujours en contact. Je pensais que Roxane s'était évaporée, comme ça, d'un coup, sans laisser d'adresse. Mais, visiblement, je me suis trompé sur toute la ligne.

Durant les heures qui suivent, je regarde la télévision dans ma chambre tout en me remémorant les instants passés avec elle, guettant le moment où j'entendrai la porte de la chambre de mes parents s'ouvrir. Signe que ma mère est levée et que je peux aller la questionner.

Parce que, des questions, j'en ai des tonnes !

J'aurais aimé les poser plus tôt. Cela m'aurait sûrement évité de perdre toutes ces années. Et sur ce carton figurerait un autre prénom masculin : le mien.

2.

Il nous arrive souvent de regretter des choses que nous n'avons pas faites, ou que nous avons manquées. Moi, par exemple, je regrette de ne pas avoir eu plus tôt la discussion que je m'apprête à avoir avec ma mère.

J'aurais dû lui parler de Roxane dès que les choses ont dérapé. Parce que, même si elle ne l'aurait pas accepté tout de suite, elle aurait compris.

Les heures s'égrènent avec une telle lenteur que j'ai l'impression de sentir le poids des secondes qui passent sur moi. Un cliquetis, des pas dans le couloir, et je me lève d'un bond. Trop vite peut-être, car ma tête tourne quelques secondes. À moins que ce ne soit l'absence de repas, étant donné que découvrir cette maudite invitation m'a coupé l'appétit.

J'ouvre la porte d'un coup sec et surprends ma mère dans le couloir. Elle sursaute et porte une main à son cœur.

— John ! Je ne m'attendais pas à te voir déjà debout.

Je hoche simplement la tête. Un coin de porte et un palier : pas vraiment l'endroit idéal pour lui parler de ce qui me tracasse.

Elle m'adresse un sourire maternel et s'engouffre dans l'escalier. Je la suis, prenant sur moi pour ne pas entamer une discussion qui ne doit se faire qu'après son premier café. Avant, je risquerais de perdre un membre. Peut-être même la vie.

Je m'assieds à la place que j'avais dans la nuit. L'odeur du café me parvient. Ma mère programme toujours la cafetière la veille, histoire d'avoir

du café chaud à son lever. Ça fait cinq ans que j'évite cette fragrance autant que possible. Le parfum des grains grillés me donne la gerbe.

— Tu aurais pu débarrasser ton bol, me gronde-t-elle en se servant une tasse. Tu en veux ?

Elle dirige la verseuse vers moi.

— Non, merci.

— Tu as tort, il est exceptionnel. C'est Roxane qui me l'a envoyé.

Dans la vie, il y a toujours un moment, un instant T, où l'on sait instinctivement qu'il est parfait pour faire quelque chose ou aborder un sujet. Et je ne peux en trouver de meilleur, après la perche qu'elle vient de me tendre.

Je pousse légèrement le bol sur le côté et dépose l'enveloppe ainsi que le carton d'invitation sur le comptoir. Quand ma mère se retourne, je les pousse vers elle.

— Tiens, tu as vu l'invitation ! s'exclame-t-elle.

— Oui, je suis tombé dessus cette nuit.

Et ça m'a presque achevé.

— Je ne savais pas qu'elle allait se marier.

— Moi non plus, elle a gardé le secret. Je suis heureuse qu'elle ait pensé à m'inviter.

— Vous êtes restées en contact ?

— Oui, elle me passe régulièrement des commandes pour la boutique qu'elle a ouverte à San Francisco. Nous échangeons par mails, le plus souvent.

Elle a donc réalisé son rêve. Elle a pu ouvrir la boutique qu'elle voulait tant. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ma mère ne m'a jamais reparlé d'elle et, surtout, pourquoi Roxane lui a envoyé une invitation pour son mariage. Elle devait bien se douter que je finirais par le savoir. Pense-t-elle encore à moi ?

— Est-ce qu'elle a demandé de mes nouvelles ? Dans ses mails, je veux dire...

— Euh, non. Pas que je me souviene.

Sa réponse me blesse plus que je ne le voudrais. Je pense que c'est surtout parce qu'une part de moi n'a jamais cessé d'espérer qu'elle m'attendrait et ne m'oublierait pas. La déception doit se lire sur mon visage, car ma mère change d'expression. Elle a cette mimique chaque fois qu'elle s'inquiète pour moi. Elle affichait parfois cette tête lorsque Roxane et moi étions dans la même pièce, ou lorsque je lui disais que je sortais.

— Pourquoi cette question ?

— Je, euh... je...

Ça y est, maintenant, elle fait son *autre* tête. Quand elle sait que j'hésite entre lui mentir et lui avouer ce qui me pèse. Mi-paniquée, mi-énervée, avec cette ridicule entre les sourcils qui n'augure rien de bon. Elle me cuisine jusqu'à ce que je crache tout, dans ces moments-là.

— Jonathan...

Elle n'est pas une femme autoritaire, loin de là, mais quand elle prononce mon prénom complet je suis perdu. J'inspire profondément.

— Elle et moi avons eu une histoire.

Elle lève un sourcil étonné.

— Une histoire ? Tu veux dire un béguin ?

— Tu te rappelles cette réception donnée par Teatime dans l'immense manoir ?

— Oui...

— Roxane et moi nous sommes rencontrés là-bas.

— Oui, au petit déjeuner.

— Non, pendant la soirée. Elle ne savait pas que j'étais ton fils, nous l'avons appris au petit déjeuner.

— Tu as craqué pour elle à cette soirée, rien d'étonnant, c'est une jolie fille, dit-elle en se retournant pour préparer ses tartines. J'ai bien vu comment

tu la regardais.

Ma mère est une femme ouverte d'esprit et une maman relativement cool. Mais c'est fou ce qu'elle peut être obtuse, parfois ! Ou alors, elle fait exprès de ne pas comprendre. À choisir, je penche plutôt pour la seconde option. Quitte à lui révéler la vérité, je décide de tout balancer. Je ne suis plus à ça près...

— Maman...

— Hum ?

Elle se retourne, sa tartine dans la bouche.

— Je n'ai pas craqué pour elle, ce soir-là, j'ai couché avec elle, dis-je de but en blanc.

Elle en lâche sa tartine et se décompose. Devant sa mine déconfite, j'hésite entre éclater de rire et m'enfuir en courant. Je me contente de sourire, un peu frimeur, je dois l'avouer.

— Tu... tu quoi ?

— Tu veux vraiment que je le répète ?

— Je, euh, non ! Mais j'aimerais comprendre.

— Elle et moi avons été ensemble.

Me rappeler qu'un « nous » a existé ravive le souvenir de tous les moments que j'ai passés à ses côtés. C'est presque pire que son absence. Mais, puisqu'il le faut, j'explique tout. Comment je suis tombé amoureux d'elle. Les fêtes chez Max auxquelles je n'allais pas. Les week-ends que je passais chez elle. Les cours particuliers d'anglais. J'ometts cependant le test de grossesse réalisé le jour de l'incendie. Mais je lui parle de ces fabuleux jours sur l'île de Ré. Puis je lui raconte notre rupture.

Malgré moi, je revis chaque minute. J'ai l'impression d'entendre sa voix déclarer que, nous deux, ça ne marcherait pas, qu'il fallait que je l'oublie et que je sois heureux. Je vois bien que ma mère s'en veut de ne rien avoir vu.

— Je suis désolée, John.

— Tu n'y es pour rien.

— Je me doutais bien de quelque chose. Quelques semaines avant son départ, j’ai parlé de toi à Roxane. Je lui ai demandé de ne pas te laisser croire des choses qui n’auraient aucune chance de se produire. Tu avais dix-huit ans. Jamais je n’ai imaginé que tes sentiments pouvaient être réciproques. Maintenant que je connais la vérité, je comprends mieux pourquoi elle semblait si mal à l’aise.

J’entends dans sa voix le poids de la culpabilité.

— Je sais très bien ce que tu aurais dit, si je t’en avais parlé, à l’époque. La plupart des gens qui nous ont vus ensemble lors de nos sorties ont assez mal réagi. Sauf que nous nous aimions vraiment.

— Je comprends mieux aussi son départ précipité. Elle avait l’air chamboulée lorsqu’elle est venue donner sa lettre de démission.

— Je l’aime encore, maman...

— Après tout ce temps ? C’est pour ça que tu ne revenais pas à la maison ?

— En partie. Oui.

Elle comprend maintenant pourquoi je lui ai tendu le faire-part de mariage. Elle comprend à quel point ça m’a fait mal de constater que Roxane avait tourné la page.

— Alors fonce ! m’ordonne-t-elle soudain.

— Pour quoi faire ? Elle va se marier.

— Le mariage a lieu dans trois mois. Tu devrais savoir plus que n’importe qui qu’il peut s’en passer, des choses, en trois mois...

— Je rêve ou tu m’incites à briser un couple et à avoir une relation avec une femme plus âgée ? me moqué-je.

— Ni l’un ni l’autre, je t’incite à suivre ton cœur. Et, si c’est pour elle qu’il penche, si tu penses que c’est la bonne personne pour toi, alors peu importe son âge ou sa situation.

— Depuis quand tu es devenue aussi sage et tolérante ?

— Je veux que mon fils soit heureux et, si c'est aux côtés d'une femme comme Roxane, je ne peux qu'approuver. C'est une belle personne. Dire que je ne suis pas heureuse qu'elle t'ait quitté et laissé faire tes études serait te mentir, mais je vois à quel point tu l'aimes.

Je ne m'attendais pas à ce type de réaction de sa part. Je pensais qu'elle piquerait une crise, me reprocherait mes mensonges.

— Pas la peine que je te punisse pour ne rien avoir dit avant, cette rupture a été une punition bien suffisante, ajoute-t-elle, comme si elle lisait dans mes pensées.

Elle finit son café et ses tartines sans rien ajouter. Elle fouille dans son sac et fait glisser sa carte bancaire devant moi.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Pour le billet d'avion.

— Maman, tu sais que j'ai de l'argent, je travaille.

— Quoi qu'il arrive, tu resteras toujours mon bébé. À dix-huit ou à vingt-trois ans..., se contente-t-elle de dire, avant de quitter la pièce.

Est-ce vraiment ce qu'il faut faire ?

Et si Roxane avait vraiment tourné la page ? Si elle m'avait totalement oublié ?

Ça fait cinq ans que je me pose ces questions. Une éternité. Je crois qu'il est grand temps que j'y réponde. Même si, pour ça, je dois souffrir et m'arracher le cœur.

Une deuxième fois.

3.

Un passeport, une valise, quelques jours plus tard...

N'importe qui me prendrait pour le pire des *stalkers*. Hercule Poirot, Sherlock Holmes ou encore Ethan Hunt n'ont qu'à bien se tenir. Ça fait environ deux jours que je suis en planque devant sa maison, à attendre qu'elle sorte de chez elle. Seule. Aujourd'hui, alors qu'il pleut comme vache qui pisse, elle est enfin sortie sans être accompagnée. Aseem est parti tôt ce matin. Je l'ai suivie, restant sur le trottoir d'en face. Sans parapluie évidemment.

Foutue coïncidence, foutue pluie qui me rappelle le jour où elle m'a quitté.

Je passe au moins dix bonnes minutes à fixer le magasin où elle est entrée. Un petit supermarché de quartier, niché au rez-de-chaussée d'un immeuble de standing. C'est idiot, mais j'hésite encore. Est-ce vraiment une bonne idée ? Après la discussion avec ma mère, je pensais savoir ce que je faisais, maintenant je n'en suis plus très sûr.

Ça n'a pas été simple. Mais elle a mieux réagi que ce à quoi je m'attendais.

Et puis, merde ! J'ai besoin de la voir.

Je n'ai pas fait tout ce chemin, je n'ai pas attendu autant de temps dans ma caisse garée en bas de chez elle, pour rien. Même si ça me tue. Même si mon cœur risque de s'arrêter de battre à l'instant où je la verrai. Il le faut.

Max me truciderait, s'il me savait là...

Trempé, je traverse la rue sans regarder, ce qui me vaut un coup de klaxon monumental d'un automobiliste qui m'a vu débouler de nulle part. Ce n'est pourtant pas le plus grand risque que je prends aujourd'hui. Le plus grand, c'est ce que je m'apprête à faire.

J'ai essayé de ne pas en arriver là. Durant cinq ans exactement. Cinq putains de longues années à tenter de ne pas tout foutre en l'air. À essayer d'arrêter de penser à elle.

Lorsque je passe les portes du magasin, je me sens faiblir. Faiblir d'être incapable de rester loin d'elle, inapte à tenir la promesse que je lui ai faite. Faiblir de l'aimer encore, alors qu'elle va se marier avec un autre.

Je parcours l'allée centrale, scrutant chaque personne. Et puis, je l'aperçois. Elle est de dos. Ses cheveux sont plus courts que dans mes souvenirs. Plus clairs aussi. Elle porte cette robe à fleurs que j'aimais tant. Celle qu'elle avait le jour où elle m'a quitté. Heureux hasard ? Je m'apprête à le savoir.

Elle se balade, piochant ici et là des articles. Lorsqu'elle arrive au bout du rayon, je me dirige vers celui dans lequel elle s'apprête à s'engager. Face à une quantité astronomique de produits laitiers, je fais mine de choisir, sans grand intérêt pour ce qui se présente devant moi, guettant sa progression du coin de l'œil.

Alors que je sens sa présence tout près de moi, j'ouvre la porte de l'étagère réfrigérée, saisis le premier pack venu, puis referme aussitôt. Dans un mouvement parfaitement étudié, je me tourne, prends une grande inspiration... et percute son chariot.

En plein dans les couilles ! Bien joué, John !

Contenant la douleur qui me lance à l'entrejambe, je la sens s'approcher de moi, inquiète.

Je me redresse et plante les yeux dans les siens.

Putain c'qu'elle est belle ! C'est comme se prendre une balle en plein cœur. Tout en moi explose. Ses traits sont les mêmes, malgré le temps qui s'est écoulé. Ses yeux, ses magnifiques perles bleu ciel, m'observent avec surprise et effroi. Et ses lèvres... Je donnerais tout ce que j'ai pour pouvoir les embrasser à nouveau.

Je n'imaginai pas que quelqu'un puisse me manquer autant. Je comprends en la voyant que je me fourvoyais, en espérant pouvoir la chasser de ma vie. C'est peine perdue. Je l'ai dans la peau, ancrée au plus profond de mes veines.

Elle ne semble pas réaliser tout de suite à qui elle a affaire. Elle me sonde, l'air perplexe, fronçant les sourcils. Oui, j'ai pris un coup de vieux, ma mère ne cesse de me le dire. Le gamin est devenu un homme, et ma barbe mal taillée à cause de mes deux jours de voyage sans salle de bains ne doit rien arranger. Et puis, mes cheveux sont plus longs aussi. Finie la coupe en brosse.

— Jonathan ? demande-t-elle, pas sûre d'elle.

Je hoche simplement la tête. Sa bouche s'ouvre pour former un O parfait, la stupeur s'empare d'elle, puis un « oh mon Dieu ! » s'échappe de sa bouche, avant que ses yeux se révulsent, que ses jambes cèdent sous elle et qu'elle tombe comme une poupée de chiffon. J'ai juste le temps d'écartier son chariot métallique et de glisser au sol pour amortir le choc de sa tête avec ma jambe. Son crâne cogne contre ma cuisse et glisse lentement vers le carrelage crasseux de la supérette.

Dieu bénisse mes super réflexes !

Il lui faut quelques secondes pour rouvrir les yeux et recouvrer ses esprits. Les gens se sont massés près de nous, comme si s'attrouper autour d'une personne inconsciente était vital.

— Tout va bien, je m’occupe d’elle, leur expliqué-je.

Je repère des bouteilles d’eau dans son chariot. J’en saisis une, l’ouvre et la lui tends. Elle se redresse doucement et avale une gorgée, sans me quitter du regard. Le contact de sa peau me brûle, ravivant la flamme du chaos qu’elle a semé en me quittant. C’est comme si, un à un, tous les éléments de l’univers se remettaient en ordre. Comme si tout reprenait naturellement sa place.

Comme si la douleur reprenait vie.

Je ferme les yeux, pressant les paupières pour l’empêcher de prendre le contrôle. C’est mon unique faiblesse, ma seule faille. Mais aussi mon étoile, dans mes nuits si noires, ma lueur d’espoir, de foi en l’amour. Mon paradoxe.

Elle s’écarte de moi, s’adosse au rayonnage et pose la bouteille près d’elle. Elle me sonde, à la fois inquiète et étonnée. Ses mains ne cessent d’effectuer des petits ronds sur le pli de sa robe, qui recouvre ses cuisses. Face à elle, je ne sais pas quoi dire. J’ai imaginé cette scène des dizaines de fois, je me suis fait le film de nos retrouvailles des centaines de fois, j’ai souhaité un millier de fois que ces dernières arrivent. Mais, maintenant que ce moment unique est là, je suis pris de mutisme.

— Qu’est-ce que tu fais ici ? souffle-t-elle.

C’est presque inaudible. Pourtant, j’ai l’impression de n’entendre qu’elle. Exit le ronronnement des vitrines réfrigérées, le couinement des chariots, les murmures des clients trop curieux de nous voir assis par terre. J’ai la sensation d’être dans un rêve.

Elle me donne un petit coup de pied dans la jambe et m’adresse un sourire. Ce fabuleux sourire qui hante mes nuits. Mon cœur bat plus vite, même si j’aimerais qu’il en soit autrement. Je hausse les épaules, adoptant l’air nonchalant qui me va si bien, celui qui dit « rien ne m’atteint, rien ne me préoccupe, j’suis cool », un peu branleur, aussi...

— Le travail, expliqué-je, comme si ça tombait sous le sens.

Un brouhaha nous fait sursauter tous les deux.

— Est-ce que tout va bien ? demande un type bedonnant, en costard trop grand pour lui.

— Oui, affirmons-nous en même temps.

— Je suis le directeur, des clients m'ont averti que vous étiez là. Vous ne pouvez pas rester. Ça fait désordre dans mon magasin. Alors, debout, et que ça saute !

— Je comprends.

Je me lève pour lui faire face. Il est petit...

— Dès que mon amie aura repris ses esprits, je vous promets que nous allons déguerpir. Je suis persuadé qu'un vieux con comme vous n'en est pas à la minute et qu'il est capable de faire preuve de patience, dis-je en lui adressant mon plus beau sourire, et dans un anglais parfait.

— Bien ! lâche-t-il, avant de tourner les talons.

— Je crois qu'il ne m'aime pas beaucoup..., plaisanté-je.

Roxane s'esclaffe.

— Non, ce qu'il n'a pas aimé, c'est que tu le remettes à sa place. C'est dommage, j'aimais bien faire mes courses ici.

Je lui tends la main pour l'aider à se redresser. Elle l'attrape volontiers. Je serre les dents en sentant le courant qui me parcourt de la tête aux pieds, au contact de sa paume froide. Le contraste a toujours été saisissant entre nous. De la chaleur de sa peau, à la taille de sa main dans la mienne, de son pragmatisme à mon insouciance, tout en opposition.

— On devrait y aller.

— Tu n'as pas fini tes courses, noté-je.

— Toi non plus, rétorque-t-elle en désignant les pots de yaourt bio au lait de soja que j'ai fait tomber en percutant son chariot. D'ailleurs, depuis quand tu manges des yaourts au lait de soja ?

Je me frotte l'arrière de la tête, mal à l'aise. Puis je lui souris.

— Si je te répons « depuis toujours », tu me croiras ?

— Pas le moins du monde.

— Bon, j’aurais au moins essayé.

Le silence s’installe. Elle comprend que notre rencontre n’était peut-être pas un hasard. Enfin, pas totalement. Je sens que ça la perturbe. Elle a besoin d’un instant pour assimiler l’information. Il est hors de question qu’elle m’échappe. Pas encore. Je ne peux me résoudre à la laisser partir sans en savoir plus.

— Ça te dirait d’aller prendre un café ? osé-je lui demander, avant qu’elle se braque.

Elle paraît presque surprise.

— On n’a qu’à aller chez moi, ce n’est pas loin, propose-t-elle.

— Tu es certaine ?

Moi, je ne le suis pas.

Je ne suis pas sûr d’être prêt à affronter son bonheur et son futur mari accrochés aux murs. Et si elle avait des enfants ? Ce n’est pas dit que ma mère m’en aurait parlé, vu que j’ignorais qu’elle avait gardé contact. C’est la première fois que cette idée me traverse l’esprit. Ai-je vraiment envie de briser une famille ?

Merde !

— Oui, affirme-t-elle.

Voyant l’incertitude dans mes yeux, elle ajoute :

— Mon café est bien meilleur que celui des bars et autres Starbucks de la ville. Tu ne peux pas refuser. Et puis, on y sera plus tranquilles pour discuter.

Je n’ai pas bu une seule goutte de café depuis son départ, alors je n’ai aucun point de comparaison. Rien que l’odeur me rebute. Mais elle a raison sur un point : même si je le voulais, je ne pourrais pas refuser.

Le trajet jusque chez elle n’a pas du tout le même goût que celui de l’aller. La pluie a cessé, mes vêtements sentent l’humidité, et je tremble, alors que je n’ai même pas froid.

Ressaisis-toi, mec !

Nous arrivons. Elle habite une jolie maison mitoyenne des deux côtés et colorée, typique des maisons de la ville. Chaque fenêtre est un bow-window, cassant l'aspect lisse de la façade rose. Elle n'est pas très large mais très haute. Elle doit valoir un beau billet, étant donné le quartier. Quand je suis arrivé, j'ai eu l'impression de me retrouver dans la série *La Fête à la maison*, tellement le quartier est atypique.

Nous gravissons les marches qui nous mènent jusqu'au perron. Elle déverrouille la porte et m'invite à entrer. Elle retire sa veste en jean, l'accroche à l'une des patères disposées dans l'entrée, puis se déchausse. J'en déduis qu'il faut que je fasse de même, bien que je n'aie aucune envie d'exposer mes chaussettes crasseuses. Elles ne doivent pas sentir la rose.

Comme dans son appartement en France, le sol est un parquet massif doré. Les murs sont d'un blanc immaculé. Le vestibule donne sur le salon, où se trouvent un canapé et d'immenses bibliothèques ainsi qu'un écran plat dernier cri accroché au mur, au-dessus duquel trônent fièrement les photos autrefois disposées dans sa chambre. Cette maison ne serait pas la sienne s'il n'y avait pas des affaires qui traînent ici et là. Elle lui ressemble, pourtant j'ai l'impression que ce n'est pas totalement elle. Tout me paraît trop lisse, trop impersonnel. Sauf le canapé. Lui, je le connais bien. Je fais de mon mieux pour refouler les souvenirs qu'il me rappelle.

— Toujours un demi-sucre ? crie-t-elle depuis la cuisine.

Je ne m'étais pas rendu compte que je m'étais arrêté. Je ne sais pas quoi répondre, ça fait une éternité que je n'ai pas bu de café. Je ne sais même pas si le goût me plaît toujours.

— Oui, lancé-je.

Comment je pourrais lui expliquer que la simple odeur du café me tord le ventre, que cet arôme suffit à rouvrir la plaie qu'elle a laissée dans ma poitrine et que toutes les gonzesses que j'ai pu me taper n'ont pas pansée ?

Elle dépose une tasse fumante devant moi, alors que je m'approche du comptoir qui sépare la cuisine de la salle. Elle prend soin de rester de l'autre

côté de la planche en bois. Je décide de détendre un peu l'atmosphère.

— À ce que je vois, tu ranges toujours aussi bien tes affaires. Au fait, sympa le soutif sur le tabouret, la taquiné-je en désignant le siège à côté de moi.

— Oh merde ! s'exclame-t-elle en faisant claquer sa tasse sur le plan de travail.

Elle se précipite vers la chaise et stoppe net quand elle constate qu'il n'y a rien.

— Tu te moques de moi ? s'indigne-t-elle.

— Je n'oserais pas...

Elle soupire avant d'éclater de rire. Ce rire m'a terriblement manqué. Plus que je ne l'avais imaginé.

Quand une personne est absente de nos vies, on a conscience qu'elle nous manque. On pense à elle, on l'imagine, on se la représente mentalement. Mais rien n'est comparable au moment où on la retrouve. Quand nous l'avons en face de nous, ce qui nous hantait prend vie. Et on se rend compte de tout ce que notre mémoire a occulté et de tout ce qui nous faisait vibrer. Chez elle, c'est son rire et son parfum.

— Ton rire m'a manqué, lâché-je malgré moi.

Son sourire s'efface immédiatement.

— C'est vrai que ça fait longtemps, dit-elle en reprenant sa place, en sécurité derrière le bar.

— Cinq ans, précisé-je.

Elle avale une gorgée de café, faisant mine de ne pas noter ma précision. Si elle y tient, je peux même lui donner le nombre de jours...

— Et... qu'est-ce que tu deviens ?

— J'ai terminé l'école il y a six mois. Major de promo. J'ai décroché un contrat avec une grosse boîte de production qui fait appel à moi pour différents projets. Max est mon manager, il gère les contrats avec eux.

— Ah, c'est chouette. Comment va-t-il ?

— Plutôt bien. La fac n'a pas été une chose facile pour lui, mais il a fini par trouver sa voie. Il est doué en affaires. Il a vite compris les rouages du système. J'ai une confiance totale en lui. Je le connais depuis que je suis même.

— Tu as raison, c'est bien d'avoir quelqu'un sur qui compter. Charlotte me manque beaucoup, même si elle est venue me voir quand je suis arrivée. Mais ce n'est pas pareil.

— Elle est toujours avec Yann ?

— Oui, ils ont un petit garçon qui va avoir quatre ans dans un mois. Il est trop mignon.

— C'est cool.

La question me démange de lui demander si elle aussi a un enfant. Mais, étant donné l'absence de jouets dans le salon, j'en déduis que non.

Tant mieux.

— Tu as gardé ton vieux canapé, noté-je.

— Oui, je ne voulais pas m'en séparer.

— Ma mère m'a dit que tu avais ouvert ta boutique. Je suis content pour toi.

— Nous fêtons les cinq ans de CoffeeTea dans deux semaines. Je peine encore à y croire. Ça marche plutôt bien, je suis contente.

À voir son sourire, je sens qu'elle est fière de son magasin.

— Tu aimes le café ? demande-t-elle.

— Tu n'as pas changé..., soufflé-je exactement au même instant.

Ses épaules s'affaissent, comme si je venais de la décevoir. Je crois surtout qu'elle s'efforçait d'occulter l'inévitable. Est-ce vraiment possible de revoir une personne qui nous a brisé le cœur et de faire comme si de rien n'était ?

— Ton café est très bon.

— Tu n'y as pas encore touché !

Je porte la tasse à mes lèvres, savoure le liquide noir et amer, délicieux. Il n'y a que son café qui a ce goût : celui des souvenirs, du bonheur, de la mélancolie. De la douleur aussi.

— Je suis contente de te voir. Vraiment.

— Tu es toujours aussi belle.

Ses pommettes rougissent. Mon cœur chavire. Je meurs d'envie de la serrer contre moi. Elle se passe la langue sur les lèvres pour les humidifier.

Ne fais pas ça...

— Je prends pourtant de l'âge.

— Tu es carrément ridée, même ! Mais, bon, j'imagine qu'avec un peu de collagène on ne verra plus rien, plaisanté-je.

— Tant que ça ? s'enquiert-elle, sérieuse.

Je fais mine de l'étudier plus attentivement, plissant les yeux pour mieux la regarder.

— Un lifting ne serait pas du luxe. Je peux demander à Max, il me semble que sa mère connaît un bon chirurgien esthétique. Il paraît que plus on commence tôt, plus on...

Je n'ai pas le temps de finir qu'elle se trouve près de moi, les sourcils froncés, et qu'elle me frappe l'épaule.

— Aïe !

— Tu n'aurais pas pu t'arrêter à « tu es toujours aussi belle » ?

Je plante les yeux dans les siens. Elle doute encore de ma plaisanterie. C'est tellement facile de la faire marcher ! J'adore la mettre mal à l'aise, la provoquer. J'aimais déjà ça à l'époque où nous étions ensemble. Ça aussi, ça m'a manqué.

L'avoir près de moi met tous mes sens en ébullition. J'ai envie de l'enlacer et de l'embrasser. Juste pour savoir si ses lèvres ont toujours le même goût. Son parfum m'enveloppe déjà, si ça continue je vais perdre pied. Si ce n'est pas déjà fait...

— Tu es magnifique, vraiment ! Ces cinq dernières années n’ont fait que te rendre plus belle encore. J’aime l’effet du temps sur toi..., lâché-je sans vraiment réfléchir.

Visiblement perturbée, elle cesse de respirer. Mon cœur, lui, bat à tout rompre. Je n’avais pas imaginé l’effet qu’elle aurait sur moi après tout ce temps.

— Tu es toujours un sale gosse, dit-elle dans un souffle.

Je me lève et m’approche d’elle. Nos corps ne sont plus qu’à quelques centimètres l’un de l’autre, et je la sens, cette attraction qui nous guide l’un vers l’autre. Cette attraction contre laquelle nous n’avons pas pu résister, lors de notre rencontre. Je sens mon cœur pulser dans mes tempes, témoignant des battements qui me dévorent la poitrine. La sienne se soulève rapidement. Elle la sent aussi. Cette connexion.

— Tu vois, le truc, c’est que je ne suis plus un gamin, Roxane.

J’ai terriblement envie de l’embrasser. Juste pour lui prouver que je n’ai plus rien de l’adolescent qu’elle a connu, pour lui montrer que l’homme qu’elle a en face d’elle n’a plus rien d’un enfant, qu’il a bien changé. C’est primitif, masculin et totalement archaïque comme sentiment. Pourtant, il me dévore littéralement.

Imperceptiblement, je m’approche d’elle. Et, lorsque nos lèvres sont toutes proches, que son souffle se répercute sur ma bouche, elle murmure :

— Je vais me marier.

Je stoppe net, sans pour autant m’écarter. Ses yeux sont clos, comme si elle avait peur de ma réaction.

— Je sais.

Ses paupières s’ouvrent. Elle est surprise.

— Dans ce cas, tu ferais mieux d’y aller.

Je m’écarte d’elle. Je prends le temps de finir ma tasse, la repose doucement sur un meuble et tourne les talons. Je suis conscient qu’elle me fixe et n’en perd pas une miette. Elle n’a pas bougé d’un pouce lorsque je

remets mes chaussures. Je sens mon cœur se fendre à mesure que les secondes s'égrènent. Je me réprimande intérieurement d'avoir pensé que rien n'avait changé.

Ce n'est que lorsque j'ouvre la porte qu'elle m'interpelle :

— Tu pourrais venir à la soirée d'anniversaire de ma boutique.

Je fais volte-face.

— Tu es certaine ?

— J'aimerais que tu viennes.

Alors tout n'est peut-être pas perdu...

— Je serai là, affirmé-je, avant de quitter sa maison.

Je descends les quelques marches et, à peine sur le trottoir, je sors mon portable de ma poche.

— Allô, Max ?

— Mec, t'es au courant qu'on est en pleine nuit ?

Merde, j'avais oublié ce détail !

— Il faut que je te parle...

— Qu'est-ce que tu fous ? Ça fait deux jours que j'essaye de te joindre.

Ça ne peut pas attendre demain ?

— Non, je suis à San Francisco.

— Genre San Francisco aux States ?

— Non, en Corrèze !

— Connais pas !

Ce qu'il peut être con, parfois.

— Max...

— Quoi ?

— J'ai besoin que tu appelles la boîte de prod' à la première heure, demain, et qu'ils me trouvent un contrat dans les environs. N'importe quoi.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je vais rester un petit moment.

— Combien de temps ?

Je réfléchis un instant et répons, plus déterminé que jamais :
— Le temps qu'il faudra...

Roxane

Au fond de moi, je savais que ce jour arriverait. Je le redoutais. Je m’y étais préparée. Mais je n’avais pas imaginé à quel point ça me perturberait.

Je me frotte les cheveux avec la serviette-éponge. J’ai encore pris une douche trop longue. Ça m’arrive souvent, depuis ces derniers jours. Je passe la main sur le miroir en face de moi pour effacer la buée. Un visage brun, dans mon dos, me fait sursauter. Un bref instant, mon cœur bat trop fort.

J’ai fini par m’habituer à cette impression. Celle de le voir derrière moi dans la glace. Mais, chaque fois, l’absence me rappelle à l’ordre, me rappelle ce que j’ai fait et pourquoi mon cœur souffre encore parfois.

Aujourd’hui, ce n’est pas une hallucination. Il y a bien quelqu’un qui m’observe. Une peau basanée, des yeux noirs et des cheveux sombres coupés court. Il est parfait dans sa chemise blanche, sa cravate, son sourire chaleureux.

Aseem.

Ça fait plus d’une semaine que nous ne nous sommes pas vus. Il s’approche d’un pas félin et m’enlace tendrement. Son odeur, un mélange d’after-shave et d’épices, m’enveloppe, et je ferme les yeux. Mes sens sont tellement perturbés que je ne suis pas certaine de ce que j’éprouve.

— Tu m’as manqué, souffle-t-il en embrassant mon épaule dénudée.

Je me sens gênée. Je lui souris timidement.

— Tu as fait bon voyage ? demandé-je.

— C'était très long. J'avais hâte de te retrouver.

Il sème une pluie de baisers de mon épaule à mon cou. Il doit sentir que je suis tendue, car il relève la tête et plante son regard dans le mien, au travers du miroir. Sa peau contraste avec la mienne. Ses yeux, eux, transpirent le désir.

Quoi de plus normal, pour mon futur mari ?

— Roxane, est-ce que tout va bien ?

— Oui. J'ai eu une grosse journée à la boutique, hier, expliqué-je.

Il me fait pivoter. Je recule, et mes fesses heurtent le meuble vasque.

— Tu sais quel jour nous sommes ?

— Dimanche.

— Alors cesse de penser à ton travail et viens par là.

Il passe une main dans mon cou et m'attire à lui. Je souris malgré moi. Sa douceur et son impatience me plaisent. Ses lèvres se posent sur les miennes. D'abord tendres, elles se font plus pressantes au bout de quelques secondes. Ma serviette tombe, et il me plaque, nue et humide, contre lui. Sa chaleur m'enveloppe, et je sens son désir contre mon ventre.

— Tu as vraiment besoin de te détendre, et je connais un excellent moyen, dit-il avec un sourire malicieux.

— Je ne suis pas sûre de voir où tu veux en venir..., le taquiné-je.

Il me caresse doucement les hanches, avant de passer les mains sous mes fesses et de me soulever. Mes bras s'enroulent autour de son cou, mes jambes autour de sa taille. Il me soutient en riant, traverse le couloir pour m'emmener dans notre chambre. Il me dépose avec délicatesse sur l'épaisse couette en plume, tout en m'embrassant.

Il se redresse ensuite et commence à défaire un à un les boutons de sa chemise légèrement humide. Il a cet air aguicheur, ce sourire lumineux et carnassier, qui ne laissent rien ignorer de ses intentions. Je ne perds pas une

miette lorsqu'il défait la boucle de sa ceinture et retire son pantalon de costume.

Le charme d'Aseem réside dans sa peau cuivrée, parfaite, quasi imberbe, qui met en valeur une musculature discrète et une ligne d'abdominaux qui forme un V insolent et tentateur. Ses yeux sombres me dévorent et m'embrasent. Il se mord la lèvre en contemplant mon corps nu sur la couette, un sourire appréciateur aux lèvres.

Une fois débarrassé de ses vêtements, il s'allonge sur moi, tel un tigre s'approchant de sa proie. Cinq minutes plus tôt, je pensais à John, et maintenant...

Merde !

John. Il vient de s'immiscer dans mes pensées et, par la même occasion, de faire redescendre la température, alors que mon fiancé s'apprête à me faire l'amour. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Malgré moi, mes muscles se crispent sous les caresses de mon cher et tendre, au lieu de se détendre.

— Un problème, *dil*¹ ? s'inquiète-t-il.

Spontanément, mon esprit répond « oui », l'image de Jonathan clignotant comme un néon dans la nuit. Mais je refuse de le laisser troubler mon équilibre. Avec Aseem, tout est simple ; il est attentionné, un peu exigeant et macho par moments, mais il veille à ce que je ne manque de rien. Il a contribué à ce que je me sente chez moi, ici. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble, il a été charmant avec moi, et j'avais le cœur brisé. Alors, au début, oui, j'ai renoué avec lui pour oublier. Ensuite, mon cœur s'est rappelé ce que j'avais pu ressentir pour lui. Ce n'est pas aussi fort, mais ça me fait du bien.

— Si tu n'as pas envie, il suffit de me le dire..., souffle-t-il.

— J'en ai envie, c'est juste que...

— Tu n'as pas la tête à ça. Je peux comprendre. L'anniversaire de la boutique arrive à grands pas, et c'est du travail, d'organiser un tel événement.

Il s'écarte de moi et s'allonge sur le dos. Une main sous la nuque, il contemple le plafond, pensif. Je déteste ce sentiment de le trahir parce que je suis incapable de lui dire la vérité, de ne pas lui apporter ce dont il a besoin, aussi.

Je me cale contre lui, la tête nichée dans son cou. Son odeur épicée m'a manqué. Je me rappelle à quel point je l'aime chaque fois qu'il rentre d'un long voyage. Je retrouve les instants passés dans ma petite maison colorée, composée du minimum vital, mais donnant sur les grandes plantations verdoyantes. Je ne lui ai jamais parlé de la raison qui m'a poussée à quitter la France. Il n'a pas posé de questions non plus. Il respecte ma part de secret, il sait que je suis une femme sauvage qui a besoin de sa solitude. C'est certainement pour ça que notre couple fonctionne. Lui travaille beaucoup, il est souvent en déplacement, et moi je suis dans mon univers et je m'occupe de ma boutique. Mais voyager commence à me manquer. Depuis que je suis ici, je rêve de retourner en Argentine, au Costa Rica ou en Colombie. Des pays à portée de main, mais, trop occupée, je n'ai pas pris le temps d'y retourner. La chaleur de ma maison ne me suffit plus.

Parce que, malgré ce que les gens disent, c'est chez moi. Aseem a encore son appartement en centre-ville, plus pratique lorsque ses rendez-vous d'affaires se terminent tard. Il passe tout de même beaucoup de temps ici. Dans cette maison que je me suis payée avec mes premiers salaires à la boutique.

Il glisse une main délicate dans mes cheveux. Il était contre le fait que je les coupe, mais j'en avais besoin. Douce illusion de penser qu'une coupe de cheveux serait le remède à mes maux. Il m'a fallu du temps, beaucoup de temps... pour arrêter de penser à John, le rayer de ma vie. Changer de numéro, le supprimer des réseaux sociaux, tenter de reprendre le cours de ma vie comme s'il n'avait jamais existé. Mais il était tellement inscrit en moi qu'il m'a été dur de me désimprégner.

Lorsque je l'ai revu au supermarché, j'ai cru que mon cœur allait passer l'arme à gauche.

Je soupire malgré moi, Aseem relève la tête.

— Tu as l'air ailleurs...

Je pose un délicat baiser sur ses lèvres et lui souris, avant de reprendre ma place contre son épaule. Ses doigts caressent négligemment mon dos. Je frissonne. Je ne crois pas que parler de John alors que nous sommes tous les deux nus dans notre lit, surtout après avoir mis un terme à nos ébats un peu prématurément, soit la meilleure option.

— C'est le mariage qui t'inquiète ? Nous avons tout prévu depuis des mois. Je suis certain que tout se déroulera bien.

— J'en suis certaine, moi aussi. Ne t'en fais pas, le rassuré-je en l'enveloppant de mon corps.

— Je suis tellement heureux de t'avoir retrouvée, je n'ai aucune envie de te perdre.

Je me redresse d'un seul coup, surprise.

— Pourquoi est-ce que tu me perdras ?

— Peut-être parce que, parfois, j'ai l'impression que tu ne m'appartiens pas totalement. Je ne peux pas te forcer à me parler, si tu n'en as pas envie. Mais j'aimerais savoir où te guident tes pensées par moments, vers qui..., explique-t-il en me caressant la joue avec un sourire triste.

Je ne l'ai jamais vu ainsi. Je m'en veux de lui faire du mal malgré moi. Je passe à mon tour la main dans ses cheveux et l'embrasse. J'ignore si c'est à lui ou à moi que je cherche à prouver quelque chose, mais j'en ai besoin. Besoin de sentir ses bras autour de moi, besoin de la chaleur de sa peau contre la mienne, de ressentir l'enfièvrement de nos deux êtres. Il ne se fait pas prier et plaque une main possessive sur ma nuque pour m'attirer plus près. Il aime avoir l'ascendant, contrôler les choses, mais il aime aussi ma spontanéité.

Le désir s'empare de moi à nouveau, à mesure que nos corps se frictionnent. Mes seins se tendent au contact de ses pectoraux. Il m'attire sur

lui, et je ressens toute la puissance de son désir au creux de mes reins. Il se redresse, m'obligeant à passer les jambes de part et d'autre de son bassin. Ses deux mains parcourent mon dos de caresses lascives et entêtantes. Je m'accroche à ses épaules et les parsème de baisers insolents, avant de me surélever pour nous permettre de ne faire qu'un. Je pousse un peu sur mes jambes, puis, lentement, le laisse prendre possession de mon corps, centimètre après centimètre.

Je tremble de plaisir, gémissant son nom et n'arrête ma descente qu'une fois qu'il m'emplit entièrement, profitant de cette sensation et de la montée d'adrénaline qu'elle procure. Mon cœur bat fort, et le désir pulse entre mes jambes.

Ses yeux accrochent les miens, me suppliant de l'aimer autant qu'il m'aime. Féroce, il s'empare de ma bouche avec avidité, reprenant les rênes de notre étreinte. Il guide le mouvement de mes hanches, tout en allant à ma rencontre. Puis, d'un geste habile et parfaitement maîtrisé, il se retourne et m'emporte avec lui. Il place délicatement une de mes jambes, puis l'autre, sur chacune de ses épaules, avant de faire claquer nos peaux l'une contre l'autre. Fier et tendu, il ne me lâche pas une seule seconde du regard, ses iris amarrés aux miens. Il donne le rythme et grogne. Mes soupirs se font plus bruyants, ma respiration plus rapide et saccadée, jusqu'à se couper au moment où j'explose. Quelques secondes plus tard, Aseem éclate à son tour. Il s'immobilise en moi, murmurant un « je t'aime » que je ne lui rends pas, que je ne lui rends pas souvent, voire jamais.

Il ne me tient pas rigueur de mon silence et détend mes jambes l'une après l'autre en prenant soin de les masser après cette position un peu acrobatique. Il aime profiter de ma souplesse autant qu'il aime prendre soin de mes muscles après m'avoir fait l'amour. Je lui souris tendrement. Il s'écarte et quitte le lit.

Il se dirige vers la salle de bains, prend une douche rapide et revient dans la chambre, une serviette autour de la taille, tandis que je suis en train

d'enfiler mes sous-vêtements.

— Roxane ? m'interpelle-t-il.

Je me retourne, tout en me débattant avec l'agrafe de mon soutien-gorge.

— Oui ?

Il s'approche de moi et se glisse dans mon dos pour m'aider. Allez savoir pourquoi, je me débats toujours avec ces choses-là. C'est certainement pour ça que j'ai fini par ne plus en porter ou presque.

— J'ai bien réfléchi et... je pense qu'on devrait faire un bébé.

1. « Cœur » en indien.

Jonathan

Cette chambre d'hôtel va finir par me rendre fou ! Pour pouvoir louer un appartement, il me faut du travail. Et, depuis une semaine, j'attends sans relâche un appel de Max ou de la prod'. Le sport à outrance et Netflix ne suffisent plus à m'apaiser. J'ai l'impression d'être un lion en cage. Heureusement, dans quelques heures je vais la revoir...

Il n'y a pas que cet endroit qui me met les nerfs à vif. Je n'arrête pas de penser à elle. À tel point que j'ai l'impression que ça vire à l'obsession. Depuis ce matin, je songe sérieusement à consulter un psy, parce que j'ai l'impression de devenir psychopathe.

Mon téléphone sonne, et je me jette dessus pour répondre :

— Allo ?

— Jo', c'est Max. C'est bon, j'ai un contrat !

Je le trouve un peu trop enthousiaste. Je le connais bien : trop d'enthousiasme chez lui signifie anguille sous roche ou, pire, baleine sous gravillon.

— C'est quoi, le job ?

— Ce n'est pas ce dont tu as l'habitude, mais tu m'as dit que tu prendrais n'importe quoi, alors...

— Max ! m'agacé-je.

— Y’a un peu d’acting. C’est pour le clip de la chanteuse latino Sofia Martinez. Ils voulaient un mec musclé qui puisse faire des cascades mais aussi jouer.

— Un clip ?

— Ouais, mais la chanteuse est canon, je me suis dit que ça compenserait. Et c’est bien payé !

— Tu t’es dit que... arf, laisse tomber !

— En parlant de meuf canon, tu as appelé Julie ?

— Non, lâché-je sèchement.

— Tu devrais peut-être, elle n’arrête pas de m’envoyer des messages pour savoir où tu es.

— T’as qu’à lui dire la vérité !

Julie et moi nous sommes remis ensemble un moment quand nous étions à Paris. Enfin, « ensemble » est un bien grand mot. Nous nous sommes fréquentés. C’était il y a environ deux ans. J’ai mis rapidement les choses au clair avec elle à propos de mes sentiments. Ce qu’elle a compris. *Normalement...*

— Ce n’est pas à moi de lui dire que tu t’es barré à l’autre bout du monde !

— Merde, ce n’est pas comme si c’était ma copine. Je ne lui dois rien.

— Ce n’est pas ce qu’elle pense, répond-il, le ton plein de sous-entendus.

— J’ai pourtant été sincère avec elle...

— Ah, les femmes..., soupire-t-il, blasé.

— Tu te ramènes quand ?

— Dès que je peux, j’ai deux trois trucs à régler ici.

— Prends ton temps.

— Tu l’as revue ? demande-t-il.

Il ne mentionne plus Roxane par son prénom, comme si elle était Lord Voldemort en personne. Il sait à quel point j’ai souffert. Il m’a ramassé à la petite cuillère un certain nombre de fois. Il a aussi été une épaule incroyable

non seulement pour m'aider à surmonter la perte de la femme que j'aimais, mais aussi quand Loïc nous a quittés.

— Pas encore. Ce soir.

— Fais attention à toi, vieux !

— Ne t'en fais pas pour moi...

— Je ne m'inquiète pas, mais fais attention à toi quand même.

— Ce n'est pas n'importe qui, ajouté-je pour le rassurer.

— Justement.

Il raccroche après m'avoir fait promettre de sortir couvert. Comme s'il était question de ça !

Le contrat m'arrive dans ma boîte mail, et je décide aussitôt de regarder les appartements à louer. Après deux trois coups de fil, je trouve mon bonheur. Un F2 non loin du centre-ville et des transports en commun, dans un quartier calme. Une chambre, une belle pièce à vivre, une petite cuisine.

Je fais ensuite quelques recherches sur la fameuse Sofia Martinez. Grande, brune, élancée, elle doit avoir à peu près mon âge. Elle vient d'Argentine et s'est fait connaître aux États-Unis grâce à une série télévisée dans laquelle elle chantait. Depuis la fin de la série, elle s'est lancée dans une carrière solo. Si je veux rester, je peux bien supporter une starlette latino. Et puis, Max avait raison, elle est plutôt jolie, si on met de côté son look un peu trop sexy à mon goût.

La journée s'annonce sous de bons auspices. Espérons qu'il en soit de même avec la soirée.

Je n'avais pas l'adresse de la boutique, mais il m'a suffi de taper « COFFEETEA » dans Google pour l'obtenir. Et me voilà devant. Ça fait une bonne demi-heure que je regarde les gens aller et venir. Est-ce qu'elle se souvient de m'avoir invité ? L'ai-je rêvé ? Est-ce vraiment ma place ?

Au travers de l'immense vitrine éclairée dans la nuit, je distingue clairement l'intérieur, où la fête bat son plein. Il ne m'a fallu que quelques

secondes pour repérer Roxane. Elle porte une robe bleu marine magnifique, ornée de dentelle, mettant en valeur sa silhouette sublime. Ça ne devrait pas être permis de déambuler dans une tenue pareille !

Et puis, je l'ai vu. Lui.

Les yeux rivés sur lui, je songe à faire demi-tour. Je ne le connais pas, mais je le déteste déjà. Je déteste la manière dont il place la main au creux de ses reins, et j'adore qu'elle s'en écarte presque immédiatement à chaque fois. Je déteste son allure élégante, son visage rasé de près, sa chemise impeccable et son sourire commercial. J'adore la passion qui se dégage d'elle, lorsqu'elle propose un produit à l'un de ses invités.

Ils n'ont rien à faire ensemble, pourtant, ils s'apprêtent à se marier.

Dans ma poche, je caresse sa montre, comme pour me rappeler pourquoi je suis venu jusqu'ici. Je ne vais pas repartir sans avoir essayé. Je m'approche un peu et reconnais le visage de son fiancé. Je l'ai déjà croisé. En France. Dans son immeuble.

Bordel, mais c'est qui, ce type ?

Je fronce les sourcils et le fusille du regard. Jusqu'à ce que je croise son regard à elle. Elle marque un temps d'arrêt et m'adresse un sourire timide. Quand il se rend compte qu'il n'est pas le centre de son attention, il tourne la tête vers moi.

— Et ouais, mec ! Maintenant, va falloir composer avec moi..., murmuré-je.

Son regard n'a pas l'air plus appréciateur que le mien. Roxane m'invite à entrer d'un signe de tête. Je pousse la porte de la boutique. Une petite clochette tinte, et l'odeur du café me parvient instantanément. J'observe les lieux, à son image. D'un côté, des étagères proposent les thés, rangés par pays, de l'autre, les cafés moulus. Des sacs de grains en toile de jute d'où dépassent des pelles métalliques jonchent le sol. Un splendide comptoir en bois brut, long de trois ou quatre mètres, occupe une partie de la pièce, une caisse enregistreuse à l'une de ses extrémités. Une machine à expresso digne

des meilleurs baristas du monde est installée derrière ; des tasses à café et à thé blanches sont soigneusement suspendues à des étagères. Les murs de brique rouge, le bois foncé des étagères et le sol parqueté donnent une atmosphère chaleureuse. Cette boutique est à son image : sauvage et passionnée.

— Bienvenue, monsieur ! m'accueille une jeune fille brune aux cheveux courts. Je vous sers un café ?

— Laisse, Millie, je m'en occupe, intervient Roxane.

La petite brunette s'efface pour laisser place à sa patronne.

— Tu es venu...

— Tu m'as invité. Mais, si je dérange, je peux partir...

— Non ! s'exclame-t-elle si fort que tout le monde se tait.

Je souris, amusé de la voir perdre les pédales rien que par ma présence. Son fiancé s'approche, il sourit de manière trop politiquement correcte pour être honnête. Il ne lui manque plus qu'un sari, qu'il saute partout, et je pourrais me croire dans un Bollywood. Il passe un bras possessif autour de la taille de Roxane, marquant son territoire. Comme s'il allait m'impressionner !

— Chéri, je te présente Jonathan. J'ai travaillé avec sa mère chez Teatime.

Je lui souris, un peu branleur, et lui tends la main. Il la serre un peu trop fort pour que ce soit une poignée de bienvenue.

Toi, tu n'as aucune idée de qui je suis...

— John, je te présente Aseem, mon...

— Son fiancé, la coupe-t-il.

Aseem... Ce prénom me dit quelque chose. Sûrement parce que je l'ai vu sur le faire-part.

— Aseem ? C'est de quelle origine ? Pakistanaise ? demandé-je, mi-amusé de ma connerie, mi-intéressé.

— D'origine indienne. J'ai rencontré Roxane en Inde il y a quelques années. Elle a travaillé dans la plantation de mes parents, se vante-t-il.

Et là, je comprends. Il s'agit du mec qui a pris les photos. Celles qui étaient dans sa chambre. Je ne le connaissais pas que je le détestais déjà.

— Qu'est-ce qui t'amène aux États-Unis, Jonathan ?

— Le travail, en partie, éludé-je, prenant un malin plaisir à laisser planer une part de doute sur la raison véritable de ma présence.

— Le travail ? Tu fais quoi dans la vie ? demande-t-il en ricanant.

Je rêve où il est en train de se foutre de ma gueule ?

— John est cascadeur, répond Roxane.

Il me déteste. Juste pour ce qu'elle vient de faire. Parce qu'elle avait l'air trop fière de lui apprendre ce que je faisais de ma vie. Mais aussi et surtout parce que ses yeux ne m'ont pas quitté depuis que je suis arrivé. Son souffle est court, elle lisse sa robe et effectue de petits cercles dessus, elle tremble, imperceptiblement. Il déteste l'effet que je lui fais, car il n'a pas ce pouvoir sur elle, qu'il ignore qui je suis alors que, moi, je sais parfaitement qui il est.

Il est l'homme à abattre, l'homme qui valait trois milliards.

— Cascadeur ? Vraiment ?

Là, il se moque ouvertement, tout en me dévisageant de la tête aux pieds.

— Oui. Et toi ?

— Je travaille dans la finance et l'immobilier. J'achète des immeubles, des appartements, des boutiques... Comme celle-ci.

Roxane blêmit tout à coup. Je ne comprends pas pourquoi, jusqu'à ce qu'il développe.

— C'est moi qui la lui ai trouvée. Elle n'allait pas rester sur le marché très longtemps. Quand j'ai vu l'endroit, j'ai immédiatement pensé à elle. Je lui ai envoyé ma proposition par mail d'abord, puis je me suis déplacé pour la convaincre... C'était il y a un peu plus de cinq ans. Maintenant, elle s'apprête à devenir ma femme.

Il lui attrape la main gauche et l'embrasse, histoire de bien placer sous mon nez le gros caillou qu'elle porte à l'annulaire. Il marque son territoire. Ce geste finit de m'achever. J'ai mal au bide. Il faut que je parte d'ici. Je

m'en veux de connaître par cœur le nombre de jours qui nous ont séparés. L'ignorer m'aurait évité de calculer que notre rupture coïncide drôlement avec la proposition du dandy indien qu'elle va épouser dans trois mois.

Je fais de mon mieux pour sourire.

— C'était une belle opportunité, en effet. Je suis content d'être passé. Maintenant, il est temps pour moi de partir.

— Je te raccompagne ! propose Roxane avec précipitation, comme si elle voulait me retenir.

— Mais enfin, *dil*, c'est ta soirée, lui rappelle Aseem.

— Ne t'en fais pas, je trouverai le chemin tout seul.

— Tu n'as même pas pris de café ! rétorque-t-elle.

Pitié, ne fais pas ça...

Ne tente pas de me retenir, alors que tu portes la bague d'un autre, que mon cœur est en train de se noyer, que tu es belle à crever et que je suis sur le point d'accepter. Quand tu me regardes comme ça, j'ai envie de te prendre la bouche sans délicatesse et d'en savourer le goût jusqu'à plus soif.

Mes yeux lui hurlent d'arrêter, ceux de son futur mari m'assassinent.

— Il vaut mieux que j'évite la caféine... Sinon, je ne vais pas dormir.

Non que je dorme beaucoup...

Elle me fait signe d'attendre un instant, s'écarte et revient rapidement, une petite carte à la main.

— C'est mon numéro, tu n'auras qu'à repasser.

— Tu restes combien de temps ? demande Aseem, bien trop pressé de me voir disparaître.

— J'ai un tournage qui débute dans quelques jours. Pour une durée de deux semaines. Mais, bon, Max est sur le coup. Il attend des réponses. J'ai loué un appart' en ville.

Ce n'est pas tout à fait la vérité, mais ça, son mec n'est pas obligé de le savoir.

— Dans ce cas, n'hésite pas si tu as besoin de quoi que ce soit, dit Roxane en désignant la carte.

Je hoche la tête, souris brièvement et sors de cette fichue boutique avant d'étouffer.

La clochette tinte à nouveau, et je m'éloigne presque en courant.

Plus loin, je frappe dans le premier mur qui me tombe sous la main en hurlant :

— Putain !

La lumière s'allume à l'étage de la maison, et je m'éloigne avant que sa propriétaire appelle les flics. Mon cœur cogne si fort que je ne sais pas si c'est parce que je suis triste ou en colère. Les deux sentiments se mêlent souvent.

Je marche une bonne heure avant d'atteindre mon appartement.

Je passe la porte. Ma valise et mon sac trônent au milieu de la pièce sans vie, remplie de meubles qui ne sont pas les miens. Je me dirige vers la chambre, puis me laisse tomber sur le lit, sur le ventre, la tête dans l'oreiller. J'ai besoin de dormir pour oublier cette soirée.

Je ferme les yeux et la revois dans cette robe sublime, ses seins plaqués contre le tissu. Je me retourne et soupire en contemplant le plafond. Et puis, je me rappelle pourquoi elle m'a quitté. Si, à l'époque, je l'avais crue sur parole quand elle m'avait dit qu'il n'y avait que notre différence d'âge qui nous séparait, aujourd'hui je n'en suis plus très sûr...

Pourtant, je ne peux m'ôter de la tête sa façon de me regarder. Pas un seul instant, elle n'a glissé un tel regard à son mec. Elle a fixé mes lèvres un nombre de fois important pendant mes silences. Ça veut forcément dire quelque chose. Je le sens au fond de moi.

Il y a encore un espoir. Aussi minuscule soit-il.

6.

Café. J'ai besoin de café. Maintenant que je peux en boire de nouveau.

Max m'a envoyé la chanson de la fameuse Sofia, et j'ai failli acheter un billet simple pour la France. À croire que le karma se fout de ma gueule. J'attendais une chanson potache, comme beaucoup de chanteuses latino en sortent... Il a fallu que je tombe sur une belle chanson d'amour, reflétant parfaitement ce que je ressens.

C'est une femme qui hurle à son mec qu'elle voudrait retrouver ce qu'ils avaient. Qu'elle veut revenir en arrière, parce qu'elle n'arrive pas à l'oublier.

Le tournage du clip débute ce matin. Autrement dit, cette chanson, je vais l'entendre dix mille fois.

Je stationne ma moto devant le studio, puis retire mon casque et ma veste en cuir, sous laquelle je meurs de chaud. Je n'ai pas résisté longtemps à m'acheter une moto. J'ai deux semaines devant moi, j'en ai profité pour faire valider mon permis et acquérir un moyen de locomotion. Les transports en commun étaient bien trop lents et disciplinés pour moi.

Je pousse la porte en métal et cherche immédiatement la table où se trouve la thermos. C'est déjà l'effervescence. Tout le monde s'affole et court dans tous les sens. Un mec avec un micro m'interpelle et me demande qui je suis, avant même que j'aie atteint le Saint-Graal.

— Je suis Jonathan Mayer, le cascadeur.

— L'acteur, tu veux dire ?

— Oui, si tu veux.

— Parfait, voilà le script.

Il plaque un carnet sur mon torse.

— Nous tournerons une grosse partie du clip ici. Mais Sofia a insisté pour que nous en tournions une autre en Colombie, en plus petit comité, alors j'espère que tu es mobile.

— Euh, ouais, OK.

— Tu n'as qu'à le lire pendant que les filles s'occuperont de toi. Les loges sont par là.

Je m'engage dans la direction qu'il m'indique du doigt, pressé de retrouver un peu de calme.

Une jolie blonde, les cheveux frisés, m'accueille :

— Salut, tu dois être Jonathan ?

— John, la reprends-je.

— Parfait, John. Moi, c'est Darla. Je serai ton habilleuse, ta maquilleuse et coiffeuse.

— Maquilleuse ?

— Oui.

— Mais je ne me maquille pas, moi ! m'exclamé-je.

Elle s'esclaffe. Je note intérieurement de penser à tuer Max, lorsqu'il se pointera. Une mort lente et douloureuse au possible.

Je m'installe dans un fauteuil, tandis qu'elle me propose différentes tenues que je regarde d'un œil distrait, tout en parcourant le carnet et les scènes dans lesquelles je vais apparaître. Il y en a quatre. Je tente d'en retenir le principal.

Scène I : Dans le lit.

Jouer les amoureux.

Scène II : Sous la pluie, cargo.

Sortir et sauter d'un container pour la retrouver, alors qu'elle chante sous la pluie.

Scène III : Devant une maison en bois.

Jouer les amoureux.

Scène IV : Sur la plage (Colombie).

Jouer les amoureux.

En somme, je n'ai qu'une minuscule cascade à faire. Le « un peu d'acting » se transforme en « acting » tout court. J'ai plus de figuration que de cascades. Je grogne, ce qui fait sursauter Darla. Si l'idée de tuer Max n'était qu'une hypothèse jusque-là, j'ai de plus en plus envie de passer à l'acte. Il a de la chance que j'aie vraiment besoin de cet argent, sinon, je crois que je l'aurais planté là !

— Tu peux te lever et retirer ton T-shirt, me demande soudain Darla.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Il faut que je jauge s'il est nécessaire de te mettre une chemise pour la première scène.

Je soupire et m'exécute. Attrapant le col de mon T-shirt au niveau de la nuque, je tire dessus et l'enlève. Je me redresse pour lui faire face. Elle cligne des yeux plusieurs fois. Je sais ce qu'elle voit : mes épaules, mes pectoraux, mes abdominaux, le tout parfaitement dessiné. Non pas que j'aie choisi d'avoir ce corps, mais le sport à outrance et la nécessité de maîtriser chacun de mes muscles ont transformé mon corps déjà athlétique en corps de top model. C'est mon outil de travail, il faut que je sois en forme. Le reste, je m'en tape. Même si j'avoue que ça m'a aidé un certain nombre de fois à choper des gonzesses.

Elle me fait un signe de la main pour que je pivote sur moi-même. Je tourne doucement et reviens face à elle. Elle se mord pensivement la lèvre, le regard dans le vide. Je claque des doigts, elle revient à elle.

— Bon, oublions les chemises à fleurs. On va faire simple. Scène I : un jean suffira, vu ton torse. Scène II, tu porteras un pantalon noir et un marcel blanc sous une chemise noire à manches courtes. Pour la scène III, un pantalon en lin et une chemise blanche souple. Pour la Colombie, on avisera en fonction du temps qu'il fera.

Elle a parlé tellement vite, que je ne suis pas certain d'avoir tout compris. Elle rabat d'un côté tous les cintres du portant et accroche de l'autre uniquement ce dont elle a besoin. Je m'approche et constate que tout ce qu'elle m'a choisi est simple. Je lui adresse un sourire et commente :

— Parfait.

Elle rougit jusqu'aux oreilles, je ricane.

— Pour les cheveux, on va les couper un peu, mais j'aime bien ce côté négligé. La barbe de trois jours, on garde aussi. Sofia va adorer, m'explique-t-elle en passant les mains dans ma tignasse.

La demi-heure suivante, elle s'affaire à me barbouiller de crème et de produits de beauté. Quand elle suggère que je m'enduisse le torse d'huile, je refuse catégoriquement.

La porte s'ouvre, et le type à lunettes me demande de le suivre.

J'enfile rapidement le jean que m'a choisi Darla et je le suis, pieds nus, jusqu'au plateau. Ce pantalon me tombe sur les hanches et traîne un peu par terre. Je devrais me sentir à l'aise, ce n'est pas la première fois que je suis sur un plateau de tournage. Sauf qu'il y a une différence entre jouer les doublures et jouer tout court.

Nous arrivons dans l'espace dédié à la première scène. Les murs sont blancs et, au milieu, trône fièrement un lit à baldaquin affublé de voilages blancs. Des meubles clairs sur lesquels reposent des bougies et des photophores reconstituent la fausse chambre. Une grande brune se tient là et discute avec un type, tandis que la maquilleuse fait les retouches. Fine, les épaules bien droites, elle porte une tunique courte, blanche et transparente, laissant deviner sa peau mate et ne cachant que sa poitrine. Une culotte recouvre ses fesses et laisse à l'air libre de longues jambes. Ses cheveux sont légèrement ondulés et encadrent parfaitement son visage.

— *Holà !* crie-t-elle en m'apercevant.

Elle plante les gens qui lui parlaient et s'élançe vers moi. Je lui tends la main pour la saluer, mais elle l'ignore et m'enlace, plaquant son corps

presque nu contre mon torse. Surpris, je passe machinalement le bras autour de sa taille. Elle sent la vanille. J'aimerais ignorer mon corps qui se réveille à son contact, mais c'est difficile. Surtout quand ça fait plusieurs mois qu'on n'a pas eu ce type de contact avec une femme. Le travail m'a laissé peu de répit, je n'ai pas eu de temps pour ces choses-là.

Je n'en avais pas vraiment l'envie, non plus...

Mal à l'aise, je l'écarte gentiment de moi. Elle me parle en anglais, avec un fort accent hispanique.

— Je m'appelle Sofia, et tu vas être mon partenaire.

— Enchanté, je m'appelle John.

— C'est moi qui ai écrit cette chanson... J'y tiens beaucoup. Du coup, j'ai carte blanche pour faire ce que je veux, ajoute-t-elle avec un sourire.

— Tant que je ne dois pas faire l'amour à la caméra, tout ira bien, plaisanté-je.

Elle rit.

— Non, ça, c'est moi qui m'en charge.

Elle m'explique rapidement ce qu'elle attend de la scène que nous allons tourner. Elle veut de la complicité, de la tendresse, de la douceur. Elle m'explique que la fille de la chanson songe aux nuits passées avec l'homme qu'elle aimait et qu'elle a dû quitter. On doit retrouver l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre au travers des images tournées. Une fois l'explication donnée, elle m'attrape la main et m'attire vers le lit près duquel se tient le metteur en scène.

— OK, donc là, Sofia sera allongée. Tu te placeras contre elle et tu la caresseras, comme si tu venais de te réveiller auprès de la femme de ta vie.

Je m'exécute, mal à l'aise de me retrouver dans un lit, à moitié nu, avec une inconnue. La chaleur de Sofia contre moi, j'ai du mal à respirer. Je ferme les yeux et dois me concentrer. J'ai sûrement l'air trop crispé, car le metteur en scène ne cesse de me hurler de me détendre et d'oser la toucher.

Il est marrant, lui, mets-toi à ma place, et on en reparle après...

Ça n'a rien à voir avec de l'amour, c'est purement physique. Comme un mec qui n'a pas couché avec quelqu'un depuis trop longtemps et qui se retrouve avec une femme magnifique, presque nue, près de lui.

Au bout d'une heure, je ne suis toujours pas parvenu à me détendre. Le metteur en scène hurle alors qu'il a besoin de faire une pause. Je ne sais pas où placer les mains, je fronce les sourcils, manque d'air.

Sofia, jusque-là dos à moi, se tourne vers moi un sourire aux lèvres et m'entraîne derrière le décor, à l'abri des regards. Elle se poste devant moi et demande :

— Est-ce que tu serais plus à l'aise, si nous nous connaissions mieux ?

— Certainement, oui.

— OK. Avant, je dois m'assurer d'un truc. Est-ce que tu as une petite amie ?

— Non. Pourquoi ?

— Bien, répond-elle en ignorant ma question.

Puis elle se penche doucement vers moi et m'embrasse, me caressant doucement l'épaule. Je reste figé pendant ce baiser, à la fois chaste et personnel, les bras ballants, sans savoir quoi faire. Il ne dure que de brèves secondes. Sofia s'écarte alors et me sourit.

— Chez moi, on dit qu'on ne fait rien de plus personnel qu'un baiser. Généralement, les gens sont plus à l'aise après avoir passé cette étape.

Elle a raison. Je me sens beaucoup moins gêné, tout à coup.

— Ne t'inquiète pas, je ne te drague pas, même si tu es très mignon. De toute façon, si je te plaisais, tu aurais répondu, chose que tu n'as pas faite...

— Ce n'est pas que tu ne me plais pas, mais..., répliqué-je, de peur qu'elle se vexe.

— Pas de souci.

— J'ai une femme en tête. Une femme que j'ai aimée et que je tente de reconquérir...

— Dans ce cas, tu peux imaginer que je suis elle, mais à une condition : que tu me la présentes un jour !

— Marché conclu !

Je lui tape dans la main, et nous repartons en direction de notre chambre de la journée.

Plus à l'aise, je m'exécute, imaginant Roxane dans mes bras. Sofia a dissipé toute trace de tension sexuelle entre nous par ce seul baiser.

Tout au long de la journée, je découvre une jeune femme dynamique, avenante et respectueuse des gens qui l'entourent. Elle me fait rire car, souvent, elle perd son anglais et s'exclame en espagnol. Nous rions beaucoup et développons une complicité qui facilite beaucoup les scènes où nous devons nous tenir extrêmement près l'un de l'autre, ou enlacés.

Elle me confie qu'elle aussi déteste jouer ; elle préfère largement chanter. Mais les clips font partie du jeu. Je m'amuse à la faire rire lorsqu'elle doit tourner ses scènes seule sur le lit. Agenouillé sur le matelas, le cameraman filme, tandis qu'elle chante, alternant moue sexy, sourire et regard mystérieux. Je découvre également que c'est une excellente danseuse. Notamment dans le tableau avec les containers, où elle exécute une chorégraphie sexy avec quatre danseuses.

À la fin du tournage, quand elle m'invite à la rejoindre pour que je danse avec elle, je ne me fais pas prier. Je ne suis pas un danseur hors pair, mais c'est un plaisir de partager ce moment avec elle.

La journée s'arrête vers 21 heures, je ne l'ai pas vue passer. Sofia m'invite à dîner dans un petit restau à deux pas du studio, et nous parlons de nos expériences et de nos vies respectives. C'est une jeune femme qui a connu la célébrité tôt et qui gère sa carrière d'une main de fer. Elle a les pieds sur terre et refuse de faire quoi que ce soit de contraire à ses principes. Nous rions beaucoup. J'ai l'impression d'avoir trouvé une sœur alors, comme si c'était une chose naturelle et que je la connaissais depuis toujours, je lui parle de Loïc. De Roxane aussi.

Je la raccompagne à moto et la dépose chez elle vers 2 heures du matin. Je rentre ensuite chez moi et m'effondre de fatigue, avec la satisfaction de pouvoir faire mon métier demain. À défaut d'être un bon acteur, je suis un bon cascadeur, je sais que je vais assurer.

Le lendemain matin, le réveil est difficile. Nous devons être au studio à 7 heures, car la journée s'annonce chargée. Je n'ai pas assez dormi et je sais que c'est un tort.

Sofia n'a pas l'air plus réveillée que moi lorsque j'arrive. Elle m'enlace et dépose un baiser sur ma joue pour me saluer. Le metteur en scène nous explique le déroulement de la journée.

Aujourd'hui, nous tournons sous une fausse pluie. Sofia doit chanter avec les danseuses sous une fine averse glacée. Entre deux prises, Darla s'occupe de la réchauffer et de lui faire des retouches maquillage. Le décor est composé de caissons métalliques espacés d'un peu plus de deux mètres à droite, et empilés l'un sur l'autre à gauche. À terre, une bâche noire et un immense bac permettent de récupérer l'eau.

Tel un espion, je vais devoir sauter de container en container, tout en l'observant et en me faufilant entre les musiciens postés dessus. Face à moi, et pour seule lumière sur le plateau, un gros projecteur m'aveugle. Si bien que je peine un peu à distinguer les bords. Je dois me concentrer un maximum pour évaluer les distances et permettre à mes yeux de rester bien ouverts. J'ai un peu la sensation de sauter à l'aveugle, alors que je suis censé savoir exactement où je dois poser les pieds.

Nous tournons la scène plusieurs fois, je me glisse entre le bassiste et le guitariste, atterris non loin du percussionniste. Les sauts sont physiques, et les répétitions commencent à me fatiguer. Le metteur en scène me fait recommencer un nombre incalculable de fois, jusqu'à obtenir l'angle parfait.

Dans la deuxième partie, je dois me jeter du haut d'un des containers et arriver dans l'eau, en bas, pour surprendre Sofia. Un matelas amortit ma chute, mais il est trempé à cause de la fausse pluie.

La musique démarre, j'exécute les mouvements indiqués, avant de m'approcher du bord, à l'instant défini de la chanson. Comme à mon habitude, pris par l'adrénaline, je ne réfléchis pas une seconde et m'élance pour exécuter un saut spectaculaire. J'ai effectué des sauts bien plus compliqués. Seulement, au lieu de me réceptionner sur les pieds, comme prévu, je glisse sur le tapis mouillé et tombe. Je me cogne l'épaule contre le bac en bois, rebondis sur le matelas, atterris sur le sol en béton et, pour finir, je hurle de douleur. La musique s'arrête, tout le monde se précipite vers moi.

— J'avais demandé qu'on essuie ce fichu tapis ! hurle le metteur en scène.

Il ne sait pas faire autre chose que hurler, lui ?

— John, *como estas ?* s'inquiète Sofia.

La douleur m'empêche de répondre.

— Darla, appelle les secours ! ordonne-t-elle alors, avant de revenir vers moi. Ça va aller.

Je crois que la douleur a raison de moi, car ce sont les derniers mots que j'entends...

7.

Roxane

La situation est tendue depuis ce matin. J'ai beau faire comme si de rien n'était, le regard d'Aseem pèse sur moi. Il ne cesse d'observer mes moindres faits et gestes, comme s'il attendait le meilleur moment pour aborder la question que j'évite depuis des jours.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me demande de faire un enfant.

Si l'on y réfléchit bien, c'est la suite logique des choses. Et j'ai toujours voulu en avoir. À mon âge, je devrais même être comblée à l'idée qu'il veuille un bébé. Nous nous entendons bien, que ce soit au lit ou dans le quotidien, nous allons même nous marier. C'est une relation stable et confortable, parfaite pour accueillir un enfant.

Pourtant, c'est plus fort que moi, je flippe.

Après une matinée à l'éviter, je suis épuisée. J'ai passé mon temps à m'activer dans toute la maison, enchaînant tâche ménagère sur tâche ménagère. Mon intérieur n'a jamais été aussi propre, je pense. J'ai pris notamment soin de vider l'intégralité de ma bibliothèque, pour la réaménager. Cela me demandant un peu de temps, je prends quelques minutes pour me faire un café. J'ai besoin d'une pause, mon cerveau ne cesse de retourner la situation dans tous les sens.

Aseem profite de cet instant de répit. Il s'assied face à moi, à la place exacte où était John, il y a trois semaines.

Un frisson me parcourt, je fais de mon mieux pour l'ignorer. Tout se mélange. Mon passé et mon présent, mes sentiments, mon avenir. J'ai l'impression que mes certitudes ont volé en éclats depuis qu'il m'est apparu à la supérette. Tout va de travers, et j'ignore comment retrouver mon chemin. Je me sens désorientée dans ma propre vie.

— Tu penses qu'on va en parler un jour ? demande Aseem de but en blanc, me sortant de mes songes.

— Parler de quoi ?

Fausse question pour gagner du temps.

— Tu sais très bien !

Je fronce les sourcils.

— Tu n'es pas très clair...

Il déteste quand je réagis comme ça.

— Arrête !

— Arrêter quoi ?

— Le sarcasme ! La fuite ! Ce que tu es en train de faire.

— Je ne fuis rien.

— Au contraire, depuis que je t'ai dit que je voulais un enfant, tu es dans l'esquive. Mais tu m'évites, et ce n'est pas comme ça que nous allons régler la...

Mon téléphone sonne sur la table basse et nous interrompt. Un soupir de soulagement m'échappe. Il tombe à point nommé. Je contourne Aseem et attrape l'appareil. Un numéro inconnu s'affiche sur l'écran. J'hésite un bref instant.

— *Dil*, laisse sonner, demande-t-il doucement.

— Je... je ne peux pas, m'excusé-je, avant de décrocher.

Il souffle, fourrage dans ses cheveux et grogne.

— Vous êtes Roxane ? demande une voix d'homme.

— Oui.

— Bonjour, je suis Thomas, infirmier au Saint Francis Memorial Hospital. Je vous appelle au sujet de Jonathan Mayer.

— John...

Aseem fronce les sourcils. La panique m’envahit. Une vague de chaleur me parcourt, et mon cœur se met à battre plus vite.

— Vous êtes toujours là ? demande-t-il.

— Oui, oui, soufflé-je d’une voix presque inaudible.

— Vous êtes la personne à prévenir en cas d’urgence. Est-ce que vous pouvez venir, s’il vous plaît ?

Je ne prends même pas le temps d’en demander plus.

— J’arrive !

Je raccroche, me précipite dans l’entrée, me saisis de ma veste. Aseem pose la main sur mon poignet pour me stopper.

— Tu fais quoi, là, au juste ? demande-t-il, interloqué.

— Je dois y aller.

— Nous étions en train de parler.

— Nous aurons le temps de le faire à mon retour.

— Alors c’est ça... C’est lui, la raison... C’est pour ça que tu ne veux pas d’enfants avec moi, marmonne-t-il, amer.

— Ne dis pas n’importe quoi ! Il est à l’hôpital.

Et je ne me le pardonnerai jamais, s’il lui est arrivé quelque chose de grave.

— Roxane, c’est un grand garçon...

— Et sa mère est mon amie. Elle est invitée à notre mariage. Si l’hôpital m’appelle, j’y vais, point à la ligne !

J’enfile mes chaussures, puis je prends mes clés dans le bol en bois posé sur la console. Aseem place la main sur la mienne. Je tourne la tête et plonge les yeux dans les siens pour la première fois de la journée. De la semaine peut-être. Il a l’air fatigué et triste.

— Dis-le-moi, alors.

— Te dire quoi ?

— Que tu m'aimes. Fais-le avant de partir.

— Tu sais très bien ce que je ressens pour toi, éludé-je.

C'est plus fort que toi, Roxane. Tu ne peux pas faire ce que n'importe quelle femme ferait.

— Dis-le-moi ! m'implore-t-il.

Au lieu de m'exécuter, je plaque un doux baiser sur ses lèvres avant de m'enfuir.

Je me sens mal d'agir ainsi, mais je n'y arrive pas. Aseem et moi sommes ensemble depuis plus de trois ans. Et je ne me rappelle pas la dernière fois que je lui ai dit que je l'aimais. Jusqu'ici, il n'avait jamais tiqué. Mais je sais qu'il a vu. Il a compris qu'un homme brun de dix ans mon cadet me trouble plus que je ne le voudrais.

Je m'insère rapidement dans la circulation urbaine et m'énerve contre les automobilistes qui n'avancent pas. Je donne bien trop de coups de klaxon, ce qui me vaut deux ou trois doigts d'honneur au passage.

Lorsque je me gare, j'ai le cœur qui tambourine. Une peur viscérale me compresse la poitrine. Et si c'était grave ?

Je me précipite à l'entrée des urgences et passe la porte comme une tornade, sous le regard ahuri des gens qui attendent. Je fonce vers l'accueil, essoufflée.

— Bonjour. Je suis venue voir John Mayer. Il a été admis ici en fin de matinée.

— Une minute..., répond la quinquagénaire en regardant par-dessus ses verres en demi-lunes.

Elle tapote sur son clavier, fronce les sourcils, puis relève les yeux vers moi.

— On a bien un John Meyer, mais...

— Mais quoi ?

— Je suis désolée, madame, il est mort cette nuit.

Je me sens blêmir.

— Qu-quoi ? Mais c'est impossible ! On m'a dit au téléphone qu'il avait été admis ce matin.

Mon cœur cesse de battre. Mes mains tremblent, et j'ai l'impression que mes jambes ne vont pas tarder à céder sous moi. Je me détourne de la réceptionniste, à la recherche de l'air dont je manque cruellement.

— *Holà, como estas ?* me demande alors une grande brune, aussi mince qu'un fil de fer, avec un accent hispanique plus que prononcé.

Elle s'approche de moi, le regard inquiet.

— Euh, on se connaît ?

— *No creo. Soy Sofia, la cantante. En la vídeo.*

— Vidéo ? Quelle vidéo ?

Je ne comprends rien à ce qu'elle me raconte. Je parle un espagnol quasi parfait, d'ordinaire, mais je viens pourtant de lui répondre en yaourt. Je ne sais pas de quelle vidéo elle me parle. Si elle s'imagine que je connais toutes les chanteuses latino, elle se fourre le doigt dans l'œil ! Les grandes portes séparant les box de consultation de la salle d'attente claquent.

— Hey, m'interpelle une voix que je reconnaîtrais entre toutes.

L'air quitte aussitôt mes poumons.

Il fait chaud ici, non ?

— Jonathan ! s'exclame la brune filiforme à la jupe trop courte pour être décente, en se pendant à son cou comme une groupie assoiffée.

Elle est magnifique, les cheveux sombres, les yeux clairs, des formes juste là où il faut, la vingtaine. Autrement dit, dix ans de moins que moi. Au moins !

Tout comme lui...

Même si sa barbe, ses yeux sombres, ses cheveux coiffés et ses traits tirés lui donnent l'air plus vieux.

— Sofia..., dit-il en lui souriant et en la repoussant gentiment.

Elle se contente de lui sourire en retour, comme s'il ne venait pas de la rejeter. Il a un bras en écharpe. Hormis ça, il a l'air en forme, et ça m'agace. L'adrénaline redescend ; je prends la mouche d'avoir eu si peur pour rien.

— Comment l'hôpital a eu mon numéro ? demandé-je sèchement en tentant de faire abstraction de la main de la chanteuse sur son épaule.

Mon cœur n'arrive pas à se calmer, mon souffle peine à revenir à la normale.

— Ils l'ont trouvé dans mon portable, j'imagine.

— Ils ont dit que j'étais la personne à prévenir en cas d'urgence...

— Tu voulais que je mette qui ? Ma mère ? Ce n'est pas comme si elle habitait à des milliers de kilomètres. Tu es la seule personne que je connaisse, ici.

— Non, visiblement, tu connais aussi la greluce qui te bouffe du regard ! m'énervé-je.

Un petit sourire en coin naît sur ses lèvres, et j'ai envie de l'en effacer avec les miennes, d'une façon peu conventionnelle et totalement sauvage. Juste pour le punir de m'avoir fait si peur.

Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?

— T'es jalouse ?

Je m'offusque devant son sourire en coin.

— Pas du tout !

— Alors, pourquoi tu la juges ? rétorque-t-il en passant une main autour de sa taille fine.

Geste qui, visiblement, n'a pas l'air de la déranger. Du tout.

— Je ne la juge pas. Tu devrais juste conseiller à ta copine de ne pas porter de jupes si courtes, c'est vulgaire.

Quoi ? Mais pourquoi je viens de sortir un truc aussi débile ? Qu'est-ce qui me prend ?

— Pour ton information, c'est ma boss. J'étais sur le tournage de son clip quand je me suis blessé. Je crois qu'elle m'aime bien..., ajoute-t-il avec un sourire, victorieux cette fois.

J'ai immédiatement envie de le lui arracher.

— Tu pourrais venir sur le tournage, si tu veux ? intervient la bombe.

— Non, je ne viendrai pas sur le tournage, dis-je sèchement.

— Tu es la bienvenue, tente-t-elle dans un français approximatif.

Comme c'est mignon... ! songé-je, moqueuse.

Je fais non de la tête. Qu'est-ce que fous là, au juste ? À part prendre son bonheur en pleine face... Il y a quelque chose entre eux, c'est évident. Je suis tellement ridicule... Et dire que j'ai cru un instant qu'il était mort. Cette pensée m'étreint le cœur si fort que c'en est douloureux. Mais quelle conne je fais !

— Puisque tu es entre de bonnes mains, je vais te laisser. Inutile de me raccompagner, je connais le chemin, lâché-je, avant de tourner les talons.

Je me précipite vers la sortie, mais il me barre le passage avant que j'aie pu passer la porte. Malgré moi, les larmes se sont mises à couler sur mes joues.

— Roxane !

Il passe la main sous mon menton et me force à le regarder.

Fait chier !

— Tu pleures ?

— J'ai... j'ai cru que tu étais mort.

— Mort ? Non. L'infirmier m'a fait le coup... Ils ont admis un John Meyer, cette nuit. Mais moi c'est Jonathan Mayer... Les gens ont une fâcheuse tendance aux diminutifs, ici, et à américaniser les noms...

Je le regarde, stupéfaite.

— Mais la dame à l'accueil... Je... je ne sais pas ce que je fous là...

— Viens...

Il m'attire à lui et me serre contre lui, en plein milieu du hall des urgences de l'hôpital. Tout ce qui nous entoure s'efface. Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Comme si cinq années ne s'étaient pas écoulées. Une parenthèse où le temps est suspendu, avant que je réalise qu'il n'est pas seul et que je ne le suis pas non plus...

Jonathan

Il m'aura fallu plus de deux semaines pour pouvoir me libérer de cette satanée écharpe. Les médecins ont dit que j'avais eu de la chance de m'en tirer avec une luxation. J'aurais dû la garder plus longtemps, mais je n'en pouvais plus de tourner en rond chez moi. Alors, j'ai dit à Sofia que nous pouvions reprendre le tournage aujourd'hui.

Devant la glace, je contemple le bleu qui s'étire de mon omoplate à ma clavicule. Ce n'est pas beau à voir. Les antalgiques m'aident à supporter la douleur. Je tire sur le scratch qui permettait à l'écharpe de maintenir mon bras immobilisé. Le tissu bleu se défait, et je le jette par terre, légèrement ankylosé de ne pas avoir bougé durant tout ce temps. Lentement, je détends les doigts, le poignet, puis déplie le coude. Je grimace en passant à l'épaule.

— La vache !

Ça fait plus mal que ce à quoi je m'attendais. Je serre les dents.

— Ça va le faire ! ordonné-je à mon reflet dans le miroir.

Je prends une longue douche brûlante, avant de passer à l'épreuve fatidique de l'habillage. Mon voisin doit entendre toutes les insultes possibles et imaginables en français au travers de la cloison, au moment où je passe mon T-shirt. Incapable de conduire ma moto, je commande un taxi qui me dépose au studio.

Lorsque je passe la porte, Darla m'accueille avec un grand sourire. Dès qu'elle m'aperçoit, Sofia se précipite vers moi. Je suis toujours étonné de sa faculté à courir avec les échasses qu'elle a aux pieds. Elle se jette sur moi, et je la réceptionne de mon bras valide, tandis qu'elle enroule les jambes autour de ma taille.

— Je suis heureuse de te voir ! murmure-t-elle, avant de plaquer un baiser sur ma joue.

Je n'ai aucune nouvelle de Roxane depuis l'épisode de l'hôpital. La voir s'effondrer dans mes bras m'a rappelé à quel point, sous la carapace et son apparence de femme forte, se cache une sensibilité extrême. Une fois ses larmes tariées, elle a jeté un coup d'œil à Sofia postée à distance de nous, m'a souhaité bon rétablissement avant de partir. Elle est persuadée que la belle brune et moi sommes ensemble, et voir à quel point ça la dérange n'a fait que conforter mon envie de me battre pour elle. Elle fait partie de ces personnes dont le regard exprime souvent ce que la raison ne veut pas dire. Pourtant, elle n'a donné aucun signe de vie.

Avec Sofia, c'est différent. Ma convalescence ne nous a pas empêchés de nous voir. Sofia est une fille vive, qui a le cœur sur la main. Elle m'a apporté à manger, nous avons pris nos habitudes au bar, en bas de ma rue, ou à son appart'. N'importe qui pourrait croire qu'il se passe quelque chose entre elle et moi, mais je la considère plutôt comme ma sœur. Nous sommes semblables.

Il serait tellement facile de l'aimer, elle.

Il n'y a jamais eu aucun malaise, aucun doute sur la nature de notre relation, hormis un soir, juste après ma chute. Il était trop tard pour qu'elle rentre chez elle, alors je lui ai proposé de rester dormir. Comme elle a refusé catégoriquement que je me cantonne au canapé, je lui ai filé un de mes T-shirts, trop court pour cacher sa petite culotte en dentelle pourpre et ses formes féminines, et nous nous sommes couchés l'un à côté de l'autre. La tension est montée d'un cran d'un seul coup. Troublé d'avoir une belle

femme dans mes draps, je me suis mis à bander comme un puceau, pris d'un désir soudain.

Tout aurait pu passer inaperçu, si Sofia n'avait pas entrepris de se glisser dans mes bras. Quand elle a compris ce qui se passait, elle s'est figée. Je me suis contenté de hausser les épaules en soupirant, mal à l'aise. Elle a éclaté de rire, avant de déposer un baiser chaste sur mes lèvres et de s'écarter de moi. Elle m'a demandé de lui parler de Roxane, comme pour me rappeler que ce que je ressentais à cet instant ne mènerait nulle part, étant donné que mon cœur était à une autre. Nous avons passé une nuit quasiment blanche, moi à parler de ce qui nous avait séparés, Rox' et moi, elle, de ce qui l'avait séparée du garçon de la chanson. On a fini par s'endormir d'épuisement.

— Tu sais que nous nous sommes vus hier soir ? murmuré-je, pour que personne n'entende, tandis que je la soutiens par la taille.

— Oui... mais j'alimente les rumeurs, comme ça, ça donnera de quoi parler aux techniciens.

— Ils vont me détester !

— Pourquoi ?

— Parce que t'es une bombe, bébé, plaisanté-je.

Elle éclate de rire en jetant la tête en arrière. C'est un truc entre nous.

— Tu n'es pas mal non plus, me réplique-t-elle, avant de se détacher de moi.

Je la repose au sol doucement.

— Comment va ton épaule ?

— J'ai connu mieux.

— Je m'en doutais. Du coup, j'ai demandé à ce que nous tournions juste la scène III, aujourd'hui. J'espère que tu n'as rien contre le fait de m'embrasser, car tu vas passer la journée à ça ! s'exclame-t-elle, avant de tourner les talons en me laissant en plan.

L'embrasser ? Merde, je n'avais pas songé à ça.

Je n'ai jamais embrassé une fille pour de faux. Darla me contemple, les yeux ronds, toujours surprise par la proximité entre Sofia et moi. Je crois même déceler une once de jalousie dans ses yeux. Elle s'occupe de moi et m'aide à enfiler les fringues destinées à la scène.

Lorsque j'arrive sur le plateau, je retrouve Sofia vêtue d'une minirobe noire.

Plus court, tu meurs...

Le vêtement lui arrive à peine en dessous des fesses. Si elle se penche trop, elle offrira à coup sûr une vue magnifique sur ses attraits et ses sous-vêtements, si tant est qu'elle en porte. Un brusque instinct protecteur me donne envie de la couvrir. Celui du grand frère que je n'ai plus l'occasion d'être depuis que Loïc nous a quittés.

J'ai appris à tomber pour lui au sens propre comme au sens figuré, à vivre pour lui. J'existe pour deux, depuis qu'il est parti. Mon frère, mon ADN, m'accompagne partout où je vais, dans chaque montée d'adrénaline, dans chacun de mes souffles aussi.

Une façade de maison en bois factice se dresse. Du sable a été disposé devant comme si cette baraque était installée sur la plage. Des flambeaux illuminent une sorte d'allée. Le metteur en scène nous explique qu'il va falloir que nous dansions l'un contre l'autre, que Sofia doit se jeter dans mes bras comme elle l'a fait lorsque je suis arrivé tout à l'heure et que, effectivement, nous devons nous embrasser.

Une fois qu'il s'est assuré que nous avons compris, nous nous mettons en place.

— Tu aurais pu choisir une robe plus longue, la grondé-je gentiment.

— Tu veux connaître un secret ? s'enquiert-elle, complice.

— Je te jure, si tu me dis que tu ne portes pas de sous-vêtements, je t'emmène dans ta loge de gré ou de force te changer !

Elle pouffe, en s'accrochant à mes épaules.

— Non, j’allais te dire que j’avais découpé le tissu moi-même. Mais je n’avais pas prévu que ce serait si court...

— T’es vraiment impossible..., me moqué-je en riant avec elle.

— Parfait ! braille le metteur en scène.

Je n’avais même pas réalisé qu’il tournait, ni que la musique s’était mise en route. Nous le regardons tous les deux, surpris.

— Les meilleures images sont souvent celles qui sont les plus spontanées, explique-t-il.

Nous faisons de notre mieux pour danser en ayant l’air amoureux. Je reste un peu statique, avant de me prêter au jeu et d’entrer dans mon rôle. Un mec nous beugle des instructions, mais Sofia et moi n’en faisons qu’à notre tête. Presque naturellement, mais surtout parce que le script le veut, nous nous rapprochons. Comme si nous nous draguions réellement, nos regards ancrés l’un à l’autre, nos souffles emmêlés. Le trac s’empare de moi ; Sofia pose les mains sur mes joues, et son sourire me rassure.

— Caféeéééé ! crie le mec qui m’a accueilli le premier jour et dont j’ignore toujours le prénom, en nous interrompant.

Personne ne sait parler doucement ici ?

La musique s’arrête, le metteur en scène grogne. Je tourne la tête, et mon regard croise celui de Roxane.

— Putain ! soufflé-je. Qu’est-ce qu’elle fait ici ?

— Je suis désolée, murmure Sofia.

J’interroge cette dernière du regard sans comprendre pourquoi elle s’excuse. Mon cœur, lui, cogne comme un forcené dans ma poitrine. Il cherche à fendre les barreaux de sa cage, à exprimer ce que j’enfouis depuis des années.

— C’est moi qui lui ai demandé de venir...

— Pourquoi ?

— Je pensais qu’elle arriverait plus tôt, quand j’ai commandé les cafés. Le moment est mal choisi, là...

— On peut le dire...

Je m'approche de Roxane, pieds nus sur le béton froid du studio. Elle me fusille du regard, elle a l'air en colère. Mais putain, c'qu'elle est belle !

Roxane

J'ai passé une nuit merdique.

Quand je suis rentrée à la maison, après l'hôpital, Aseem avait laissé un mot sur le comptoir de la cuisine pour m'indiquer qu'il retournait à son appartement pour quelques jours. Alors, pour m'occuper l'esprit, j'ai terminé ce que j'avais entrepris le matin, tout en essayant de faire le point sur mes sentiments. J'ai recommencé les jours suivants et j'en suis arrivée à une conclusion : c'est le bordel !

D'un côté, l'homme qui partage ma vie depuis trois ans, qui me rend heureuse et que je vais épouser dans moins de deux mois. De l'autre, celui que j'ai aimé comme je n'ai jamais aimé personne réapparaît après des années, me renvoyant mon passé en pleine face, et me trouble plus qu'il ne le devrait.

J'arrive à la boutique avec une bonne heure de retard, ce matin. Heureusement que je peux compter sur Millie qui m'assiste depuis six mois et qui possède le double des clés ! Elle se débrouille très bien sans moi. Je lui fais entièrement confiance. Elle est arrivée au moment où la boutique avait tellement de succès que certains jours les gens faisaient la queue dans la rue, le matin, pour acheter un café.

— Roxane ! Tu as une tête épouvantable.

— M'en parle pas, j'ai à peine dormi...

— Encore ? Tu es sûre que tout va bien avec Aseem ? demande-t-elle, inquiète.

Je soupire. Pour la première fois depuis des jours, je ne mens pas.

— Honnêtement, je n'en sais rien. Nous nous sommes un peu disputés, il y a quelques jours.

— Je suis désolée.

Pas autant que moi...

— Une cliente a appelé, ce matin. Elle a demandé que tu apportes des thermos de café à cette adresse.

— Tu lui as dit que nous ne livrons pas ?

— Oui, mais elle a insisté, et pour que ce soit toi qui livres. Elle en a commandé trente litres.

J'arque un sourcil. C'est la meilleure, ça ! Qui peut bien boire une si grande quantité de café ?

— Trente litres ?

Millie hoche la tête. Une telle commande, ça ne se refuse pas, en effet. Elle me tend le coupon avec l'adresse et dépose devant moi les deux thermos qu'elle a préparées. Je soupire, m'empare des récipients, de l'adresse, et charge ma voiture. J'entre l'adresse dans mon GPS et me laisse guider jusqu'à destination.

En arrivant devant le hangar en taule, je me demande un instant si je ne me suis pas trompée d'endroit. Je glisse le coupon dans la poche arrière de mon jean et, les bras chargés, je frappe à la porte. Un gars à lunettes et équipé d'un micro m'ouvre, surpris.

— Bonjour, je viens livrer du café. J'ai reçu une commande de la part de...

Je sors le coupon de ma poche et reste bloquée sur le nom inscrit. Un « putain de merde » m'échappe, tandis que mon cerveau assimile l'information.

Sofia Martinez.

Le gars m'invite à entrer comme si je ne m'étais pas déconfite sur place. Je passe le seuil, et mes yeux sont aussitôt attirés par deux silhouettes enlacées. Il me faut quelques minutes pour m'habituer à la lumière artificielle

qui pointe sur eux. Une fois que c'est chose faite, mon cœur loupe un battement.

John.

John et Sofia.

John et Sofia, qui s'embrassent.

Je meurs.

— Caféeéééé ! crie alors le type au micro.

Je sursaute ; une colère sombre remonte de mes entrailles et s'empare de moi. Je ne sais pas pourquoi. Je ne devrais pas être en colère. Il a le droit de refaire sa vie. Il est intelligent, drôle et beau. Son sourire. Ses fossettes. Ses cheveux trop longs. Ses yeux sombres et expressifs. Il a tout pour lui.

Alors, pourquoi ça fait si mal de le voir embrasser une autre fille ?

Lorsque son regard croise le mien, son sourire s'efface. Il a l'air aussi étonné que moi de me voir. Un « putain » lui échappe, puis il se tourne vers la magnifique jeune femme à ses côtés. Je ne le quitte pas des yeux, immobile. Il se détourne de Sofia et avance vers moi. Son jean lui tombe à la perfection sur les hanches, sa chemise ouverte sur un T-shirt moulant ses muscles lui donne l'air félin.

Il est le chasseur, et je suis la proie.

Tout à coup, je me déteste. Je me hais de ressentir cette jalousie. Je m'en veux, car je n'en ai pas le droit. J'ai perdu ce privilège le jour où je l'ai laissé. Je prends tout à coup conscience que je me fourvoyais en pensant ne plus rien ressentir pour lui. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ça craint.

Ça craint un max, même...

Jonathan

— On m'a demandé de livrer du café, bégaye Roxane. Je suis désolée de vous interrompre.

— Je sais, Sofia vient de me dire que c'est elle qui l'a commandé. Je lui en ai vanté les mérites. Tu connais les starlettes..., plaisanté-je pour détendre l'atmosphère.

Elle m'offre un sourire contrit, pas vraiment à l'aise. On dirait une biche égarée. Ça me rappelle le regard qu'elle m'a adressé, la première fois que nous nous sommes rencontrés.

Une minute pour tomber. Un seconde pour l'aimer. Une heure pour la désirer. Une vie pour l'oublier.

Je la débarrasse et dépose les thermos sur la table prévue à cet effet. Tout le monde vient se servir, tandis que je l'attire à l'écart.

— Est-ce que ça va ?

— C'est plutôt à toi que je devrais demander ça, répond-elle en indiquant mon épaule du menton.

— Ce n'est pas la joie, mais j'ai besoin de bosser. Je tourne trop en rond, je pense trop sinon..., déclaré-je.

— Tu penses à quoi ?

Sa question me surprend car, pour moi, la réponse est évidente. Je me contente de baisser la tête pour prendre une grande inspiration. C'est le moment. Le moment de lui avouer qu'elle me hante et que je ne pense qu'à elle.

— *Holà !*

Sofia. Cette fille a le don de choisir le mauvais moment.

— Hey, la salue Roxane.

— Ça tombe bien que tu sois ici, reprend Sofia, je voulais justement te parler.

— Tu m'as fait venir, en même temps, souligne Roxane, pleine de sarcasme.

Je suis toujours étonné de la facilité avec laquelle elle jongle entre l'anglais et le français.

— Oui. C'est vrai, admet Sofia avec une moue enfantine.

Roxane déteste ça. Les filles qui minaudent, les femmes-enfants. Je le vois à la façon dont elle la regarde. Sofia essaye de l'amadouer, et elle n'aime pas ça.

— Donc, tu voulais... ? s'impatiente ma belle blonde.

Ses yeux clairs scrutent Sofia avec méfiance.

— Nous devons partir en Colombie pour le tournage, dans trois jours, et John m'a dit que tu aimais voyager et que tu connaissais ce pays. On ne s'est vues qu'une fois, mais tu es une amie de John, alors je me suis dit que ce serait sympa si tu venais avec nous. J'ai une grande maison, là-bas.

Je regarde Sofia, surpris. Les yeux ronds comme des soucoupes, Roxane l'est tout autant que moi.

— C'est-à-dire que j'ai un fiancé.

— Il n'a qu'à venir aussi !

— J'ai une boutique à faire tourner.

— Tu peux peut-être te faire remplacer, suggère Sofia.

— Je n'ai pas les moyens de payer des billets. À la dernière minute, ils seront hors de prix, objecte encore Roxane.

— Je payerai.

— C'est gentil, mais je vais refuser.

— C'est vraiment dommage..., insiste Sofia.

Je donnerais n'importe quoi pour qu'elle accepte. Juste pour pouvoir me retrouver quelques jours près d'elle. Le seul point noir, c'est l'Indien. Mais je crois que je m'en accommoderai. Au point où j'en suis...

— Vous devez absolument voir ça ! nous interrompt Darla en nous tendant un magazine.

Je l'attrape et contemple la une. Mon visage et celui de Sofia en format A4. Le titre de l'article est explicite : « Qui est le nouvel amoureux de Sofia Martinez ? » J'avais presque oublié à quel point elle est célèbre tellement elle est simple. Ma main sur la sienne, nous rions, complices.

Puis nous nous regardons, incrédules.

— C'est n'importe quoi ! marmonné-je.

— Je suis désolée, d'ordinaire je fais attention, me répond Sofia.

— Ce n'est pas ta faute.

— Fais voir ! m'ordonne Roxane.

Je lui tends le journal, qu'elle m'arrache presque des mains. Elle observe longuement la photo en silence. Sa mâchoire se contracte. Je vois sa poitrine se soulever péniblement, comme si elle avait du mal à respirer. Pourtant, elle ne dit rien pendant plusieurs secondes.

— Je vais appeler mon agent, il va arranger ça.

Je me tourne vers Sofia, elle a l'air peinée par ces clichés.

— On aurait dû être plus discrets... Je n'ai pas fait attention non plus, la rassuré-je.

Je vois bien dans son regard que ça l'ennuie, pas seulement pour Roxane, pour moi aussi.

— Tout compte fait, c'est d'accord ! lâche Roxane tout à coup.

— Mais... et ta boutique ? demandé-je.

— Je n'ai pas pris de vacances depuis plus d'un an, Millie survivra sans moi.

— Tu es sûre ?

— Certaine. Tu as mon numéro. Votre heure sera la nôtre. Je vais demander à Aseem qu'il se libère.

Elle plaque le journal contre ma poitrine avant de tourner les talons. Je reste comme un con à la regarder partir. J'ignore si seules ces photos l'ont fait changer d'avis, mais je remerciais volontiers le connard de photographe qui les a prises, car elles y ont certainement contribué.

Sofia glisse la main dans la mienne en souriant. Elle est fière de son plan. Je ne lui dirai jamais assez merci pour ce qu'elle vient de faire. Si je ne retrouve pas la femme de ma vie, je n'aurai pas tout perdu dans ce combat. J'aurai au moins trouvé ma meilleure alliée.

9.

Les douze heures de vol entre San Francisco et Santa Marta, lieu du tournage, ont été les heures les plus longues de ma vie. J'ai dû supporter de les avoir sous le nez tout le temps. Malgré tous ses efforts, Sofia n'a pas réussi à me distraire suffisamment.

À chaque éclat de rire, je tournais la tête, à chaque silence, j'observais. Je me suis même levé plusieurs fois, rien que pour pouvoir capter son regard à mon retour à ma place.

Pathétique !

Je me transforme en guimauve au lieu d'être un guerrier. Pourtant, je suis plus déterminé que jamais à lui dire ce que je ressens. Je n'en peux plus de taire mes sentiments, j'ai attendu trop longtemps.

Une voiture nous attend à l'aéroport. Après ce long trajet de torture au cours duquel je sens son parfum porté par le vent des fenêtres, nous arrivons enfin chez Sofia. Une grande maison en périphérie de la ville, à l'abri des regards indiscrets. Un bijou de modernité niché au cœur de la forêt et à flanc de falaise. Je n'imaginai pas à quel point elle était riche avant d'arriver ici.

— Bienvenu chez moi, dit-elle dans son français approximatif.

— C'est immense...

Elle se contente de me sourire. Avant de nous faire faire une visite guidée.

— Ici c'est le salon, ici la cuisine, explique-t-elle en nous attirant plus loin. Au premier étage, vous avez les chambres. Sept au total. Et trois salles

de bains. Vous pouvez choisir la chambre que vous souhaitez..., précisez-t-elle en m'adressant un clin d'œil.

— Et la tienne ? demandé-je.

— Elle est située au rez-de-chaussée.

— Merci encore de nous accueillir, dit Aseem.

— Avec plaisir. Les amis de John sont mes amis.

— Évidemment..., marmonne Roxane.

— Le voyage m'a épuisée, je vais aller me reposer pour être en forme pour le tournage, demain. Vous pouvez utiliser la piscine ou aller à la plage en empruntant le petit escalier. Attention, c'est escarpé, comme la plupart des sentiers de randonnée ici.

— On peut faire des randonnées ? lancé-je, intrigué.

— Oui, tu peux notamment aller au sommet de la montagne en empruntant l'un des sentiers, qui ne démarre pas très loin de la villa. Il y en a pour deux ou trois heures de marche environ.

— Bon à savoir.

— J'ai un peu de matériel, si tu en as besoin, précise-t-elle.

Sur ce, elle emprunte un long couloir menant à sa chambre, je suppose. À mon tour, je me rends à l'étage pour déposer mes affaires dans une des chambres, suivi de près par Roxane et Aseem. J'entre dans la première qui se présente, tandis qu'il poursuit son chemin dans le couloir opposé.

Comme si ça suffisait pour m'éloigner d'elle !

Je prends une douche rapide, avant de me laisser tomber sur le lit. Nous avons voyagé de nuit, il est donc encore tôt, mais je dors tellement mal depuis que Roxane a accepté de venir que je m'effondre avant de m'en rendre compte.

Lorsque je me réveille, nu comme un ver, mon téléphone affiche presque 14 heures. Ça faisait longtemps que je n'avais pas dormi plus de cinq heures d'affilée. Je n'avais pas remarqué en arrivant à quel point la vue était

époustouflante. Nous surplombons l'océan Pacifique. En contrebas se profile une plage sauvage dont l'eau est translucide, et la forêt donne l'impression que nous sommes à l'abri dans un écrin. Je comprends pourquoi Sofia a acheté cette maison.

Je m'étire en poussant un grognement. Un hoquet de surprise attire mon attention vers la terrasse. Roxane, en maillot de bain, les joues rouges, fait de son mieux pour feindre de n'avoir rien vu. Je souris lorsqu'elle me jette un coup d'œil furtif. Mes yeux parcourent sa peau claire. Elle est magnifique dans ce bikini blanc. Je ferme les yeux et la revois nue. Les années n'ont pas eu d'impact sur elle. Ses seins, ses hanches, ses jambes, toutes ses courbes me donnent envie de la toucher. Je ne peux empêcher mon corps de réagir à cette idée. Mon sexe se réveille à son tour, tandis que je m'éloigne de la fenêtre pour lui cacher mon désir.

— Fait chier ! grogné en fourrageant dans mes cheveux.

Je savais que me retrouver près d'elle ne serait pas simple, mais de là à ce que mon corps réagisse comme celui d'un ado en rut devant le moindre bout de peau à découvert... Rien n'a changé. Quand j'avais dix-huit ans, elle me faisait un effet bœuf. Depuis, j'ai vu le corps d'autres femmes, mais aucune ne m'a fait bander aussi vite.

Je me retrouve donc, à vingt-trois ans, à devoir soulager un désir si ardent qu'il reprendra vie aussi sec, je le sais, si je ne fais rien maintenant. Je ferme les yeux et pense à ses formes, à sa peau diaphane, ses cheveux lui tombant en cascade dans le dos. Je me vois les empoigner tandis que je lui embrasserais la nuque avant de plonger en elle. J'imagine son reflet dans le miroir de la salle de bains, transi d'extase, les mains à plat sur l'évier. Je mets à peine dix minutes à venir en jurant.

Après une toilette rapide, j'enfile un maillot et me rends dans la cuisine pour boire quelque chose. Attablé dans le salon, devant son ordinateur, son fiancé est en pleine conversation téléphonique. Il porte une chemise parfaitement repassée, remontée sur les avant-bras, et un pantalon de

costume. Il doit faire au moins trente-cinq degrés. Quel mec normalement constitué porte une tenue pareille par cette chaleur ? Il ne sait pas se détendre ou quoi ?

Roxane passe devant la baie vitrée, derrière lui, et je m'arrête. Quel genre de type délaisse une telle déesse pour son boulot ? J'ai presque envie de le choper par le colback et de le secouer.

Dix années nous séparent toujours, mais nous jouons maintenant dans la même cour. Mes études sont terminées, j'ai un job fixe, le temps m'a vieilli alors qu'il semble n'avoir eu aucun impact sur elle. Ma mère dit que j'ai pris cinq années de plus, depuis que je travaille. C'est vrai que le manque de sommeil, les soirées trop arrosées n'ont pas aidé. J'ai l'air d'approcher des trente ans à grands pas.

J'attrape une bouteille d'eau dans le réfrigérateur et regarde dehors. Roxane est allongée sur un transat, les yeux fermés. Les rayons du soleil jouent divinement sur sa peau. J'attrape une seconde bouteille et décide de profiter de cet instant seul à seule avec elle, que son futur mari m'offre sans même s'en rendre compte.

Après quelques secondes à contempler son corps, je décide de lui signaler ma présence.

— Je t'ai apporté de l'eau.

Elle ouvre les yeux, surprise. Ils s'attardent un peu trop sur mon torse. Elle s'humidifie les lèvres, ce qui me donne envie d'en savourer le goût, puis ses yeux s'arrondissent en tombant sur mon bleu.

— Ce que tu vois te plaît ? me moqué-je.

— Tu as un sacré bleu !

— Ce n'est pas grand-chose...

Je m'assieds sur la chaise longue à côté d'elle.

— Je trouve que c'est déjà pas mal.

— En deuxième année, je me suis cassé le bras. En troisième, je me suis ouvert ici, raconté-je en désignant mon flanc gauche, où reste visible une fine

cicatrice.

— Mon Dieu ! souffle-t-elle en approchant les doigts, sans me toucher pour autant.

— Ce sont les risques du métier. Mais j'ai toujours aimé le danger.

— Je sais.

— Toi, tu es toujours aussi belle, soufflé-je en me penchant vers elle.

— John..., dit-elle d'un ton réprobateur en désignant du regard son fiancé.

— Il est au courant pour toi et moi ?

Elle baisse les yeux, mal à l'aise.

— Non, confesse-t-elle.

— Je vois... Tu as trop honte de notre histoire ou bien...

— Non ! Je n'ai simplement pas trouvé la façon de le lui apprendre. Et puis, si je l'avais fait, il n'aurait jamais accepté que nous venions ici, chuchote-t-elle en se rapprochant de moi.

S'il n'était pas bien accroché, je suis presque certain que mon cœur sortirait de ma poitrine. Son parfum m'emplit les narines. J'ai envie de me pencher davantage pour lui embrasser l'épaule, pour savoir si sa peau a toujours le même goût.

Une porte claque, et une tornade brune fait irruption. Sofia, souriante et fraîche comme la rose, apparaît, vêtue d'un monokini et d'un déshabillé de bain transparent. Mes yeux s'attardent sans doute un peu trop sur elle car, lorsque je reviens à Roxane, toute chaleur a quitté son visage. Ses yeux sont glacials.

Plus naturelle que jamais, Sofia s'installe sur mes genoux. Je sais qu'elle fait ça pour m'aider, mais je ne suis pas sûr que ça fonctionne. Ma sauvageonne n'est pas du genre jaloux. Sauf quand il s'agit de Sofia, visiblement, si je me fie à sa mâchoire qui se contracte, quand la jolie brune passe un bras autour de mon cou.

— Bien dormi ? lui demandé-je en souriant.

— Comme un bébé. Et toi ?

— Idem.

Je vois bien que Roxane est dubitative. Elle m'a vu apparaître à l'étage, pourtant, tout laisse supposer que Sofia et moi avons dormi ensemble. Étant donné qu'elle m'a aperçu nu à la fenêtre, elle doit s'imaginer tout à un tas de choses. Et je dois confesser que sa réaction me plaît. Ses joues rouges, son souffle court. Elle voudrait être n'importe où sauf ici, je parie.

— J'ai pensé que nous pourrions dîner en ville. Je connais un petit restau de plage où la nourriture est excellente et la musique sympa, on peut même danser.

— C'est une super idée, approuve Aseem, tout sourires de voir Sofia fièrement postée sur mes genoux.

Modère ta confiance, les apparences sont souvent trompeuses !

Il prend place à côté de Roxane et l'enlace tendrement, avant de déposer un baiser sur sa bouche, comme pour marquer son territoire.

— Merci, soufflé-je à l'oreille de Sofia.

Elle m'interroge du regard, fronçant les sourcils. Je lui souris. Sans le savoir, elle vient de m'offrir ma plus belle chance. Ce sera ce soir ou jamais.

Sofia avait raison, l'endroit est magnifique. La salle de restaurant est composée d'un grand bar derrière lequel se trouvent les cuisines. Des tables et des bancs en bois sont éparpillés sur le plancher en bois vieilli par l'air marin. L'établissement se prolonge sur la plage, où des rampes de bois flotté délimitent l'espace. À cette heure, le paysage nous offre un magnifique coucher de soleil orangé sur la mer turquoise qui vient s'échouer sur les quelques rochers et le sable blanc. Je n'ai jamais rien vu de tel.

Nous prenons place à l'une des tables, et Sofia commande pour nous quelques spécialités locales. *Tamal*¹, *chigüiro*² et *ajiaco*³, en plus de riz parfumé et de poissons grillés. Roxane nous explique qu'elle a goûté ces plats lors de son précédent séjour dans le pays. Sofia et elle s'accordent sur le fait

qu'il est bizarre de manger du *chigüiro*, mais que l'*ajiacó* est délicieusement préparée.

Elles discutent alors des voyages qu'elles ont effectués l'une et l'autre. C'est la première fois qu'elles ont une véritable conversation, et je crois qu'elles se sont trouvées un point commun. Je les écoute, sans pouvoir m'empêcher de caresser le bijou en métal dans la poche de mon jean : la montre de Roxane. Celle qu'elle a oubliée chez moi le jour de notre rupture. Celle qui appartenait à sa grand-mère et à laquelle elle tenait tant.

Aseem intervient de temps à autre. Je comprends pourquoi Roxane l'a choisi, pourquoi elle l'épouse. Il est doux, attentionné. Il est aussi très intelligent. Malgré son côté trop strict pour moi, il semble bien s'occuper d'elle. Il l'aime, ça crève les yeux. Je sens cependant une certaine distance entre eux, qui n'a rien à voir avec moi. Je ne l'avais pas remarquée, dans l'avion, mais ce soir, c'est manifeste. Elle se dégage toujours lorsqu'il pose la main sur la sienne, elle ne répond jamais lorsqu'il lui murmure ce que j'imagine être des mots doux. Roxane est quelqu'un de pudique, mais pas à ce point.

En fin de repas, le patron du restaurant supplie Sofia de se joindre au groupe pour chanter une chanson. Elle accepte avec plaisir, me laissant seul avec mon rival et la femme que je dois reconquérir.

— Comment un gars comme toi s'est retrouvé dans le clip d'une chanteuse comme elle ? me demande-t-il, quand elle s'éloigne.

— J'avais besoin de boulot, ils cherchaient un cascadeur. Mon agent et meilleur ami, Max, les a convaincus de me prendre...

— C'est une petite bombe. Du coup, tu te l'es tapée ? Vous avez presque le même âge..., ajoute-t-il d'un air faussement complice et plein de sous-entendus.

Roxane lui donne un méchant coup de coude dans les côtes.

— Ça ne te regarde pas ! réponds-je sèchement.

Il ne manque pas d'air !

Il lève les mains, comme le ferait un innocent, avec un sourire trop grand. Je sais que sa question ne vise qu'à me mettre dans une fâcheuse posture devant sa douce. Même si c'était le cas, il n'a pas à parler de Sofia de cette façon. Et puis, c'est quoi, cette manie de mettre mon âge sur le tapis ? Il a peut-être quelques années de plus que moi, mais il pense visiblement que nous jouons dans la même cour, lui et moi.

— Pas la peine de s'énerver !

— Alors, arrête de poser des questions comme ça !

— Ce sont des choses qui se font entre potes, non ?

— Qui a dit qu'on était potes ? craché-je.

La situation commence à dégénérer. S'il continue à me provoquer, je ne promets pas de garder mon calme. Il se penche par-dessus la table et me murmure à l'oreille :

— Personne mais, si tu tiens à elle, il serait opportun de bien s'entendre, non ?

Je rêve ou il me fait du chantage ?

— Et si je n'en ai pas envie ?

— Tu devras lui dire adieu, et je ne suis pas certain que tu le souhaites...

Son téléphone se met à sonner, il s'excuse avant de s'éloigner pour répondre. Je me rends seulement compte que Sofia a commencé à chanter.

— Je suis désolée, s'excuse Roxane.

— Pour quoi ?

— Pour son attitude. Parfois, Aseem a trop d'assurance, ça finira par lui jouer des tours.

— Ça n'a rien à voir avec de l'assurance, à ce stade, je dirais plutôt que c'est un connard qui a besoin de marquer son territoire.

— Comment ça ?

— Rien... laisse tomber. Tu veux danser ?

Je me lève et lui tends la main.

Ce con m'a mis en rogne, mais je compte bien jouer cartes sur table avec elle ce soir. Quand elle place sa main dans la mienne, un courant me transperce de part en part. Il provoque en moi un frisson. Je l'emmène sur la piste de danse et entrelace les doigts aux siens. Mon cœur cogne dans ma poitrine, et je profite du moment pour m'imprégner de son odeur. Elle utilise toujours le même parfum. J'aime cette sensation qui me donne l'impression que plus rien n'existe. C'est plus fort que moi, je l'attire un peu plus près. J'ai besoin de la sentir dans mes bras, tandis que nos pieds bougent lentement, au rythme de la musique. C'est comme si elle était faite pour moi. Je prends soudain conscience du diamant qu'elle porte à l'annulaire gauche et dois me concentrer pour ignorer à quel point il ne lui ressemble pas.

— Je lui ai dit que tu étais la raison pour laquelle j'ai accepté de quitter la France, tout à l'heure, c'est pour ça qu'il agit comme ça.

— Tout s'explique...

— Je n'aime pas sa réaction.

— Tu n'as pas à t'en faire pour moi... Je suis un grand garçon. Ce n'est pas lui qui va me faire peur, la taquiné-je, pour détendre l'atmosphère.

Elle rit.

— Ce son m'a manqué...

— Lequel ?

— Ton rire.

— Je sais...

Elle le dit comme si c'était le reflet de ce qu'elle ressentait.

— Pour ton information, je n'ai pas couché avec Sofia, ni tout à l'heure ni jamais.

— Ça ne me regarde pas.

— Au contraire...

C'est le moment idéal pour me lancer. Je sais exactement par où commencer.

— Tu ne portes plus la montre de ta grand-mère ? lui demandé-je en lui caressant le poignet.

— Je l’ai perdue avant de partir...

Je lui lâche la main et la fourre dans ma poche. J’en sors le précieux objet que je garde depuis cinq ans, dans l’attente du moment parfait. Et quoi de mieux qu’une plage magnifique en Colombie, dans une atmosphère comme celle-ci ? Seuls, les yeux dans les yeux, son bleu paradisiaque contre mon brun féroce.

Je lève le bijou à hauteur de son regard. Elle marque une pause, juste le temps que ses yeux s’adaptent. Elle a un mouvement de recul, fronce les sourcils, puis tend la main. Son émotion est palpable, l’incompréhension se lit sur son visage. Si elle savait à quel point cette montre m’a accompagné, durant ces dernières années. Elle ne m’a jamais quitté.

— Com..., commence-t-elle, avant d’être interrompue par son fiancé.

— Tu permets que je récupère ma femme ? demande-t-il en s’immisçant entre nous.

— Future femme, vous n’êtes pas mariés, lui rappelé-je.

— Pas encore, concède-t-il en passant un bras autour de sa taille, tout sourires.

Elle sourit aussi, un sourire contrit, et secoue la tête, désolée. Moi, j’ai bien envie d’arracher les yeux à ce crétin. Je voudrais le tuer pour nous avoir interrompus. Sans lui, j’aurais jeté mon cœur aux pieds de Roxane. Je lui aurais dit les mots qui rugissent en moi chaque fois que je la regarde. J’aurais mis mon âme à nue, parce que, dans le fond, il n’y a jamais eu qu’elle.

Je lui aurais dit que je l’aimais, tout simplement.

1. Viande de poulet servie dans une purée de farine de maïs avec des légumes et cuite dans une immense feuille verte qui confère à ce plat une saveur fumée.

2. Espèce de ragondin dont la chair ressemble un peu à du poulet ou à du porc.

3. Sorte de soupe avec du poulet, des câpres et de la *mazorca* (maïs à gros grains qu’on trouve partout en Colombie). Servie avec du riz blanc et de l’avocat frais.

10.

Malgré la sieste de ce matin, je suis épuisé. Et puis, j'ai envie de me retrouver seul. J'ai peur de faire une connerie, si l'autre trou duc tente encore de jouer avec moi à celui qui pissera le plus loin. C'est comme s'il me rappelait sans cesse que ces cinq dernières années lui ont appartenu. Et à lui seul.

Dans la voiture, Sofia pose la tête sur mon épaule, aussi fatiguée que moi. Sa main dans la mienne, je sens qu'elle a besoin de réconfort. Roxane, assise sur la banquette avant, m'observe discrètement, avant de revenir sur la route.

Lorsque nous arrivons, Aseem nous salue, entraînant derrière lui ma belle blonde. Je suis Sofia jusque dans sa chambre. L'ambiance lui ressemble tellement. Le lit est immense, à l'image de celui qui nous a servi de décor. De sa fenêtre, on peut voir l'océan au loin. Sa salle de bains ouvre sur la chambre. Les meubles sont en bois, typiques du style local, et des persiennes occultent les fenêtres.

Elle s'installe sur le lit, tandis que je prends place dans le fauteuil club en cuir marron.

— Je peux te poser une question, John ?

Elle commence toujours ainsi quand elle a quelque chose de fâcheux à demander.

— Toujours.

— Vous avez beaucoup d'années de différence avec Roxane ? Enfin, je connais ton âge, mais je me demandais quel était le sien.

— Presque dix ans.

— C'est tellement minime ! Une si petite chose vous a séparés.

— Tu sais comment sont les gens. Ils diront d'un gars de dix ans ton aîné qu'il a de la chance de t'avoir mais, à l'inverse, une femme sera une cougar. Ce sont ces foutus a priori, inscrits dans tant de mentalités, qui ont mis à mal notre relation. Ça et ma mère...

— Ta mère ?

— Elle a vu que j'avais le béguin pour Roxane, alors elle lui a demandé de s'éloigner. Elle pensait bien faire. Protéger le fils qui lui restait...

Je n'aime pas parler de lui, ça me rappelle qu'il n'est plus là, que j'ai été un mauvais grand frère, que j'aurais pu éviter cet accident. Parce que c'est elle et que je suis à fleur de peau, ce soir, elle n'a pas à poser la question pour que je précise mon propos.

— Je ne te l'ai jamais dit, mais tu ressembles beaucoup à Loïc. J'aimerais parfois qu'il soit encore là.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle sait qu'il est mort, mais je ne lui ai jamais dit comment, ce n'est pas le truc qu'on balance facilement dans une conversation.

— Un truc con. Un pari avec des copains. Il a sauté d'un pont, s'est s'assommé à la réception et noyé.

Elle se lève et vient s'asseoir sur mes genoux, avant de passer les bras autour de mon cou. Sa robe remonte outrageusement, mais je n'ai pas envie de mater quoi que ce soit. La seule chose que je ressens, c'est le réconfort qu'elle m'apporte à cet instant précis. Elle plaque ma tête contre sa poitrine en me caressant les cheveux, comme le ferait ma mère.

Ma mère, ça fait un paquet de temps que je ne l'ai pas appelée.

— C'est pour ça que tu es si sérieux ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— John, je ne veux pas t'offenser mais, parfois, j'ai l'impression que tu es mon père. Je te jure ! Il n'y a qu'à voir la manière dont tu viens de tirer sur

ma robe.

— Ton père ? Sérieusement ?

Elle opine du chef en souriant. Elle est moqueuse, ne prend jamais de gants, dit toujours ce qu'elle pense. Cette fille est une mine d'or qui ne demande qu'à être transformée en bijou.

— Merci, soufflé-je.

Je la soulève, la pose sur ses draps, lui embrasse le sommet du front avant de la laisser seule dans sa chambre.

Je monte dans la mienne, me déshabille et m'effondre sur mon matelas. Les yeux fixés au plafond, j'imagine une fois de plus ce qu'aurait été ma vie, si Roxane ne m'avait pas quitté.

Je ferme les yeux sans vraiment m'en rendre compte, me laissant bercer par le bruit des vagues et de la pluie battant sur les feuilles. La température s'est considérablement rafraîchie, je laisse l'air balayer ma peau.

Un bruissement, un cliquetis, des pas... Mon subconscient travaille avec tant de minutie que j'ai l'impression que c'est réel. La main qui passe dans mes cheveux, le matelas qui s'affaisse à côté de moi, le souffle lent et régulier. Je voudrais que ce ne soit pas qu'un songe.

Une chevelure blonde se penche sur moi, quelque chose brille sous les reflets de la lune. Les yeux mi-clos, je savoure le parfum si particulier qui envahit mon espace.

— John, murmure une voix.

— Hum...

— John, réveille-toi, j'ai besoin de savoir.

J'ouvre les yeux d'un coup. Surpris de trouver Roxane assise sur le bord du lit, je me redresse d'un bond.

— Pourquoi ? demande-t-elle.

Je me frotte les cheveux, encore dans les vapes.

— Pourquoi tu avais ma montre ?

Je hausse les épaules.

— Tu l’as laissée sur mon bureau, il y a cinq ans. Je comptais te la rendre en passant chez toi plus tard, mais tu m’as quitté avant.

— Tu ne t’en es pas débarrassé ?

Je secoue la tête.

— Non, tu vois.

La vérité, c’est que je n’ai pas pu. À la longue, cette fichue montre est devenue mon gri-gri. C’était la seule et unique chose que j’avais gardée d’elle. Elle me rappelait que cette histoire avait été réelle. À part Max, personne de mon entourage proche n’était au courant. Ma mère n’aurait pas vu notre relation d’un bon œil, et mon père était tellement absent qu’il ne se serait pas rappelé qui était Roxane, bien qu’il l’ait eue à dîner un soir.

— Pourquoi ? insiste-t-elle.

— Parce que c’était la tienne. Je sais à quel point tu y tiens.

Une larme perle sur sa joue. Ça n’a rien à voir avec l’émotion de retrouver ce bijou. Je sens qu’il y a autre chose. Une chose bien plus complexe que l’attraction entre nous, bien plus compliquée qu’une simple question de choix. Elle est rongée de l’intérieur par quelque chose qui me dépasse.

J’efface ses larmes du pouce et lui caresse doucement la joue. Elle m’adresse un sourire timide. Je l’attire dans mes bras ; elle s’y niche presque trop facilement. J’ai besoin de la protéger, je ne supporte pas de la voir comme ça. Si j’apprenais que c’est ce crétin d’Indien qui la fait souffrir, je pourrais tout casser.

Elle s’écarte de moi, me regarde intensément. Le doute voile ses yeux. Les limites sont claires, mais elle lutte entre ce dont elle a envie et ce qu’il faut faire. Elle se lève et, alors que je m’attends à ce qu’elle regagne sa chambre, elle s’étend de l’autre côté du lit, dos à moi, au-dessus des draps. Je contemple un instant sa silhouette vêtue d’un simple short et d’un T-shirt en coton gris, peinant à y croire. Ses cheveux s’étalent sur l’oreiller. Je meurs d’envie de me serrer contre elle, mais je sais que je n’en ai pas le droit, que ce

n'est pas ce qu'elle attend. Elle a toujours été une femme respectueuse des règles. Et ce n'est pas un amant qu'elle est venue chercher ce soir, c'est un refuge, un instant de calme.

Le calme avant la tempête que je vais provoquer dans sa vie.

Au réveil, mon lit est vide. Je suis seul. Horriblement seul. J'ai passé une bonne partie de la nuit à regarder son corps, à calquer mon souffle sur le sien. Je me sens tellement con. Cette nuit ne rime à rien. Je suis resté figé, sans lui avouer ce que je crevais d'envie de lui dire depuis mon arrivée ici, depuis le premier jour. Au lieu de ça, je l'ai simplement regardée dormir pour le plaisir de la savoir étendue près de moi et non près de lui.

Maigre victoire, champion.

Je m'extirpe du lit rapidement. Après une douche fraîche pour me réveiller, je m'habille et descends. Asem est déjà derrière son ordinateur, Roxane à ses côtés, en train de siroter du thé, le regard dans le vide. Sofia fait sa méditation au bord de la piscine. Je me sers un café et décide de rejoindre cette dernière.

À la première gorgée, je savoure l'or noir. Je n'ai aucun doute quant à la personne à qui je le dois. Il a cette saveur particulière qui n'appartient qu'à son tour de main. Je n'ai pas arrêté de boire du café immédiatement, il y a cinq ans. J'ai d'abord cherché un barista capable de le préparer à la perfection. En vain. L'odeur seule me dégoûtait, à cause des souvenirs qu'elle faisait surgir, jusqu'à ce que je retrouve ce goût si particulier dont elle a le secret.

Sofia tourne la tête vers moi en souriant.

— Tu as passé une bonne nuit ? demande-t-elle en étirant les bras au-dessus de la tête.

— Pas vraiment, soupiré-je.

— Oui, ils se sont disputés fort, dit-elle en baissant le ton.

— Qui ?

— Roxane et Aseem. Peu après que tu as quitté ma chambre, je les ai entendus. Leur discussion avait l'air houleuse.

— J'ai sombré à peine couché.

Tout s'explique. Je comprends pourquoi je l'ai trouvée si bouleversée, cette nuit. J'aurais juste aimé connaître la cause de cette dispute. Était-ce parce qu'elle avait pris ma défense ? Était-ce à cause de la montre ? Des problèmes de couple ? Si Sofia le lui demandait, est-ce que Roxane se confierait à elle ?

— Tu as compris de quoi il était question ? demandé-je, curieux.

Elle secoue la tête.

— Non, je ne distinguais pas leurs paroles, même si leur chambre est au-dessus de la mienne. Mais je peux mener l'enquête. Parfois, entre femmes, on se confie plus facilement.

Elle me connaît trop bien, parfois ça fait peur.

— Tu ferais ça pour moi ?

— À charge de revanche, s'esclaffe-t-elle en m'adressant un clin d'œil, avant d'attraper ma tasse et de boire une grande lampée de café.

— Tu es au courant que c'est mon café ?

— Oui.

Je lui reprends ma tasse, la pose par terre, avant de me jeter sur elle. Je l'attrape et, dans ma course, l'embarque avec moi tout habillée dans la piscine. Quand elle sort la tête de l'eau, elle rit aux éclats.

— John !

— Sofia !

— J'étais habillée, tu sais ?

— Pour ce que tu portes ! la taquiné-je.

Elle me frappe l'épaule, et nous rions de plus belle. Si cette fille n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Nous retrouvons l'équipe de tournage légère sur la plage. Darla m'accueille avec un grand sourire, une petite éponge ovale dans les mains. Je ne comprends ce que c'est que lorsqu'elle m'étale avec du fond de teint sur la tronche. La torture... Non, tout compte fait, le pire reste le mascara. Quand je la vois arriver avec ce truc, je refuse catégoriquement d'en mettre.

Moi vivant, jamais !

— Sofia est en train de se préparer, m'annonce-t-elle, tu pourras aller t'habiller après.

— Tu ne veux pas profiter de la plage plutôt, Darla ?

— Je n'ai pas le temps, si vous n'êtes pas tous les deux prêts dans dix minutes, Alfonso va péter un câble.

— Alfonso ?

Personne ne l'appelle par son prénom, c'est Lopez pour tout le monde.

— Le metteur en scène.

— Vous êtes intimes, donc...

Elle se met à rougir. J'ai vu juste. Je lui adresse un sourire satisfait, tandis qu'elle tente de dompter mes cheveux.

— Je pense qu'on est pas mal, décrète-t-elle au bout de quelques secondes.

C'est tout juste si elle ne me jette pas de la chaise, avant de hurler le prénom de ma coéquipière.

Je passe derrière le rideau de fortune pour me changer. Une tente a été montée à cet effet. Nous allons tourner sous un tipi et sur une balancelle installés sur la plage et dans les vagues. Je discute avec un technicien le temps que Sofia se prépare. Au loin, j'aperçois Roxane et son fiancé qui sont arrivés. Sofia les a invités à assister au tournage. Je ne suis pas vraiment à l'aise avec l'idée que la femme que j'aime va me regarder jouer les amoureux transis pour une autre, mais je n'ai pas eu le choix. Quand la latina a une idée en tête, c'est difficile de la lui ôter.

Ça a l'air tendu entre Aseem et Roxane, parce qu'à peine arrivés sur la plage ils se séparent, lui d'un côté, elle sous la tente avec Sofia. Lorsqu'on me demande d'aller la chercher, je ne me fais pas prier.

Je m'approche doucement, et un mot stoppe mes pas.

—... perdue.

— Pourquoi ?

— Est-ce que tu veux des enfants, Sofia ?

— Un jour, peut-être. Lorsque j'aurai trouvé la bonne personne.

— Aseem aimerait que nous ayons un bébé, lâche Roxane en soupirant. Il me tanne avec ça depuis des semaines. J'en ai envie aussi, mais... je n'ai pas l'impression que ce soit le bon moment, avec le mariage qui arrive...

— Tu l'aimes ? demande Sofia.

J'attends la réponse, le cœur serré.

— Oui, mais je ne sais plus où j'en suis.

— Je vois. Ce n'est pas une décision facile.

— N'en parle pas à John. Je t'en prie...

Je ne pensais pas que l'entendre reconnaître qu'elle aime Aseem serait si difficile. Est-ce que ça veut dire que je me suis fait des films ? Suis-je le seul à ressentir cette attraction ? Et surtout, pourquoi ne m'a-t-elle pas parlé de cet enfant ?

Tout à coup, je me sens lésé. Pourquoi a-t-elle réagi de la sorte en voyant les photos de Sofia et moi ? Pourquoi a-t-elle accepté cette invitation, si c'est pour faire sa vie avec un autre ? Si, en fin de compte, je n'ai jamais eu aucune chance...

J'ouvre le rideau d'un coup sec, les faisant sursauter toutes les deux.

— On t'attend, lâché-je sèchement à l'intention de Sofia, avant de tourner les talons.

Elle se lève et se précipite à mes trousses.

— John ! Ça va ?

— Très bien !

— Je sais pourquoi ils se sont disputés.

— Tu sais quoi ? Peu importe, je m'en fous.

— Mais...

Je ne lui laisse pas le temps de poursuivre, je l'entraîne sur le plateau. Nous tournons les scènes les unes après les autres. Lorsqu'il faut embrasser Sofia, j'y mets, malgré moi, un peu trop du mien. Juste parce que je sais que Roxane me regarde. Je caresse la peau douce de ma partenaire, je la serre contre moi, passe la main dans ses cheveux. Je laisse traîner mes lèvres un peu trop sur les siennes...

Avant de se changer, Sofia m'attire à l'écart.

— Tu joues à quoi ?

— À l'amoureux, c'est mon rôle, non ? Et je le prends au sérieux.

— Tu joues plus avec elle qu'avec moi. Ne va pas trop loin, John, tu pourrais t'en mordre les doigts. La rendre jalouse, passe encore, mais ne m'utilise pas pour te venger !

Je baisse les yeux. Merde, elle a raison. Je ne suis qu'un connard immature.

— Je suis désolé, soufflé-je.

— Pitié, arrête avec cette tête de chien battu, tu es trop mignon ! plaisante-t-elle.

— Sofia...

— Quoi ? C'est vrai. Je suis à la limite de tomber amoureuse, dit-elle en riant, avant de se précipiter vers la tente.

Elle en ressort deux minutes plus tard, vêtue d'un monokini sexy. Je l'entraîne dans les vagues, et nous jouons comme des enfants, alternant les plans solos et les plans à deux, au coucher du soleil.

Lorsque Alfonso actionne le clap de fin, nous sommes éreintés et pressés de retrouver la maison. Seulement, j'apprends que la fin du tournage rime aussi avec soirée. Nous fêtons notre travail avec l'équipe. Roxane, qui est

restée à l'écart tout le temps du tournage, ne m'a pas adressé la parole de la journée. J'ai l'impression que ses regards sont des flèches acérées.

Après un ou deux verres, je prends mon courage à deux mains et m'approche d'elle, mais elle m'évite en allant se réfugier dans les bras de son fiancé dès qu'elle comprend mon intention. Je capitule.

Demain, je pars en randonnée. Je pourrai me vider la tête. Je déciderai plus tard de ce qui est bon à faire. Si j'étais sûr jusque-là que lui révéler mes sentiments était une bonne idée, à présent, alcoolisé ou non, je ne suis plus certain que ce soit le cas.

11.

J'ai l'impression que ça fait une éternité que je n'ai pas fait ça. J'ai réuni et étalé sur la table tous les éléments dont dispose Sofia pour la randonnée. Sac à dos, carte, bouteilles d'eau, barres de céréales, casquette, K-way, portefeuille et pansements : tout y est. Avant-hier soir, alors que je n'arrivais pas à m'endormir, j'ai essayé de me trouver une activité à sensation forte en parcourant le Net. J'ai sélectionné un chemin au sommet duquel se trouve un petit refuge tenu par deux passionnés de parapente.

Il est presque 6 heures du matin. L'heure idéale pour entamer une longue marche. Avec la température qu'il fait en Colombie, le matin reste le moment de la journée idéal pour marcher. Pour une randonnée dans la jungle, il m'aurait fallu un guide. C'est pourquoi je me contenterai de suivre le chemin qui mène en haut de la montagne.

Je glisse une à une affaires et provisions dans le sac à dos. C'est presque vital, j'ai hâte de partir pour dépenser ce trop-plein d'énergie. J'ai besoin de ma dose d'adrénaline.

Aujourd'hui, tout particulièrement.

Au moment où je range mon téléphone dans la poche droite du sac, il se met à vibrer.

Je décroche sans même regarder de qui il s'agit.

— Allô ?

— Putain, Jo', j'ai l'impression que ça fait une éternité que je ne t'ai pas eu !

Je reconnais immédiatement la voix grave de mon meilleur pote. Je réalise soudain qu'obnubilé par Roxane j'en ai presque oublié qu'il existe une vie, un noyau avec des gens qui gravitent autour. À trop faire d'elle mon monde, j'en ai occulté la réalité. C'est flippant de constater à quel point on peut devenir dépendant d'une personne.

— T'es là ? demande la voix à l'autre bout.

— Oui, oui.

— Comment ça va ? J'ai cru voir que tu ne te faisais pas chier, à San Francisco. Je t'ai trouvé du boulot, et toi tu te tapes la chanteuse !

— Je ne me la suis pas tapée, soupiré-je.

— Les photos ont pourtant fait le tour du Net.

— Fait chier !

— Il y a pire, cette Sofia est sacrément jolie.

— Tu vas pas t'y mettre, toi aussi ! m'agacé-je. J'ai déjà l'Indien qui me casse les couilles.

— L'Indien ? J'ai loupé quelque chose ?

— Elle va se marier, Max. Elle va se marier avec un putain d'Indien bourré de fric, qui va lui faire tout un tas de bébés basanés magnifiques. Et moi, pauvre con que je suis, je vais crever tout seul...

— Sofia va se marier ?

— T'es con ou tu le fais exprès ? Roxane !

Je lui ai dit que je partais la reconquérir mais j'avais omis ce détail. Si je lui en avais parlé, il aurait tenté de m'en dissuader. Il m'a ramassé à la petite cuillère une fois, pas sûr qu'il ait envie de recommencer.

Pourtant j'en prends le chemin, à croire que j'aime souffrir.

— Ah...

— J'ai besoin de bosser, de me défoncer pour le travail, de retrouver l'adrénaline, de me vider la tête. Et je ne parle pas d'un clip à la con, Max. Je veux me jeter dans le vide du haut d'un gratte-ciel, d'un avion ou de n'importe où. Je veux m'éjecter d'une voiture en flammes et jouer avec le

feu. J'ai besoin de me sentir vivant. Pour lui. Pour elle. Mais surtout pour moi.

— Je vais voir ce que je peux faire, promet-il.

— Merci.

— C'est aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas besoin de lui répondre. Ce n'est pas un hasard, si, aujourd'hui en particulier, cette sensation est accrue. Si le besoin de vivre à cent à l'heure me brûle les veines et si j'ai choisi de sauter de cette falaise, cet après-midi. Aujourd'hui, c'est son anniversaire. Loïc aurait eu dix-huit ans.

Et dix-huit ans, ça se fête.

— Tu n'as pas besoin de risquer ta vie pour honorer la sienne, Jo'. Il faut que tu te débarrasses de cette culpabilité.

— C'est plus fort que moi. Je lui ai promis de vivre chaque seconde pour deux. Depuis que j'ai quitté la France, j'ai l'impression d'avoir tout mis sur pause, perdu de vue l'important.

— Elle est importante pour toi. Elle l'a toujours été.

— Mais elle ne sera jamais à moi. Il faut que je me fasse une raison.

Je me tourne vers la table. Elle est là. Elle porte un legging de sport noir la moulant à la perfection ainsi qu'un débardeur couleur pêche. Un élastique maintient ses cheveux en une queue-de-cheval, laissant apparaître ses clavicules et sa nuque parfaite. Mon cœur en loupe un battement et se serre. Il se contracte tellement fort que ma poitrine me brûle.

Je ne sais pas depuis combien de temps elle est là, ni ce qu'elle a entendu. Mais son regard m'indique qu'elle est là depuis assez longtemps pour avoir perçu ma dernière phrase.

— Je te laisse, murmuré-je à Max, avant de raccrocher.

Puis je m'approche doucement d'elle.

— Je viens avec toi, lâche-t-elle.

— Bonjour, d'abord, réponds-je en souriant pour détendre l'atmosphère, sans succès.

Elle rougit, mais ne se démonte pas. Elle semble furieuse.

— J'ai besoin de quoi ?

— Bouteilles d'eau, barres de céréales, le reste je m'en charge.

— Parfait. Je suppose que Sofia a tout, ici ?

Je hoche la tête. Elle tourne les talons et revient quelques instants plus tard, deux bouteilles d'eau et des barres de céréales dans les mains. Je vais lui chercher un sac et le lui tends. Elle y glisse en silence boisson et nourriture, visse une casquette sur sa tête et enfile le sac.

— Je suis prête.

— Tu ne dis pas au revoir à ton fiancé ?

— Je lui ai laissé un mot sur l'oreiller.

— Très bien.

Nous sortons de la maison et rejoignons le chemin.

Les trois heures suivantes, ni l'un ni l'autre ne pipent mot. Les regards sont quasiment inexistantes. Roxane se contente de me suivre en silence. Durant tout ce temps, il n'y a que le bruit de nos souffles se perdant dans les arbres, le cri des oiseaux et le sifflement des insectes. Le soleil fait rapidement grimper la température de quelques degrés, si bien que la chaleur devient très vite suffocante. Ça n'a pas l'air de la déranger. Comme si elle avait fait ça toute sa vie.

Quand je la vois ainsi, je l'imagine en Inde, en sueur dans les plantations, portant soixante-dix kilos de feuilles sur le dos, au travers des allées de théiers plantés à même les pentes abruptes des montagnes. Munaar est le premier endroit où je me suis rendu, lorsque j'ai voyagé pour la première fois. Je voulais voir de mes propres yeux ce qu'elle avait vu, l'endroit où elle était devenue cette fleur sauvage et indomptable.

Elle est rouge, essoufflée, pourtant elle ne rechigne à aucun moment. La pente est un peu rude, mais elle ne se plaint pas. Moi, je me contente de lui jeter un coup d'œil de temps à autre, pour vérifier qu'elle est bien là, avec moi. Sa présence m'apaise autant qu'elle m'opprime. Sans le savoir, elle est

la seule à panser la blessure que je porte en moi. Parce que, quand je suis avec elle, j'oublie. Et ça m'effraye.

J'ai peur d'oublier jusqu'à son existence. Peur de me lever un matin et de ne plus songer à lui. Peur de finir par ne plus me rappeler son rire. Peur de réaliser que je suis seul et qu'il ne vit plus en moi. Peur de l'avoir abandonné.

Encore.

Lorsque j'aperçois enfin le chalet, un sourire naît sur mes lèvres. Elle n'a aucune idée de ce dans quoi elle s'est embarquée. Puisqu'elle a voulu venir avec moi, elle va devoir aller jusqu'au bout. Si je saute dans le vide, je suis décidé à ne pas sauter seul.

— Tu comptes faire la gueule encore longtemps ? finis-je pas lui demander.

— Je ne fais pas la gueule.

— Pourtant, tu as l'air... énervée.

— Non.

Son ton est si sec que je me rends bien compte qu'elle est agacée.

— Tu sais ce qui pourrait te détendre ?

Je souris.

— Si ton idée, c'est de faire l'amour, je ne suis pas certaine que tu redescendes avec tous tes attributs.

— Je parlais plutôt de s'envoyer en l'air, annoncé-je, pas peu fier du double sens de ma phrase.

Elle lève les yeux au ciel.

— C'est la même chose...

— Hum... pas vraiment. Suis-moi.

— John ! s'exclame-t-elle.

Je me retourne, souriant toujours. Elle le voit dans mes yeux. Elle ne me connaît que trop bien. Je sais que ça se voit sur ma tronche. J'ai cet air de gamin insolent et taquin qu'elle aimait tant détester. Elle écarquille les yeux.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demande-t-elle.

— Surprise !

— J’ai passé l’âge de tes gamineries.

— Pas moi.

La voilà, notre différence d’âge. Encore et toujours. Elle n’avait pas refait surface avant ce jour. C’est comme si elle imposait un espace-temps différent à nos vies, alors qu’elles sont sur une seule et même *timeline*. Ces freins, il n’y a qu’elle qui les voit. Pour ma part, je nous ai toujours considérés comme un homme et une femme qui s’aimaient, deux amants qui se désiraient. Jamais comme un ado avec une femme plus âgée. Mais je suppose que ce n’est qu’une question de point de vue.

C’est facile pour moi, ce n’est pas la première fois que je saute. Et je suis certain qu’elle va adorer. Après m’avoir maudit quelques minutes.

Tandis que nous approchons du chalet, Roxane paraît de plus en plus nerveuse. Elle frotte ses mains sur son legging. Un couple, la petite trentaine, vient à notre rencontre. Ils nous accueillent avec un immense sourire. Je m’annonce, et ils me présentent leur structure. Au fur et à mesure de leurs explications, je prends un malin plaisir à voir Roxane se décomposer. Plus encore lorsque je demande :

— Vous avez le matériel pour voler en tandem ?

— Bien sûr.

— Super ! m’exclamé-je en me tournant vers elle.

Elle secoue la tête de droite à gauche, les yeux écarquillés.

— Oh si, Roxane !

— Moi vivante, jamais !

— Tu me fais confiance ?

— Ce n’est pas la question.

— Évidemment que ça l’est.

— Tu sais très bien que oui.

— Alors, tu sautes avec moi.

Nous déposons nos sacs à dos dans le patio. Mario, le moniteur, m'informe que je dois me dépêcher si je veux en profiter, car la météo annonce des orages pour le milieu de l'après-midi. Il m'explique que le vent se lève généralement une petite heure avant l'arrivée de la pluie et des éclairs dans la montagne. Du vent, c'est bon pour le vol, mais trop risquerait de mettre nos vies en danger. Puis sa femme, Paula, m'emmène dans le cagibi qui sert à entreposer les baudriers, les harnais et le parapente.

Le lieu est magnifique. Le long de la maisonnette se trouve un champ en pente, à flanc de falaise. De là, on peut voir l'océan Pacifique, le mouvement des vagues et l'immensité de la vallée verdoyante. Des airs, ce sera encore plus beau.

Je m'équipe et vais chercher Roxane qui discute avec Paula. Si elle pense passer à la trappe, elle se met le doigt dans l'œil.

— À ton tour, lui indiqué-je en lui tendant la main.

Elle hésite un instant avant de soupirer.

— Tu ne vas pas lâcher l'affaire ?

— Non.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

Elle me suit en ignorant ma main tendue. Elle se laisse harnacher, tout en prenant soin d'éviter mon regard. Nous enfilons un casque de protection. J'étales la voile sur le sol, la raccorde à ma sellette, avant d'accrocher la sienne. Collée contre mon torse. Nous venons de marcher plus de trois heures. Le parfum qui se dégage d'elle respire l'effort et me rappelle les nuits que nous avons passées ensemble.

— Quand je te donne le signal, tu fais trois quatre pas droit devant toi. Tu vas sentir une résistance dans le dos. Quand c'est le cas, tu te laisses porter. Ensuite, à mon signal, tu cours et tu t'assieds une fois qu'on a vraiment décollé.

— Combien de fois tu as fait ça ? demande-t-elle en tournant la tête vers moi.

— C'est la première, pourquoi ?

Elle blêmit, son visage devient exsangue, et sa respiration se bloque.

— Je plaisante ! J'ai suffisamment de pratique pour qu'on me laisse voler seul avec toi. J'ai fait plusieurs stages et j'ai pratiqué lors de mes voyages.

— OK.

— Prête ? demandé-je en avançant un peu pour gonfler la toile.

— Non.

— Cours !

Elle s'exécute malgré tout. Elle tire de toutes ses forces. Je la suis, tirant aussi sur la voile dans laquelle le vent s'engouffre petit à petit. Lorsque nous arrivons au bord de la falaise, elle hurle avant de se laisser porter.

C'est encore plus beau que je ne l'imaginai. Les montagnes, les forêts, les cultures, les lacs, l'océan, tout paraît à portée de main. Nous survolons quelques habitations composées de tôles. J'adore cette sensation : être plus léger que l'air, avoir l'impression de maîtriser, tout en lâchant prise. Mon cœur bat à tout rompre, l'adrénaline afflue dans mes veines. J'ai l'impression d'être plus proche de lui. Je ne me suis jamais senti aussi heureux qu'en ces instants où je risque ma vie autant que je la vis.

— Ça va, Roxane ?

— C'est magique...

Nous profitons en silence de la vue, à la recherche des courants d'air chaud nous permettant de monter plus haut. Trente minutes de silence, le vent nous fouettant la peau, des paysages à couper le souffle.

Lorsque je sens les rafales se renforcer, je décide qu'il est temps de nous poser. Je lui donne les consignes, puis nous ramène vers le champ d'atterrissage, un peu plus bas.

Une fois que nous sommes au sol, les premières gouttes de pluie commencent à tomber. Mario vient à notre rencontre pour m'aider à détacher Roxane et à replier la voile, avant que le vent soit trop fort. Lorsque nous

finissons de remballer, il pleut à torrent et le tonnerre gronde, les éclairs percent le ciel. Nous nous dépêchons de remonter vers le chalet.

Roxane s'assied sous le porche, sur un banc en bois, et contemple le ciel. Je prends place à côté d'elle.

— Pourquoi tu fais ça ? demande-t-elle tout en fixant l'horizon.

— Pourquoi je fais quoi ?

Elle soupire.

— Laisse tomber !

— Explique-moi.

— Pourquoi tu ne me laisses pas partir ?

— Tu n'as pas vraiment envie de le savoir, si ?

— Je suis tellement en colère. En colère contre toi, argue-t-elle pourtant calmement.

— J'avais cru comprendre, soupiré-je, mais j'aurais des raisons de t'en vouloir aussi.

Elle tourne la tête vers moi brusquement, surprise.

— Tu comptais me parler du projet bébé à un moment donné ?

— Non.

Sec. Froid. Direct.

— Pourquoi ?

— Parce que ça ne te regarde pas ! Ça ne regarde personne d'autre que moi, s'exclame-t-elle en se levant.

Elle avance sous la pluie en direction du chemin, le pas déterminé.

— Roxane, tu fais quoi ?

— Je rentre.

— Tu es folle ? Tu vas te tuer !

Je la saisis par le poignet et la tire pour qu'elle se tourne vers moi. Des larmes roulent sur ses joues, fondues parmi les gouttes de pluie. Son regard accroche le mien, perdu.

— Tu veux savoir pourquoi je ne te laisse pas partir, hein ? Tu veux vraiment le savoir ? hurlé-je par-dessus le crépitement de l'eau sur le sol, lui saisissant les épaules. La vérité c'est que...

Je grogne en fourrageant dans mes cheveux trempés. C'est plus difficile que je ne le pensais. La voir, là, sous cette pluie diluvienne, sous ce tonnerre qui claque, la peau hérissée de chair de poule, les yeux amarrés aux miens... Sa poitrine se soulevant au rythme de sa respiration difficile. Savoir qu'elle ne sera jamais à moi, que son cœur appartient à un autre, me tue. Littéralement.

— J'en suis incapable. Je suis un putain de crétin incapable de t'oublier, lâché-je dans un souffle. Tu n'imagines pas à quel point je m'en veux de ne pas être parvenu à faire ma vie sans toi alors que, toi, ça ne t'a posé aucun problème. Ça me tue de ne pas pouvoir t'avoir ! Maintenant, rentre, tu vas choper la mort, lui ordonné-je, avant de tourner les talons.

— Si tu crois ça, tu te trompes sur toute la ligne ! hurle-t-elle, alors que le ciel gronde de plus belle.

12.

Je stoppe net, pas certain d'avoir bien compris. Je mets quelques secondes à réaliser. Mon cœur s'affole dans ma poitrine. Une rafale de coups presque aussi forte que celles qui s'engouffrent dans les arbres, autour de la maison. J'ai l'impression que je vais étouffer tellement je peine à respirer. Je me retourne. Son regard plonge dans le mien.

— Tu m'as demandé de t'oublier.

— Ça ne signifie pas que, moi, j'ai pu le faire, dit-elle en faisant un pas dans ma direction.

— Non, Roxane...

— C'est pourtant la vérité. On ne peut pas oublier quelqu'un qu'on a aimé.

Sans réfléchir une minute de plus, je me précipite vers elle. Je m'arrête juste quand mon torse entre en contact avec le sien. Son front collé au mien, je marque une pause. J'inspire, l'adrénaline annihilant ma raison. Les mains plaquées de part et d'autre de son visage, je me jette sur ses lèvres comme si ma vie y était accrochée. Au-delà d'une envie, l'embrasser devient un besoin. Comme respirer.

La pluie ruisselle sur nous, mais je ne sens que la chaleur de son corps qui réchauffe le mien, alors que je la plaque contre moi. Sa poitrine se soulève aussi vite que la mienne, mon cœur cogne si fort que j'ai l'impression qu'il va exploser. La sensation de ses lèvres sur les miennes, de ses cheveux qui glissent entre mes doigts, de sa peau contre la mienne,

m'avait tant manqué. Au point que j'ai la sensation de ne pas avoir vécu ces dernières années, sans l'embrasser. Sans ELLE.

Si je le savais, maintenant j'en ai la certitude : tout en moi n'aspire qu'à elle. Mon âme lui appartient depuis le premier jour. L'embrasser, c'est comme se jeter dans le vide, puissance dix mille. Une chute perpétuelle, l'impression de tomber encore et encore, l'adrénaline battant dans les veines, le rythme cardiaque à son paroxysme, le souffle court.

C'est trop fort, trop doux, trop intense. Je manque d'air, je frissonne de plaisir. Je voudrais que ça ne s'arrête jamais, que la réalité ne nous rattrape pas.

Si seulement c'était possible...

Je grogne de contentement. Un éclair perce le ciel, puis un coup de tonnerre claque dans l'air, nous séparant. À bout de souffle, nous nous regardons sans vraiment comprendre ce qui vient de se produire. Je meurs d'envie de recommencer, mais je sais que, cette fois, je serai incapable de m'arrêter. Je m'apprête à tout envoyer au diable et à céder à ma pulsion, quand la voix de Mario nous interrompt.

— Rentrez, c'est dangereux dehors !

Je me tourne vers lui. Roxane me dépasse avant que j'aie pu réagir. Nous entrons dans la petite maison. La décoration est sommaire. Un sofa, une vieille télévision dans un coin, une grande table donnant sur la cuisine, d'où émane une odeur divine.

— L'orage va passer, mais mon frère m'a appelé pour me prévenir qu'une coulée de boue bloque la route. Vous allez devoir passer la soirée et la nuit ici, explique-t-il.

— Je dois prévenir mon fiancé, dit alors Roxane.

Mario arque un sourcil, visiblement surpris. Moi, j'ai l'impression qu'on vient de jeter mon cœur par terre et qu'on saute dessus à pieds joints. Le retour à la réalité est puissant, accusateur aussi. Je prends conscience du merdier dans lequel je me suis fourré.

— J’aurais bien voulu, mais le dernier éclair a fait griller la ligne.

Roxane se tourne vers moi.

— Tu as ton portable ?

J’attrape mon sac, que nos hôtes ont pris soin de rentrer. Je tâte la poche droite et constate que mon téléphone n’y est pas. Je me revois en ligne avec Max, plus tôt dans la journée. Et je me rappelle avoir posé l’appareil sur la table, près du sac.

— Je l’ai laissé à la villa.

— Fait chier ! siffle-t-elle.

— Ce n’est pas bien grave, on descendra demain, quand ce sera de nouveau accessible.

— Aseem va s’inquiéter.

— Tu crois vraiment ? demandé-je, dubitatif.

— Je vous laisse, ma femme a besoin de moi, annonce Mario en grim pant à l’étage.

Je le suis du regard et, une fois qu’il a disparu, je tourne la tête en direction de Roxane. Elle paraît un peu en pétard.

— Tu insinues quoi, au juste ?

— Rien du tout.

— Il m’aime, tu sais.

— Sûrement. Mais il ne t’aimera jamais autant que son foutu job ou...

— Ou quoi ?

— Ou moi, avoué-je, presque froid.

Ça ne me ressemble pas. Lâcher des aveux pareils sans y mettre un minimum de forme.

Elle baisse les yeux. J’ignore si c’est parce qu’elle est blessée ou parce qu’elle ne veut pas affronter mon regard. Ce que je viens de lui dire est pourtant la seule et unique vérité. Je l’aime. À en crever.

— C’est bien ce qui me fait peur, murmure-t-elle.

C'est le moment que choisit Paula pour faire irruption dans la cuisine. Elle s'affaire près de sa marmite, qui mijote à feu doux. Elle essaye de se faire toute petite, mais le silence qui régnait avant son arrivée ne se rompt pas.

Roxane a peur de quoi, au juste ? De moi ?

Ça n'a aucun sens ! On ne peut pas avoir peur de quelqu'un qui nous aime. On ne peut pas avoir peur d'être aimé, quand on s'apprête à passer le reste de sa vie avec quelqu'un.

Je n'ai pas l'occasion de lui poser la question, qui me ronge durant tout le repas. J'essaye de donner le change vis-à-vis de nos hôtes plus que sympathiques' avec nous. Ils ne nous connaissent pas, nous ne sommes que des clients, pourtant ils nous accueillent comme si nous faisons partie de leur famille, le plus naturellement du monde.

Roxane leur parle de sa boutique, de son immense intérêt pour le café, les plantations de leur pays. Elle paraît si passionnée quand elle parle de son métier ! Je distingue cette étincelle dans ses yeux. Celle que j'adorais voir briller, lorsqu'elle me parlait de son projet. J'ai beau l'aimer comme un dingue, me dire que cinq années, ce n'est rien, tout a changé. Rien ne sera pareil. On ne peut pas effacer cinq ans de vie par un baiser.

On n'efface pas non plus un diamant à l'annulaire gauche.

Après le dîner, Mario nous propose de prendre une douche et nous prête à chacun des affaires propres. Je le remercie vivement.

— Je suis navrée, nous n'avons pas de chambre d'amis, explique Paula en débarrassant le canapé de ses coussins.

— Ne vous en faites pas, le canapé sera amplement suffisant. Je dormirai par terre.

— Je vais vous apporter des oreillers et une couverture pour mettre sur le sol.

Je hoche la tête. Elle s'exécute et revient les bras chargés. Elle dépose le tout sur le sofa et s'éclipse en nous souhaitant une bonne nuit. Sans un mot,

j'étale la couverture et jette un oreiller à terre. Je ne porte plus qu'un short, un peu trop grand pour moi. Mario a une silhouette plus imposante et, malgré la ficelle serrée au maximum, le vêtement retombe sur mes hanches. Je m'installe sur le plancher. Roxane sort de la salle d'eau quelques minutes plus tard vêtue d'un T-shirt trop large pour elle, lui cachant à peine les cuisses.

Elle s'installe rapidement sur le canapé, avant de jeter le drap sur elle. Allongé sur le dos, je contemple le plafond, une main sous la tête. Nous n'avons pas échangé un mot depuis notre discussion avant le dîner. Notre baiser me hante. Je ferme les yeux.

Au bout de quelques minutes, le drap bruisse à côté de moi, et Roxane se glisse contre moi. La tête sur mon épaule, le bras en travers de mon torse nu, son corps contre le mien. Mes abdos se contractent, je retiens ma respiration quelques secondes, un léger frisson s'empare de moi. Je ne pose aucune question. Je sais que, si elle est là, c'est qu'elle en a besoin. Et, même si c'est une torture, je n'ai pas envie de la repousser.

— Je ne suis pas certaine d'être prête pour avoir un bébé, commence-t-elle, sans que je lui aie demandé de justification.

— Alors ne le fais pas. Ne fais pas un enfant parce que tu as l'impression que c'est ce que te dicte ton âge, ou parce que c'est a priori la suite logique de votre relation. Encore moins s'il ne te l'a demandé que pour te garder près de lui.

— Ça n'a rien à voir !

— Je crois au contraire que sans ma présence il n'aurait peut-être pas autant insisté. La jalousie conduit parfois à des choses stupides. Mais un enfant ne résout pas ce genre de peur.

Elle prend une grande inspiration et expire doucement contre moi. Elle sait au fond d'elle que j'ai raison. Que ça a toujours été comme ça. Elle et moi dans la même pièce ça fait des étincelles. Que l'on soit en couple ou non.

— Loïc aurait adoré venir ici, murmuré-je.

— C'est une journée spéciale pour toi, n'est-ce pas ?

— Il aurait eu dix-huit ans aujourd'hui...

Je refoule une larme.

Elle se presse contre moi, comme pour panser une blessure invisible à l'œil nu, mais qu'elle ressent pleinement. Son bras enserre un peu plus ma taille, et je dois faire de mon mieux pour maîtriser mes ardeurs. L'avoir contre moi est déjà une torture, mais sentir son souffle contre ma peau, son odeur m'emplir les narines, son épiderme sous mes doigts, ses frissons, est un réel supplice. Parce que, oui, j'ai envie d'elle.

— Si tu crois que je t'ai quitté pour lui, tu te trompes.

— Pourtant, tu es avec lui, et non plus avec moi.

— Il était là. Il a été une épaule, un ami sur qui j'ai pu compter lorsque nous nous sommes séparés. Il n'a jamais su qui était la source de mon chagrin. Je suppose que c'était logique, l'amour s'est installé doucement. Et, maintenant que nous allons nous marier, faire un bébé l'est tout autant, j'imagine.

— Non, aucune de ces deux choses n'est une question de logique. Si tu ne te sens pas prête, il ne faut pas le faire. Et puis, je te rappelle que c'est toi qui m'as quitté. Tu m'as demandé de t'oublier. De vivre ma vie. J'ai essayé, plus d'une fois, avec plus d'une femme. Julie comprise.

Je la sens se tendre imperceptiblement.

— Tu n'as pas le droit de m'en vouloir pour ça...

— J'ai fait ce qu'il fallait. Tu n'en as peut-être pas conscience, mais c'est le cas.

— Tu brandiras toujours notre différence d'âge, pas vrai ?

— Elle sera toujours là. Cinq années n'y changent rien. Nous en étions à des périodes différentes de nos vies. Nous aurions fini par nous séparer, de toute façon. J'ai vieilli, tu as mûri. Maintenant, il est temps pour moi de me ranger, explique-t-elle.

— Tu n'es pas obligée de faire ce que tout le monde attend de toi, Roxane. Tu dois juste suivre ton cœur.

— Je sais... et c'est ce que je fais.

J'ignore qui elle tente de convaincre. Elle ou moi ? Sans doute un peu des deux. Elle laisse quelques minutes s'écouler avant de soupirer, puis elle demande :

— Depuis quand es-tu si sage et mature ?

Je souris, mourant d'envie de lâcher un « depuis que tu m'as quitté ». Mais je ne réponds rien. Je me contente d'essayer de digérer. D'admettre le fait que jamais elle ne sera à moi et qu'elle va construire sa vie avec lui. Que le père de ses enfants sera ce petit con d'Indien et pas moi. Que, désormais, c'est lui l'épaule sur laquelle elle se repose. Un paradoxe, quand on pense qu'à cet instant sa tête est sur la mienne.

— Je suppose que je ne peux pas lutter... Il a gagné.

— Ce n'est pas un jeu.

— Je n'ai jamais dit que c'en était un. Ça ne l'a jamais été, ajouté-je en lui embrassant le sommet du crâne.

— Un jour, tu finiras par en aimer une autre.

— J'ai essayé. Mais il faut croire que je ne suis pas doué pour ça non plus. Paraît que j'embrasse bien, je n'ai pas tout perdu..., plaisanté-je.

Elle sourit. Je l'enlace plus étroitement, profitant de cet instant, de ce qu'elle m'offre. Demain matin, elle retournera dans les bras de son fiancé et moi, à mes tournages, mes cascades et mon adrénaline. Parce que, ça, je sais le faire. Le reste n'est plus pour moi.

Jamais.

13.

Depuis que nous nous sommes embrassés, je ne pense qu'à une chose : recommencer. C'est une véritable torture.

Lorsque nous sommes revenus à San Francisco, Roxane m'a fait promettre de ne rien dire à personne. Mais, chaque fois que je la vois, c'est plus fort que moi. Elle me rend dingue. Je repense sans cesse à son corps plaqué contre le mien toute la nuit. La meilleure que j'ai passée depuis une éternité. Et, même si nous n'avons fait que dormir, j'aurais aimé qu'elle ne se termine jamais.

Comme prévu, le lendemain de notre saut en parapente, la route était dégagée. Roxane a retrouvé son fiancé inquiet de notre disparition. Le voir l'embrasser à pleine bouche m'a donné la gerbe. Si bien que j'ai fait de mon mieux pour les éviter jusqu'à notre départ. Ni elle ni moi n'avons reparlé de notre baiser. Ce n'était pas un baiser d'adieu. Mais, si je suis le seul à m'en rendre compte, ça n'a aucun intérêt.

En arrivant à mon appartement, je trouve Max endormi sur mon paillason. Il a de la chance que ma voisine soit une vieille dame tout à fait charmante, car n'importe qui aurait pu appeler les flics en pensant qu'il s'agissait d'un sans-abri, surtout avec sa dégaine. Lui qui s'est longtemps foutu de ma gueule, avec ma barbe de trois jours constante, le voilà avec les cheveux longs et une barbe parfaitement entretenue : un vrai Viking. Il

prétend que ça lui donne l'air plus sérieux, mais je crois surtout que c'est parce que sa copine fantasme sur les barbus.

Je lui donne un coup de pied pour le réveiller, il gémit. Ce mec a toujours eu un sommeil de plomb, contrairement à moi. J'ouvre la porte de mon appart', le laissant s'étaler sur le sol. Cette fois, il se réveille en sursaut.

— T'es rentré ? demande-t-il, alors que je le contourne.

— Bin, non, tu vois bien. Allez, viens ! Je n'ai pas envie que ma voisine te prenne pour un clodo.

— Tu parles de Margaret ? Elle est cool, elle m'a donné un sandwich, explique-t-il en se relevant, tandis que je jette mon sac de voyage sur mon lit.

— Elle a sûrement eu pitié de toi.

— Pas du tout, elle a juste voulu se montrer sympa, ça fait presque cinq heures que je suis là.

— Tu n'aurais pas pu arriver demain ?

Il secoue la tête.

— Justement non, soupire-t-il en s'affalant sur le canapé.

Je lui lance une bouteille de bière, avant d'en ouvrir une pour moi.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je t'ai décroché un contrat de malade, se vante-t-il, pas peu fier.

Il m'inquiète quand il affiche cet air. L'œil brillant, le torse en avant, comme si c'était un ponte en la matière.

— Tu me fais peur...

— Je ne rigole pas. Tu as été chaudement recommandé par ta petite chanteuse latino en personne, alors forcément ça ouvre des portes.

— OK. Je t'arrête tout de suite. Si c'est pour faire le beau dans le prochain clip d'Ariana Grande ou une autre de ces stars de la pop, c'est hors de question ! Je suis heureux d'avoir tourné ce clip, j'en avais besoin pour pouvoir me louer un appart', mais plus jamais ! L'acting, ce n'est vraiment pas pour moi.

— Donc, si je te dis que je t’ai décroché un rôle de cascadeur pour doubler le premier rôle d’un film d’action, tu vas... refuser ?

— Oui, mais... attends, quoi ?

— Il s’avère que ta petite Sofia connaît pas mal de monde. Son ex chéri est un acteur assez célèbre. Il a notamment tourné avec Chris Hemsworth dans une superproduction. Mais je te rassure, tu es bien mieux que lui.

— Max, tu t’égares, le recadré-je en venant m’asseoir à côté de lui.

— Oui, pardon. Elle connaît pas mal de réalisateurs et, quand elle a su que Thomas Warn tournait un film sur les courses de voitures, elle a glissé ton nom. Il a appelé la boîte de prod’, qui m’a appelé et... tu es pris !

— Putain... Enfin !

J’en soupire de soulagement.

Non pas que je n’aie pas aimé tourner avec Sofia, mais je vais enfin pouvoir revenir aux sources, ce pour quoi j’ai travaillé si dur pendant ces cinq dernières années. Ce pour quoi je suis fait, ce qui est devenu ma raison de vivre à la mort de mon frère. Être cascadeur était mon rêve de même, le genre de truc qu’on pense inaccessible. Et puis, quand Loïc est parti, je me suis promis de ne jamais reculer devant rien. De vivre à fond ma vie. Je lui devais bien ça. Le jour de son accident, il m’a demandé de l’accompagner. J’ai refusé parce que je voulais passer du temps avec mes potes plutôt qu’avec mon petit frère. J’aurais dû accepter. J’aurais dû être là pour le raisonner, l’empêcher de sauter.

C’était moi, l’aîné. Et j’ai failli à mon devoir.

Du coup, le risque est devenu mon métier. Pour savoir le calculer, le maîtriser, l’appréhender à la perfection.

— On commence quand ? demandé-je.

— Je n’ai qu’à leur renvoyer ton contrat signé aujourd’hui, et demain tu attaques !

— Tu gères !

— Je sais.

— Je suis content que tu sois là, mec.

— Moi aussi. Maintenant, il faut que tu me racontes tout. Sofia ? Roxane ? Les deux ? plaisante-t-il en levant un sourcil, l'air entendu.

Je lui frappe l'épaule et pose ma bière sur la table. Je commence par le début et lui fais un compte-rendu complet de tout ce qui s'est passé depuis mon arrivée ici. Je ne lui cache aucun détail. Deux heures plus tard, il connaît tout de ma vie de ces dernières semaines. À quel point elle est chaotique, surtout.

Après deux semaines à me noyer dans le travail, j'ai presque réussi à oublier. La journée, tout du moins, je n'ai pas le temps d'y penser. Mais le soir, c'est une autre histoire. Mes nuits sont de plus en plus catastrophiques. La Colombie me hante. Et j'en veux plus.

Lorsque Roxane m'a envoyé un message, hier, pour prendre de mes nouvelles, j'ai été faible, j'avais trop envie de la voir. Je l'ai invitée à passer sur le tournage, aujourd'hui. Nous avons rendez-vous en milieu de matinée.

— Salut, John ! me lance Thomas à mon arrivée sur les lieux.

Le héros du film est fan de courses de voitures. En ville, sur circuit, stock-cars, tout y passe. La scène du jour se déroule dans une grande arène avec une route en terre. Je ne pensais pas trouver un endroit comme ça. Grillage autour, ovale en béton au milieu, porte automatique pour faire entrer les véhicules : un vrai cliché. *Fast & Furious* n'a qu'à bien se tenir, cette superproduction vogue sur la vague des fans de voitures et de courses. Avec son histoire d'amour en fond, ce film fera fondre tous les publics à coup sûr. Heureusement pour moi, je n'ai plus à embrasser une inconnue.

— Thomas, comment vas-tu ? le salué-je en retour.

— Je vais bien, je te remercie. Tu as lu la scène au programme ?

— Ne t'en fais pas, je sais exactement ce que j'ai à faire. Par contre, est-ce que ça te pose un problème si une amie passe sur le tournage ?

— Non. Pas de souci, tu n'as qu'à laisser son nom à l'accueil.

Je m'exécute avant de troquer mon jean et mon T-shirt noir contre une combinaison de pilote ignifugée. J'enfile mon casque et me laisse guider jusqu'à ma voiture du jour, un beau modèle sportif et masculin, rouge flamboyant. Dommage qu'il doive prendre feu au bout de cinq petites minutes de course. Je n'ai pas le droit de me louper, car la production n'a acheté que deux exemplaires de ce véhicule. Une pour les scènes avec l'acteur, l'autre pour... moi. Je passe en revue chaque geste que j'ai à accomplir : rouler trois tours durant lesquels je serai un peu chahuté, jusqu'à ce que la scène soit bonne. Ensuite, je devrai déclencher le feu, effectuer un tour supplémentaire, puis m'extraire, pour que la voiture en flammes roule seule avant d'exploser dans des bidons remplis d'eau.

Le pire, c'est que je ne flippe même pas. Je pourrais perdre la vie mais, au lieu d'en avoir peur, je suis excité à l'idée de la montée d'adrénaline. Cette voiture est un beau bijou, et je vais me faire plaisir pendant les tours auxquels j'ai droit sur le circuit.

Je grimpe dedans et allume le moteur dans les odeurs d'échappement et de comburant. Les mains agrippées au volant, je ferme les yeux un bref instant, visualisant tous les gestes une dernière fois.

Appuyant sur l'accélérateur, je m'élançe pour la prise. Les premiers tours, je me familiarise avec la piste délabrée. Les autres cascadeurs me font des signes lorsque je les double. L'engin vibre sous mes doigts. Lorsque vient le moment de préparer le crash, une voix me donne le signal dans l'habitacle. Le premier à-coup me surprend un peu, et je ne suis pas mécontent de porter un casque étant donné la manière dont mon cou part en arrière. Ensuite, je suis préparé pour les prochains, le corps tendu à bloc. Chacun de mes muscles est bandé, prêt à encaisser.

Et là, je la vois.

Agrippée au grillage, elle scrute avec attention la course. Ce n'est que de la comédie, mais j'ai l'impression qu'elle la vit comme si c'était la réalité. La

voix m'indique qu'il est temps de mettre le feu. Je me reconcentre et m'exécute. Je m'enferme dans ma bulle, prêtant garde à chacun de mes gestes. Un pas de travers, et j'y passe ! Je me dois d'occulter mon cœur pour ne laisser parler que l'adrénaline et mon savoir-faire.

La fumée commence à se propager à l'intérieur, et je me mets à tousser. Je baisse la vitre pour préparer mon extraction. Quand le tour se termine, je mime la difficulté à sortir de la voiture. Il faut que je fasse vite, je n'aurai que cinq secondes à partir du moment où j'aurai lâché le volant pour sauter du véhicule avant qu'il atteigne le mur de bidons installé à l'autre bout. Je souffle, lâche le volant et compte mentalement, presque en transe.

- 1... mettre un pied sur le siège, agripper le toit ;
- 2... pousser avec le pied sur la portière et m'extraire complètement ;
- 3... maintenir l'équilibre pour ne pas tomber en arrière ;
- 4... souffler et sauter ;
- 5... croiser les bras sur le torse et rouler au sol.

Un vacarme retentit. Les mecs de la sécurité aspergent la carcasse pour éviter que le feu se propage. Heureusement, un minimum de carburant a été utilisé pour que l'explosion soit maîtrisée.

J'entends hurler au loin, tandis que je suis toujours à terre.

— Jooooohn !

Je prends quelques respirations avant de me relever et de contempler le chaos que j'ai créé. Les autres mecs viennent me féliciter pour la prise parfaite. Je retire mon casque, mourant de chaud à cause de l'adrénaline qui pulse dans mes veines.

Et puis, je tourne la tête vers elle. Le visage inondé de larmes, elle semble complètement sous le choc. Je ne pensais pas qu'elle réagirait de la sorte. Mon cœur se met à battre plus fort dans ma poitrine, et mes pas me guident tout de suite à elle. Les mains fermement arrimées au grillage, elle ne me quitte pas du regard, le visage collé à la barrière qui nous sépare.

Un sourire insolent m'étire les lèvres. La voir dans un tel état me fait tellement plaisir que j'en oublie qu'elle a certainement eu la peur de sa vie.

— Tout va bien.

— C'était effrayant de voir cette voiture prendre feu !

— J'ai l'habitude. C'est mon métier. Je me suis entraîné cinq années pour ça.

— Je ne sais pas si je supporterais d'avoir peur pour toi toute ma vie.

Quoi ?

Elle m'a pourtant fait comprendre que je n'avais plus rien à espérer''. J'ignore si c'est la tension qui règne entre nous, celle qui m'habite juste après la cascade, mais sa réflexion m'agace. Il est temps que je sorte de ma coquille. Je ne peux plus. Je ne veux plus la laisser me fendre le cœur encore et encore. Je vais probablement regretter chacun de mes mots, mais c'est plus fort que moi.

— Ça tombe bien que tu n'aies pas à le faire, lâché-je sèchement.

— Ne dis pas ça. Tu sais très bien que c'est plus compliqué.

— Ça n'a rien de compliqué, Roxane. Tu en aimes un autre, et moi, c'est toi que j'aime. Tu n'as pas à te préoccuper de ma vie, mais de celle de ton Indien, craché-je.

— Tu es dur avec moi.

Oui, mais c'est la seule façon d'être qui va me permettre de me protéger de toi. Si tu me détestes, j'arriverai sans doute à t'oublier.

— Peut-être, mais c'est la vérité. Tu m'as demandé de t'oublier, je te rappelle. Il y a cinq ans, tu as voulu que je disparaisse de ta vie. C'est toi qui as choisi que je ne fasse plus partie de ton existence.

— Ce n'est pas parce que je l'épouse que je ne tiens pas à toi.

— Je peux comprendre... Lui avait les moyens de t'offrir ton rêve sur un plateau, pas moi.

— Ce n'est pas une question d'argent, je n'arrive pas à croire que tu penses une chose pareille !

— Alors, pourquoi tu l’as suivi ? Pourquoi tu m’as plaqué, si tu m’aimais ?

Je le vois dans son regard, elle se sent blessée.

— Parce que c’est ce qu’il fallait faire.

— Arrête ! Tu ne cesses de répéter ça. Mais il fallait le faire pour qui, Roxane ? Pour qui as-tu pris cette décision ?

— Pour toi ! s’énerve-t-elle. Pour que tu puisses vivre une vie normale, sans avoir à supporter le regard des autres et leur jugement. Pour que tu mènes une vie d’ado qui sort et qui profite de la vie, des filles. Tu n’as jamais vu comment les gens nous regardaient dans la rue quand ils s’apercevaient que tu tenais ma main, ou lorsque tu m’embrassais dans le cou ?

— Si tu savais ce que j’en ai à foutre du regard des autres...

— Tu aurais été tellement plus heureux avec une fille comme Julie.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce qu’elle n’est pas et ne sera jamais toi ! Tu ne vois pas à quel point je t’ai dans la peau ? À quel point j’ai mal de voir que tu ne m’appartiendras plus jamais ? À quel point les dix années qui nous séparent n’ont jamais été un obstacle ?

Je me déteste d’être si méchant. Mais il fallait que ça sorte. Elle porte des œillères, pensant que ça suffira à la protéger de ses sentiments. Seulement, ce n’est pas en occultant ce que l’on ressent que l’on est heureux.

Je m’approche du grillage, et malgré la séparation elle recule d’un pas, mettant de la distance entre nous. Un geste anodin qui pourtant me brise le cœur.

— Tu as peur de moi ?

Elle me fusille du regard.

— Tu as changé.

— J’ai grandi. Tu m’as piétiné le cœur, alors je me suis protégé. Je ne suis pas un ange, encore moins un saint.

— Je n'ai pas envie de te faire souffrir, ni que ça se termine comme ça.

— Tu as décidé de mettre un terme à ce qu'il y avait entre nous quand tu m'as planté devant ton immeuble, sous la flotte.

Elle se détourne, évitant mon regard. Elle refuse de m'affronter. De voir la réalité en face. Moi, il faut que je sache.

— Est-ce que tu regrettes ?

Elle hésite un instant.

— Non, souffle-t-elle, les yeux désormais fixés au sol.

— Dis-moi la vérité !

Elle redresse la tête, l'air farouche.

— Ça changerait quoi ?

Tout.

— Ne bouge pas ! lui ordonné-je.

Je me dirige vers la sortie de la piste pour la rejoindre, ignorant les regards curieux autour de moi. Elle s'approche, comprenant où je veux en venir. Je m'arrête à quelques centimètres d'elle. Elle pose la main sur ma joue, caressant ma barbe de trois jours. Mon ventre se contracte. J'ai l'impression qu'elle m'y plante un couteau par ce simple geste.

— Je me marie dans deux semaines avec un homme que j'aime, John.

— Je sais.

Ses yeux clairs hésitent un bref instant, puis, sans que je m'y attende, elle se hisse sur la pointe des pieds pour poser les lèvres sur les miennes. Ce baiser n'a rien de commun avec celui de la Colombie. Il a une tout autre consonance. Il est bref, empreint de tristesse et de regrets. Il met un point final à notre histoire. Il me fait l'effet d'une seconde balle en plein cœur. Il est aussi désarmant que torturant. Ce n'est pas un baiser de retrouvailles, encore moins de passion. C'est un tout autre type de baiser, que j'aurais voulu ne jamais reconnaître.

Un baiser d'adieu.

Elle se détache de moi en murmurant :

— Je suis désolée. Mais je dois l'épouser. J'espère que tu respecteras mon choix et que tu seras là pour me soutenir. C'est important pour moi.

Elle ne me laisse pas le temps de répondre et tourne les talons. J'ai envie de hurler, de lui crier que c'est au-dessus de mes forces, au lieu de quoi je reste planté là. Je suis tellement con que je sais que j'irai. Même si ça doit me briser davantage.

Elle ne me déteste pas, même après les paroles dures que j'ai prononcées. Elle ne me déteste pas, mais elle ne m'aime pas non plus.

Roxane

Je suis une putain d'égoïste !

Quand j'ai décidé d'aller le retrouver sur le plateau de tournage, j'étais loin de me douter que la journée se terminerait de cette façon...

Je ne pensais pas que clore ce chapitre de mon passé serait si difficile.

Il était beau, passionné, sûr de lui. J'ai revu le jeune homme que j'aimais et j'ai eu l'impression de lui briser le cœur une seconde fois en lui demandant d'être là à mon mariage. Plutôt que de prendre un taxi, j'ai pris le tram, puis j'ai marché pour digérer, me repassant sans cesse la scène de notre baiser en Colombie, suivie de celle de notre baiser d'adieu.

Plus j'approche de chez moi, plus j'ai envie de me cogner la tête contre un mur tellement je me déteste. Quel genre de femme je suis pour briser le cœur d'un mec formidable et lui demander ensuite d'assister à mon mariage ? Juste parce que j'ai le sentiment d'avoir besoin de son approbation, de sa présence, pour y arriver. Je suis une égocentrique qui fait tourner le monde autour d'elle, tout ça parce que je flippe.

— Quelle conne ! maugrée-je.

— Je ne m'attendais pas à un tel accueil !

Je lève la tête et trouve Charlotte devant ma porte d'entrée. Je me jette dans ses bras et fonds en larmes. Elle sait exactement ce dont j'ai besoin à cet

instant précis. Elle me serre contre elle sans me poser de questions.

Elles viendront bien assez tôt...

Assises sur le perron, nous restons quelques minutes l'une à côté de l'autre, en silence. J'ai la tête posée sur son épaule. Quelques passants nous regardent, intrigués.

— On pourrait peut-être rentrer, il paraît que celle qui vit ici fait les meilleurs cafés de la ville, suggéré-je, lorsque l'un d'eux nous jette une pièce.

— On est devant chez toi, il me semble... donc, oui, on pourrait. Mais seulement si tu le veux.

Je me redresse, pousse sur mes jambes et me lève. Je fouille dans mon sac et en sors mes clés.

— Qu'est-ce que tu dirais d'un bon café ?

— Je n'attends que ça ! s'exclame-t-elle. J'en rêve depuis que j'ai atterri.

Je déverrouille la porte, attrape sa valise et l'invite à me suivre. Je dépose son bagage au pied de l'escalier et file dans la cuisine, Charlotte sur les talons. Elle jette son sac à main et sa veste sur le canapé, et contemple avec attention mon intérieur. Je me rends compte tout à coup que c'est la première fois qu'elle vient ici et que sa visite n'était pas prévue si tôt.

— Au fait, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu ne devais pas arriver dans dix jours ?

— Je viens t'aider pour le mariage, c'est le rôle d'une demoiselle d'honneur, non ? C'est dans deux semaines, alors je me suis dit que tu aurais besoin de soutien et que des vacances me feraient du bien, j'ai le teint blafard.

— Tu n'as pas idée à quel point...

— À quel point quoi ? J'ai une mine de déterrée ou tu as besoin de soutien ?

— Les deux, la taquiné-je.

— Vilaine !

— « *Queen of vilaines* », s'il te plaît !

Nous pouffons toutes les deux.

— Dis donc, la reine, tu comptes m'expliquer pourquoi tu étais toute tourneboulée, il n'y a pas vingt minutes ?

— Yann va bien ? Et ton petit bout, Malo ? demandé-je.

— Ne change pas de sujet, Rox', tu sais que je t'aurai. À l'usure, s'il le faut, mais je finirai par savoir ce qui te tracasse.

— Rien de grave, je suis seulement stressée par le mariage.

Demi-mensonge...

— Mais encore ?

Elle me sonde du regard. Je baisse les yeux. Je ne sais pas ce que j'essaye de lui cacher, au juste. C'est elle qui m'a accueillie après ma rupture avec John. Yann et elle m'ont laissé le temps de me remettre, chez eux, dans leur maison au bord de la mer, dans cette chambre où Jonathan m'avait dit « je t'aime » pour la première fois, et où j'avais senti mon cœur battre tellement fort que j'avais cru mourir sur place. Ces murs m'ont aussi permis de me retrouver, avant de partir. Avec lui, j'ai tendance à oublier qui je suis, à perdre mon instinct, ma défiance et ma méfiance. J'aimerais qu'il en soit autrement, mais il est le seul à avoir su dompter mes peurs, compris cette part de ma personnalité.

— John.

Prononcer son prénom me tord les tripes plus que je ne le voudrais.

Elle arque un sourcil, intriguée.

— John ?

— Je suis allée le voir, aujourd'hui.

— Attends une minute, j'ai l'impression d'avoir loupé un épisode, et là ce n'est pas comme *Les Feux de l'amour*, je ne te suis pas du tout. Tu peux lancer le replay ?

Nous échangeons presque toutes les semaines par mail, mais ces derniers mois j'ai omis volontairement de lui parler de John. Elle l'aime beaucoup, mais elle se serait aussi beaucoup inquiétée pour moi. Alors que tout est sous contrôle... ou presque.

Je prépare un café, nous sers deux grandes tasses et l'invite dans le salon. Une fois sur le canapé, je lui raconte tout. De notre rencontre fortuite au rayon yaourts, au tournage en Colombie, en passant par la case anniversaire de la boutique et les disputes avec Aseem.

Une fois que j'ai tout déballé, elle reste un moment silencieuse.

— Tu ne dis rien ?

— Je t'avoue que je ne m'attendais pas à ça.

— Ça ne change rien. Je dois épouser Aseem, je l'aime, c'est ce qu'il faut faire, mais revoir John, ça...

— A tout remis en question.

Je hoche la tête.

— Plus ou moins.

— Tu veux vraiment mon avis ? demande Charlotte.

J'opine du chef.

— Je ne t'ai jamais vue aussi heureuse qu'avec lui. Aseem t'apporte du bonheur, mais John restera toujours John. Celui qui a tant compté pour toi.

— Tu penses qu'il est possible d'aimer deux personnes en même temps ?

— Je ne sais pas, Rox'. Oui, certainement, mais de manière différente.

— Je suis complètement perdue, Charlotte.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ?

J'hésite un bref instant. Je n'ai parlé du baiser à personne. Le passer sous silence, c'était me persuader qu'il n'avait pas existé. Mais je me suis voilé la face. Ne pas en parler n'effacera pas cet instant. Et, quitte à tout déballer, autant le faire en grande pompe.

— Je ne t'ai pas tout dit. En Colombie... nous nous sommes embrassés.

Elle me regarde avec des yeux ronds, puis pose sa tasse sur la table basse avec un calme olympien. J'ai l'impression d'être une gamine qui attend la sanction.

Comme si je ne me punissais pas assez pour ça !

— Aseem est au courant ? demande-t-elle.

— Non. Mais je déteste mentir. Aseem ne mérite pas ça. Il va me détester à l’instant même où il saura. Il déteste tout ce que représente John pour moi.

— Et pour cause.

— Je m’en veux, Cha’, mais je me suis promis que plus jamais ça n’arriverait. J’ai mis les points sur les *i*, aujourd’hui. Sauf que je n’ai pu me résoudre à lui dire au revoir pour de bon. Oh... Charlotte, si tu savais le bordel que c’est, dans ma tête ! J’ai l’impression de devenir chèvre.

— N’importe qui te détesterait d’avoir fait ça à Aseem. La plupart des filles diraient de toi que tu es une garce, une indécise, que tu ne sais pas ce que tu veux, que tu es une girouette. Que tu es cruelle, même.

— Euh, merci, mais ce n’est pas vraiment ce que je voulais entendre...

— Tu ne m’as pas laissé finir..., râle-t-elle. Elles penseraient ça, mais elles n’auraient rien compris. Ce n’est pas si facile que ça de cesser d’aimer une personne qu’on a aimée au point de la quitter pour la laisser s’épanouir. La distance fait qu’on perd l’habitude, mais je suis persuadée que les sentiments se taisent simplement pour nous laisser vivre, pour nous empêcher d’étouffer de tristesse. C’est comme ça que fonctionnent la plupart des gens, parce que la vie continue et qu’il faut prendre le train en marche au lieu de l’attendre. Seulement, lorsque ton passé te revient en pleine face, ça n’a rien de facile. On a toutes un pincement au cœur en revoyant un de nos ex. Aucune de nous n’est insensible, pas quand ton cœur a souffert. Il faut distinguer le vrai de la nostalgie. Parfois, il faut passer par un baiser pour comprendre. Parfois, il faut plus...

— Comment tu fais ?

— Quoi donc ?

— Mettre des mots sur ce qui se passe dans ma tête.

— C’est parce que je suis passée par là avec Yann. Au début de notre histoire, mon amour de jeunesse a refait surface. Ça a failli nous séparer, car il voulait me récupérer. Ça a causé beaucoup de troubles entre nous.

— Pour mieux vous réunir. Tu ne m’avais jamais raconté cette histoire.

— Parce que ce qui compte, c'est le présent. Je ne dis pas que tu dois choisir John ou Aseem, seulement que tu dois laisser ton cœur te guider et arrêter de penser avec ta tête.

J'opine, en baissant les yeux. Si seulement j'en étais capable ! Ces derniers temps, j'ai l'impression d'être cette petite chose fragile que je me suis efforcée de ne jamais être. Au lieu de laisser parler la lionne qui rugit en moi, je me contente d'être une biche en proie au chasseur.

— Bon, on va se changer les idées ! s'exclame-t-elle soudain en se levant. À la base, j'ai avancé ma venue pour ton enterrement de vie de jeune fille ! Je me suis donc permis d'inviter Millie, j'espère que tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Pas du tout.

— Super ! Le plan, c'est : on se fait belles et on sort dans un club branché pour boire des mojitos et te dévergondner un peu.

— Je n'affectionne pas particulièrement les clubs, mais pour les mojitos, tope m'en dix !

Je m'esclaffe tout en lui présentant la paume.

Elle claque dedans avec ferveur, puis nous prenons la direction de ma chambre. C'est fou comme le temps et la distance n'altèrent aucunement notre relation. Charlotte et moi sommes toujours aussi proches. Elle me parle de son fils, de Yann, des travaux qu'ils ont réalisés dans leur maison de l'île de Ré. Yann arrivera avec Malo dans deux semaines, pour le mariage. En attendant, j'ai ma meilleure amie pour moi toute seule. Et je compte bien profiter de cette soirée pour me vider la tête. À cet instant précis, c'est tout ce que je demande.

En voyant toutes les minettes qui s'agitent autour de moi, je me sens encore moins à ma place que d'ordinaire. Certaines filles complexent sur leurs formes, trop pulpeuses ou trop plates, moi pas. Ce qui me rend nerveuse, c'est d'entrer dans un endroit empli d'inconnus. Je suis incapable

d'être à l'aise. Je me sens comme dans une fosse aux lions, où je n'ai aucune chance de m'en sortir. Mes yeux scrutent sans cesse les alentours, chaque visage, chaque regard un peu trop insistant. J'imagine quelles pensées se cachent derrière un sourire ou une tête qui se détourne. Je n'ai jamais eu autant envie d'être transparente que lorsque j'entre dans un endroit comme celui-ci.

— Détends-toi, Roxane, on est là pour s'amuser ! me tance Charlotte, lorsque nous arrivons près du bar.

— C'est ce que j'essaye de faire, figure-toi.

— Tu es sublime dans cette robe, j'ai repéré pas moins de trois mecs qui te bouffent du regard, alors qu'est-ce qui t'inquiète ?

Mon cœur qui bat à toute allure, mon ventre qui se noue...

— Rien, tu as raison. J'ai besoin d'un verre !

— Ah, je préfère ça. Barman ! Tequila, s'il vous plaît, demande-t-elle dans un anglais parfait.

— On n'avait pas parlé de mojitos ?

— La tequila c'est plus efficace ! déclare Millie.

Il nous apporte trois *shots*, le sel, le citron. Je lèche le creux de ma main entre le pouce et l'index, avant d'y déposer le sel. Ça me rappelle la fois où j'ai appris à John comment boire une vraie tequila mexicaine. Ce petit jeu avait très vite dévié en quelque chose de moins... culturel et de beaucoup plus osé. Je chasse cette image de ma tête, trinque avec mon amie et avale la liqueur d'une traite, avant de sucer le citron. Je fais signe au barman de nous en servir deux autres et je recommence.

— Maintenant, on va danser ! ordonne Charlotte en faisant claquer son verre sur le bar.

Je ris et la suis sur la piste. Je me déhanche, dos à elle, l'alcool m'aidant à faire abstraction de ce qui m'entoure. Ça me fait un bien fou.

La dernière fois que j'ai dansé comme ça, c'était avec Aseem, en Inde. Il m'avait emmenée dans une des boîtes les plus réputées de Mumbai. Nous

avons dansé toute la nuit. C'est ce matin-là qu'il m'a embrassée pour la première fois. Je m'en souviens comme si c'était hier. Nous étions en train de marcher le long du Gange, les premiers rayons du soleil donnant des reflets orange au fleuve sacré. Il a commencé par glisser la main dans la mienne, comme si de rien n'était. Les Indiens sont machos, têtus, mais aussi très pudiques. Puis il s'est arrêté. Il a patienté quelques secondes avant de tourner la tête vers moi, de poser la main sur ma joue et les lèvres sur les miennes.

C'est pour ces moments que j'ai accepté de l'épouser. Pour ça et pour tout ce qu'il représente : la sécurité, le confort, la tendresse. Et, malgré ses traditions, sa famille a su m'accepter comme si j'en avais toujours fait partie. Avec lui, c'est facile. Différent.

— Roxane ! s'exclame une voix derrière moi.

Une tornade brune apparaît, resplendissante. Sofia s'avance vers moi dans sa minirobe, comme si personne n'avait percuté qui elle était. Elle me serre dans ses bras, parce que c'est sa façon de dire bonjour.

— Sofia ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je chante ici ce soir, et toi ?

— J'enterre ma vie de jeune fille..., réponds-je en souriant.

— Attends, tu es LA Sofia Martinez ? nous interrompt Charlotte.

Je réalise soudain que je n'ai pas fait les présentations.

— Sofia, je te présente Charlotte, ma meilleure amie et demoiselle d'honneur. Charlotte, je te présente Sofia, la chanteuse pour laquelle John a tourné et qui m'a invitée en Colombie. Et je te présente Millie, elle travaille avec moi à la boutique.

— Tu veux dire que la Sofia de John et Sofia Martinez sont une seule et même personne ? demande Charlotte.

Je hoche la tête, amusée de la voir toute frétille à bientôt trente-deux ans. On dirait une ado à qui on vient de présenter son idole. Elle a un sourire jusqu'aux oreilles, et je peux presque l'entendre hurler intérieurement.

— Enchantée, les salue Sofia en les prenant dans ses bras, je suis désolée, je dois y aller, mais on se retrouve après. Si tu enterres ta vie de jeune fille, je veux en être ! Profitez du show, les filles, ensuite c'est ma tournée !

Sur ces mots, elle s'éloigne pour grimper sur la petite scène.

Dans sa robe à motifs fleuris, elle ressemble à une princesse. Même si elle a vingt ans à peine, cette fille dégage une assurance que je lui envie. Mais il ne faut pas gratter beaucoup pour comprendre que, même si elle est jeune, elle a morflé. Son parcours n'a pas été facile, et elle a dû bosser dur pour obtenir le succès qu'elle a actuellement.

— J'en reviens pas ! Tu es copine avec Sofia Martinez et tu ne m'as rien dit !

— Je ne sais pas si nous sommes copines, mais je l'aime bien.

Charlotte lève les yeux au ciel devant ma modestie. Millie ne pipe mot mais elle est tout aussi étonnée. Nous profitons du spectacle en nous déhanchant au rythme des chansons. Sofia assure vraiment, sur scène ! Je l'avais déjà vue en Colombie, mais je n'y avais pas prêté suffisamment attention.

La faute à qui...

Je suis subjuguée par la justesse de sa voix, par sa proximité avec le public, sa manière de se mouvoir. Certaines paroles de ses chansons résonnent en moi comme un écho.

Quand tu n'es pas, quand tu n'es pas

On ouvre une blessure qu'un autre amour n'a pas pu fermer

Quand tu n'es pas, quand tu n'es pas

Je me suis rendu compte que je n'ai pas pu lâcher ta main

Pour toi j'ai été si lâche

Et maintenant il est trop tard pour te donner mon cœur

Et, bien que tu aies juré de ne pas m'oublier, je m'accroche à la douleur

Quand tu n'es pas, quand tu n'es pas

Je manque d'air et oublie que je ne sais pas respirer

*Sans toi, je ne sais pas respirer*¹

Plus touchée que je ne le voudrais par ces mots, je me rends compte qu'elle et moi avons peut-être plus en commun qu'on ne pourrait le penser. Nous sommes hantées par un amour passé qui ne veut pas nous laisser partir, nous laisser respirer. Charlotte glisse un bras autour de mon épaule et la presse doucement.

Je réalise alors véritablement que dans deux semaines je me marie. Je ne suis plus certaine que ce soit le bon choix. Et cette sensation me fait terriblement peur...

1. Traduction de *Respirar*, une chanson de Tini Stoessel, chanteuse latino.

15.

Trois jours, soixante-douze heures, quatre mille trois cent vingt minutes et soixante fois plus de secondes...

C'est le temps exact qu'il me reste avant de dire oui à celui que j'ai choisi. À cette idée, mon ventre se serre, et j'ai envie de rendre mon déjeuner. Charlotte me dit que c'est le stress du mariage ; ma mère – qui est arrivée voici trois jours – suspecte de plus en plus une grossesse quand elle me voit courir aux toilettes dès que j'avale quoi que ce soit. Sauf que c'est impossible. Aseem et moi n'avons pas fait l'amour depuis que nous sommes rentrés de Colombie, il y a trois semaines.

Ses parents arrivent d'Inde aujourd'hui, et nous sommes en léger froid depuis des jours. On tente de donner le change, mais j'ai l'impression que personne n'est dupe. Tout sonne faux. Même les baisers passionnés qu'il m'arrache lorsque personne ne nous regarde. Je n'ai pas évoqué John depuis notre retour, je ne lui ai rien dit pour le baiser. Mais, au plus profond de moi, je sais qu'il sait, qu'il le sent.

— Roxane, tout va bien ? demande ma mère, inquiète de me voir perdue dans mes pensées, à touiller mon café plus que nécessaire.

Aseem me jette à nouveau un de ces regards qui signifient qu'il s'inquiète, lui aussi, mais surtout qu'il aimerait comprendre.

— Oui, je crois que j'ai besoin de me rafraîchir un peu, dis-je en me levant d'un bond.

Je monte les marches quatre à quatre. Plus le temps passe, pire c'est. Je suppose que c'est propre aux futures mariées. Le stress, le doute, la peur...

— Roxane, j'en peux plus, souffle une voix derrière moi, alors que je commence à me déshabiller dans la salle de bains.

Je stoppe mon geste, plaquant mon T-shirt contre ma poitrine. Geste parfaitement ridicule, puisque Aseem m'a vue nue un nombre incalculable de fois.

— Je suis désolée, m'excusé-je, sans trop savoir de quoi, au juste.

Je me tourne vers lui, et son regard m'achève. Il a l'air si triste ! Ça me fend le cœur.

— C'est moi qui devrais m'excuser. Je déteste l'ambiance qui règne entre nous depuis des jours. Je suis navré de t'avoir autant mis la pression, pour le mariage, le bébé... si tu veux tout arrêter, tu n'as qu'un mot à dire...

Ce serait tellement facile, pourtant cette idée me terrifie. Mes doutes, que je tente désespérément d'enfouir depuis des jours, remontent à la surface. Et si le problème venait de moi ? Si c'était moi qui me montais la tête, alors que la solution est là, juste devant moi ?

— Pour dire vrai, je ne sais plus où j'en suis. Les invités arrivent aujourd'hui, j'imagine que c'est le stress.

— Ça fait des jours que tu es comme ça. Tu me fuis.

— Pas du tout.

— Roxane, il n'y a que toi qui ne t'en rends pas compte. Ta mère m'a même demandé quinze fois si nous nous étions disputés. Je lui ai répondu que non, mais la vérité c'est que je n'en sais rien. Tu es distante avec moi depuis que nous sommes rentrés de ce voyage, alors que tu as insisté pour que je vienne. Tu disais que ça nous rapprocherait, nous ferait du bien. J'ai plutôt l'impression que c'est l'inverse qui s'est produit. Depuis que tu es rentrée de cette escapade en montagne, tu as changé.

— Ce n'était pas une escapade.

— Tu joues sur les mots, comme si c'était la seule chose à retenir de tout ce que je viens de te dire, s'agace-t-il.

— Pas du tout.

— Si tu n'en as pas la force, je vais finir par décider pour toi, annonce-t-il, l'air grave.

Tout à coup, je suis prise d'une panique monstre. L'idée qu'il pense à me quitter m'est tout à coup insupportable. J'imagine devoir annoncer à Sudhira, à ma propre mère, à tous nos amis qui ont fait le déplacement jusqu'ici que tout est annulé. C'est impossible, je ne peux plus reculer. J'aurais l'air de quoi ?

— Ce n'est pas ce que je veux.

— Moi non plus, mais si tu n'es pas capable de choisir, *dil*, l'un de nous deux doit le faire.

— Choisir ? répété-je, pas certaine de bien comprendre où il veut en venir, même si mon petit doigt me dit qu'il fait allusion à John.

— Aseem, tes parents viennent d'arriver ! nous interrompt ma mère, sans prendre la peine de frapper à la porte.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle tombe mal. J'ai la drôle de sensation que cette discussion aurait pu changer l'histoire. Mais la réalité nous rattrape, et je n'ai plus la possibilité de faire marche arrière.

— Va les rejoindre, j'arrive dès que je suis prête.

— Tu es sûre ? demande-t-il, offrant un double sens à sa question.

— Oui.

Ce n'est pas un oui aussi franc que je l'aurais voulu, mais c'est la bonne réponse.

Quelques heures plus tard, nous sommes tous attablés dans notre restaurant préféré, un petit restaurant indien qui mélange saveurs d'Asie et saveurs plus continentales. C'est ici qu'Aseem m'a demandée en mariage. Nous y avons nos habitudes.

La porte s'ouvre sur Caroline, accompagnée de Xavier... et de John. Je savais qu'il serait là. Il aurait été bizarre qu'il ne vienne pas, étant donné que ses parents ont été invités. Même si j'ai conscience, en voyant sa tête, que ça ne sera pas une partie de plaisir pour lui.

Sudhira à ma droite, je fais de mon mieux pour ne pas montrer ma gêne. Mais je ne peux m'empêcher de jeter des regards vers lui, de remuer sur ma chaise, de faire de petits ronds sur mes cuisses.

Lorsqu'on nous débarrasse de nos plats, Sudhira se penche vers moi, pour murmurer :

— Roxane, tu sais que je te considère presque comme ma fille. Mais je dois te poser une question.

Je me tourne vers elle, prise de court.

— Est-ce que ce jeune homme qui te dévisage et toi avez eu une histoire ?

Je suis abasourdie. Elle a toujours été cash, mais je m'attendais à tout sauf à une question aussi directe. Surtout de la part de ma future belle-mère.

— Oui, mais c'était il y a longtemps.

Elle m'attrape les mains.

— Ce que je vais te dire va sans doute te paraître étonnant. Mais je pense que tu fais une erreur en épousant Aseem.

— Qu... quoi ?

Elle presse un peu plus fort mes mains et se penche encore pour s'assurer que personne n'entende ce qu'elle s'apprête à me dire.

— J'aime mon fils et je sais que toi aussi. Malgré tout, j'ai toujours su que vous n'étiez pas faits pour être ensemble, sans en saisir la raison. Aujourd'hui, je comprends... Ce jeune homme...

Elle désigne John d'un mouvement de tête.

—... Il te regarde comme si tu étais son Taj Mahal.

Je souris à sa référence. Sourire qui s'efface immédiatement, lorsque je me rends compte de ce que cela signifie.

— Je vous l’ai dit, c’est de l’histoire ancienne.

Elle passe une main affectueuse sur ma joue et plonge ses yeux noirs dans les miens. C’est fou ce qu’Aseem lui ressemble, surtout quand il prend l’air sérieux qu’elle arbore en cet instant.

— Ton cœur sait, lui. Ne le déçois pas.

J’ai chaud, tout à coup. Ma tête tourne, et j’ai l’impression de manquer d’air. Comment est-ce possible d’avoir l’impression que tout est remis en question en l’espace d’un instant ? Avoir l’approbation de Sudhira pour quitter Aseem me donne le vertige. J’ai besoin de sortir. Je me lève brusquement, surprenant tous les convives, et attire sur moi les regards. Je lisse ma robe prune, nerveuse.

— J’ai besoin de prendre l’air, expliqué-je, avant de m’enfuir.

Je sors devant le restaurant. Comme dans une de ces séries américaines, je taxe une cigarette au serveur en train de fumer sur le perron. Il me l’allume. Je ne sais pas pourquoi j’ai ce fichu réflexe chaque fois que je suis à bout. Comme si une clope allait résoudre mes problèmes. Je manque de tomber en ratant la petite marche à l’entrée et effectue les cent pas sur le trottoir, sous le regard amusé du type.

— Putain, putain, putain..., répété-je, lissant toujours frénétiquement ma robe et tirant sur ma cigarette comme une forcenée.

— Roxane ?

C’est Caroline.

Manquait plus que ça...

Je jette ma cigarette, comme une ado prise sur le fait. Il m’a suffi de croiser son regard, tout à l’heure, pour comprendre qu’elle était au courant de notre histoire, à John et moi. Même si c’était il y a cinq ans, j’ai encore envie de disparaître lorsque je la regarde. Je ne devrais pas avoir honte d’avoir aimé son fils, mais c’est plus fort que moi.

— Tu es certaine que tout va bien ?

— Non, réponds-je sans réfléchir, rien ne va.

— Tu veux bien arrêter de tourner en rond et m’expliquer ce qui se passe ?

— Ma belle-mère vient de m’autoriser à quitter son fils, et je suis complètement flippée !

— Il y a de quoi, confirme-t-elle.

— Mon cerveau tourbillonne tellement que j’ai la sensation que je vais exploser, dis-je en me laissant tomber sur le rebord de la devanture du restaurant.

Caroline vient s’asseoir près de moi sans rien dire. Nous restons là un moment, éclairées par les néons de l’enseigne. Puis, sans me regarder, contemplant les voitures qui passent dans la rue sombre, elle brise le silence.

— Lorsque Loïc est mort, j’ai été trop accaparée par ma peine pour me rendre compte que Jonathan et Xavier souffraient, eux aussi. Nous avons mis du temps à remonter la pente, mais nous avons réussi, chacun à notre façon. Quand tu as débarqué dans la vie de John, j’ai pensé qu’il s’agissait d’un simple béguin. Je voulais le protéger, étant donné votre différence d’âge. Pour être honnête, je trouvais ridicule de vous imaginer ensemble. La vérité, c’est que je ne voulais pas le perdre, lui aussi. Si j’avais été moins aveuglée par cette peur, j’aurais vu.

— Vu quoi ?

— Que vous vous aimiez vraiment. Quand je repense à cette discussion dans ma cuisine, ça me tord le ventre.

— Ce n’est pas ta faute. C’est moi qui ai décidé de le quitter.

— Je sais...

Elle marque une pause.

— Cinq ans se sont peut-être écoulés, mais vous êtes toujours faits l’un pour l’autre. Il n’y a qu’à voir la façon dont il te regarde, c’est comme si rien n’avait changé. Comme si le temps n’avait rien altéré. J’ai peur pour lui chaque jour à cause de son métier, mais je n’ai jamais eu aussi peur que lorsque je l’ai vu au fond du trou, il y a cinq ans, sans comprendre pourquoi.

Aujourd'hui, je sais. Peu importe la distance que tu mettras entre lui et toi, vous deux, c'est une évidence.

Mon ventre se serre tellement que j'ai peur de rendre mon dîner. Mon cœur cogne à une cadence folle dans ma poitrine. La souffrance que j'ai ressentie et dissimulée, il y a cinq ans, refait surface petit à petit. Je m'efforce de la réfréner autant que je peux en plaquant les mains sur mon ventre, comme pour l'empêcher de sortir.

— Je ne suis pas certaine que ce soit le moment pour ça...

Elle se lève et se place devant moi. Je ne peux affronter son regard. Je ne peux affronter la douleur d'une mère face à celle qui a brisé le cœur de son fils et qui continue de le faire.

— Au contraire, Roxane, je crois qu'il n'y a pas meilleur moment. Maintenant, tu as le choix. Il n'y a plus d'obstacle, plus de secret... C'est juste une affaire entre tes sentiments et toi.

Comment être certaine que l'on fait le bon choix ? Il y a deux mois encore, j'étais convaincue d'être dans le vrai, aujourd'hui, je ne suis plus sûre de rien.

Jonathan

Trois jours, soixante-douze heures, quatre mille trois cent vingt minutes et soixante fois plus de secondes...

Comme les secondes sont importantes dans une vie ! Chacune d'elles peut faire basculer d'un moment à l'autre nos habitudes, notre quotidien. De même que le cliquetis d'une horloge perturbe le silence, les secondes sont la montre de notre destin.

Ce matin, quand je me suis levé, le décompte s'est imposé à moi. Cette date marque le tournant de ma vie. Il est écrit en lettres dorées sur papier blanc : dans trois jours, la femme que j'aime donnera son cœur à un autre.

J'ai frappé sur tout ce que je pouvais, je me suis jeté à corps perdu dans le travail, je ne supporte plus de rester près d'elle. Max est rentré en France il y a deux jours, et je regrette presque qu'il ne soit plus là, à squatter mon canapé et me changer les idées. Sofia et lui se sont parfaitement entendus. Nous avons fait la fête, nous avons bu, fini des soirées déchirés à mon appart'.

Enfin, moi, surtout...

Même l'alcool n'a pas réussi à apaiser la douleur que j'ai moi-même réveillée. Et voir Roxane ce soir, si magnifique dans sa robe prune dévoilant ses cuisses à mi-hauteur et soulignant sa taille fine, me fait regretter plus encore d'être venu. Je la dévore du regard, en colère contre moi et transi de

désir pour elle. Personne ne me prête attention, à part son fiancé dont les yeux me fusillent chaque fois qu'il les pose sur moi. Il déteste que je sois là. Sa mère aussi me regarde avec attention, mais, contrairement à lui, il n'y a pas une once de hargne en elle.

— Si tu pouvais bouffer quelqu'un en le regardant, tu serais en train de la manger toute crue, me taquine mon père.

J'ai l'impression que ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu. Il est souvent absent de la maison, peut-être encore plus depuis la mort de Loïc. Ce qui ne l'empêche pas d'être en adoration devant ma mère.

— C'est plus fort que moi.

— Je peux comprendre pourquoi. Elle est vraiment belle.

Ma mère lui donne un coup de coude.

— Quoi ? proteste-t-il en se frottant les côtes. Tu sais bien que je n'ai d'yeux que pour toi, chérie.

— J'aime mieux ça !

— J'ai envie de hurler tellement ça me ronge d'être ici. Si je ne l'aimais pas...

— Mais ce n'est pas le cas, me coupe mon père.

— Il faut que je m'en aille, le mariage sera bien suffisant, je ne sais pas pourquoi je suis venu ce soir.

Je m'apprête à me lever ; Roxane me devance. Tous les yeux se braquent alors sur elle. Elle prétend avoir besoin de prendre l'air et s'enfuit presque en courant à l'extérieur. Elle a l'air chamboulée. J'ai envie de la suivre, mais mon père me retient en posant une main sur mon épaule.

— Tu parles d'un timing ! Vous êtes sur la même longueur d'onde, même latitude, mon fils..., plaisante-t-il.

— J'y vais, annonce ma mère en se levant à son tour, rassurant aussitôt la mère de Roxane, à sa droite.

Mon père décide de prendre, lui aussi, la poudre d'escampette, en direction du bar pour un verre. Mon regard accroche celui de la mère de

Roxane ; elle comprend qui je suis à l'instant même où nos yeux se rencontrent. Elle change de chaise avant que j'aie pu m'échapper.

— Je suis Catherine, la mère de Roxane, se présente-t-elle. Mais tout le monde m'appelle Cathy. Je suppose que vous êtes John ?

Je hoche la tête, pas très enclin à la discussion.

— Roxane m'a beaucoup parlé de vous, poursuit-elle pour me mettre à l'aise.

Or, sa phrase a l'effet inverse. Roxane a été si discrète sur notre relation, lorsque nous étions ensemble, qu'elle ne m'a jamais dit si sa mère était au courant pour nous. Celle-ci me coupe l'herbe sous le pied en prenant les devants.

— Je sais que vous étiez ensemble, à une époque. Tu... on peut se tutoyer ?

Je hoche la tête.

— Tu ne trouves pas bizarre de savoir qu'elle va se marier ?

— Bizarre n'est pas vraiment le terme que j'aurais employé, réponds-je, amer.

Elle arque un sourcil, et je comprends d'où Roxane tient cet air à la fois curieux et malicieux. Elles ont exactement la même expression, le sourcil droit en l'air, un léger sourire aux lèvres. Elles ont aussi le même regard amusé et intrigué.

— Tu peux être plus clair ? insiste-t-elle en constatant que sa mimique ne suffit pas à me faire vider mon sac.

J'hésite un instant, puis décide de ne plus dissimuler. Je l'ai trop fait, et voilà où ça nous a menés : elle en épouse un autre.

Pas franchement une réussite.

— Je suis venu à San Francisco pour la reconquérir dès que j'ai su qu'elle allait se marier.

— Je vois... tout s'explique.

— Là, c'est à mon tour de ne pas comprendre.

— Depuis des jours, elle est complètement ailleurs, elle paraît extrêmement perturbée. Je ne sais pas ce qui s’est passé entre vous, et votre vie sexuelle ne me regarde pas, mais...

— Je l’ai embrassée. Il y a environ trois semaines, la coupé-je.

— Et, malgré tout, nous sommes là ce soir ?

— Il faut croire que ce n’était pas suffisant pour la faire changer d’avis, ironisé-je.

Elle rit. Je ris aussi. Jaune.

— À la manière dont elle t’a dévisagé toute la soirée, je pense, moi, que c’est exactement le contraire.

— Je n’en suis pas si sûr.

— Roxane a toujours été longue à la détente, tu sais.

— Mais cette fois c’est différent. Elle m’a clairement signifié que notre histoire appartenait au passé et qu’elle allait épouser Aseem.

Et ça m’a flingué.

— Quel dommage ! J’ai été la première à lui dire que les dix années qui vous séparent ne devaient pas être un obstacle.

— Ils n’en ont jamais été un pour moi.

— J’ignore pourquoi mais, depuis qu’elle est rentrée de son tour du monde, elle s’obstine à faire ce qu’il faut, quand il faut. Sauf que, dans la vie, ça ne se passe pas toujours comme ça. Parfois on tombe, on trébuche. Des imprévus surgissent.

— Je ne peux pas la forcer à m’aimer... La voir heureuse, c’est tout ce qui compte.

— Tu n’as rien d’un gamin de vingt-trois ans, c’est troublant.

Sa remarque me fait sourire.

— Je ne sais pas comment je dois le prendre.

— Oh ! c’est un compliment, rassure-toi ! s’exclame-t-elle. À ton âge, je pensais plus à faire la fête qu’à me caser. Alors, penser à elle avant de penser

à toi, c'est être un homme. Tu aurais pu abuser de l'attraction que tu exerces sur elle, mais tu n'en as rien fait. Ce qui n'en est que plus respectable.

— Parfois, je me dis que j'aurais dû en jouer un peu plus, être moins respectueux, comme la plupart des mecs de nos jours. Seulement, je respecte trop votre fille pour aggraver par mon comportement la culpabilité qu'elle a ressentie après notre baiser. Pourtant, Dieu sait que j'aurais aimé aller plus loin... Merde ! Ce n'est pas le lieu, et vous n'êtes pas la personne à qui parler de ça.

Elle pose une main affectueuse sur la mienne.

— Pas de souci. Je ne suis pas née de la dernière pluie.

Elle m'arrache un rictus.

— Je suis contente d'avoir fait ta connaissance.

— Moi de même. Et maintenant, il est temps pour moi de m'éclipser.

— Tu ne veux pas attendre qu'elle revienne ?

— Je ne préfère pas. Mais je serai là au mariage.

— Eh bien, je suppose qu'on se verra là-bas, alors.

J'opine, puis me lève. Je récupère mon blouson en cuir au vestiaire, ainsi que mon casque. Je sors du restaurant en faisant de mon mieux pour ignorer les battements de mon cœur lorsque je constate qu'elle est sur le trottoir, avec ma mère. J'enfile mon casque, enfourche ma moto et mets les gaz. Je roule sans destination particulière, juste pour le plaisir de la vitesse, juste parce que j'en ai besoin. Pour oublier, l'espace de quelques secondes.

Sofia nous a donné rendez-vous dans une des pâtisseries les plus réputées de San Francisco. Elle commence la promotion de son album et enchaîne les interviews. Mais elle a bloqué toute la semaine dans son agenda, afin de m'accompagner au mariage. Je tenais vraiment à la présenter à mes parents.

Ma mère, mon père et moi arrivons les premiers. L'endroit est sympa ; de grandes baies vitrées laissent entrer la lumière du soleil ; les murs sont

blancs ; les tables en bois dépareillées et les fauteuils en tissu donnent une allure chaleureuse au lieu. La serveuse nous installe dans un coin calme. Elle nous laisse étudier la carte et revient quelques instants plus tard pour prendre notre commande.

La clochette de la porte d'entrée retentit, et une tornade brune nous interrompt.

— *Holà !* nous salue-t-elle chaleureusement.

Sofia porte un jean ultra-moulant, un petit haut jaune, un bonnet négligemment posé sur la tête, juste pour le style. Perchée sur ses talons aiguilles bleu électrique de dix centimètres, ses cheveux bouclés, elle est sublime, comme toujours. Je regarde ma mère, plus que surprise de voir apparaître cette bombe latine. Elle écarquille les yeux lorsqu'elle voit Sofia se jeter dans mes bras et m'enlacer chaleureusement.

— Vous êtes la mère de John ? demande celle-ci en se tournant vers l'intéressée. Et vous, son père ? Oh mon Dieu, je suis trop contente de vous rencontrer ! s'écrie-t-elle en espagnol avant de les enlacer à leur tour.

— M'man, je te présente Sofia. Elle en revient toujours à sa langue maternelle, lorsqu'elle est spontanée. Autrement dit...

— Souvent ! complète ma mère.

Nous éclatons de rire. Sofia fronce les sourcils et fait la moue. Son rouge à lèvres rouge vif met en valeur sa bouche pulpeuse, sans la rendre vulgaire. On dirait une starlette. Rien à voir avec la nana qui a dormi dans mon lit plus d'une fois.

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai rien dit de méchant, la rassuré-je en anglais.

— Tu as intérêt, sinon je te botte les fesses, beau gosse ! répond-elle en anglais aussi.

J'ai la chance que ma mère et mon père soient bilingues.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie, Sofia ? demande mon père.

Ma mère lui donne une tape sur le bras.

— Xavier !

— Qu'est-ce que j'ai dit, encore ?

— Elle est chanteuse. John a travaillé pour elle.

— Avec moi, plutôt, précise Sofia en souriant. John est un amour. Il est bosseur, et nous nous sommes tout de suite très bien entendus.

— C'est ce que je vois..., commente ma mère, le ton plein de sous-entendus.

— Je t'arrête tout de suite, maman, nous sommes seulement amis.

— Il est vrai qu'il m'est arrivé de dormir avec votre fils, mais en tout bien tout honneur, c'est un vrai gentleman. Il m'a même prêté des vêtements ! explique Sofia, très sérieuse.

Ma mère et mon père se regardent en éclatant de rire.

— J'ai encore dit un truc qu'il ne fallait pas ? demande Sofia, intriguée par leur réaction.

— Laisse tomber, mes parents sont cool, mais vieux jeu. Ils sont persuadés qu'on a couché ensemble.

— Enfin, John, ça ne nous regarde pas !

Mon père se penche vers moi pour chuchoter en français :

— Tu vas me faire croire que tu ne l'as pas touchée, dans ton lit ?

— Pas une fois.

— Arrête ton char ! Elle est magnifique, n'importe qui aurait craqué. Ça n'entache en rien les sentiments que tu as pour Roxane. C'est... humain.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous à me prendre pour un don Juan ? Max d'abord, ensuite toi !

Sofia nous regarde sans comprendre ce qui se passe. Mais elle devine à mon air que je suis contrarié. Alors, elle fait ce qu'elle a toujours fait depuis que nous nous connaissons, elle vient à ma rescousse.

— Vous savez, j'aime beaucoup Jonathan. Et c'est vrai que son petit accent français aurait pu me faire craquer. Seulement, j'ai tout de suite compris que son cœur appartenait à une autre. Moi-même, je suis la femme d'un seul homme, et ce n'est pas lui.

— Nous vous croyons, la rassure ma mère en posant une main affectueuse sur son bras. Vous paraissez tellement complices que ça semble juste improbable.

— Sofia me fait beaucoup penser à Loïc, maman, lâché-je. Elle a le même humour, la même fougue, c'est ce que j'aime chez elle.

Je vois l'émotion dans ses yeux lorsque je mentionne mon frère, et mon cœur se serre. Elle comprend alors que notre complicité n'a rien d'un jeu de séduction. C'est une entente purement fraternelle.

— J'aurais beaucoup aimé le rencontrer, ajoute Sofia.

— Vous l'auriez adoré, j'en suis certaine, répond mon père en lui souriant.

Ma mère acquiesce en silence. Elle a encore du mal à parler de lui. Les souvenirs sont difficiles à supporter, car se rappeler c'est aussi rappeler à son cœur qu'il n'est plus là. Je crois que perdre la chair de sa chair est la chose la plus cruelle qu'il existe sur terre, alors je ne peux en vouloir à ma mère.

Je change de sujet. J'explique ce que nous avons fait pendant le tournage. Le coup des paparazzi dans le restaurant japonais où nous avons établi notre QG.

— Et ce joli accent, d'où vient-il ? demande ma mère.

— Je suis originaire d'Argentine et je suis arrivée aux États-Unis il y a environ trois ans.

— Et vos parents ? J'imagine que c'est dur pour eux de vous savoir si loin...

— Mes parents sont morts.

Je relève brusquement la tête et croise son regard. Je l'ignorais. Mais, maintenant que j'en prends conscience, je me rends compte qu'elle ne m'a jamais parlé d'eux. Uniquement de sa sœur.

— Nous étions très pauvres. J'ai vécu toute mon enfance dans la misère. Mes parents se tuaient à la tâche pour que nous ne manquions de rien. Ma mère a eu une infection très grave après avoir fait une fausse couche. Elle est

morte en quelques semaines. Après ça, mon père a sombré dans l'alcool. Lorsqu'il nous a quittés à son tour, c'est ma sœur qui s'est occupée de moi. Je chantais dans les rues de Buenos Aires pour mettre du beurre dans les épinards. Un producteur de série m'a repérée. J'ai joué dedans pendant trois ans, avant de prendre mon indépendance.

— Tu ne m'as jamais raconté, soufflé-je.

— Je n'aime pas en parler. Ma sœur va bien, elle s'est mariée. Je leur ai acheté une belle maison et je veille à ce qu'elle ne manque de rien. C'est le moins que je puisse faire.

— C'est tout à votre honneur. Vos parents auraient été très fiers de vous, la rassure ma mère, l'enveloppant d'un regard maternel.

J'ai envie de la serrer dans mes bras. Dire que je lui ai parlé de Loïc et qu'à aucun moment elle n'a mentionné sa propre histoire !

— J'essaye de faire en sorte que ce soit le cas.

— L'Argentine doit être un pays magnifique. Roxane l'a visité, et ce qu'elle m'en a raconté m'a donné envie d'y aller. Xavier a fait plusieurs escales à Buenos Aires, mais nous n'avons jamais pris le temps d'y voyager pour le plaisir.

Je remercie intérieurement ma mère d'avoir changé de sujet. Sofia, soulagée de ne pas avoir à s'étaler davantage, lui parle avec entrain de toutes les choses qu'ils pourraient y découvrir. Je me contente de les regarder et je remercie la vie d'avoir mis cette fille sur mon chemin. Sans elle, je n'aurais pas tenu jusque-là. Sans elle, je ne serais pas allé à ce mariage. Je n'en aurais pas eu la force.

Deux heures plus tard, nous nous quittons. Je ne peux m'empêcher de la serrer contre moi.

— Tu sais qu'on se voit demain, murmure-t-elle.

— Je sais, mais j'en avais envie. Merci Sofia.

— Pour quoi ?

— Pour avoir été là ces dernières semaines.

Petite sœur...

— Avec plaisir, grand frère, souffle-t-elle, comme si elle avait lu dans mes pensées. Je serai toujours à tes côtés, maintenant. Peu importe les kilomètres entre nous.

— Pareil pour moi.

— Je le sais. Merci.

Elle essuie furtivement une larme, tout en m'adressant un sourire triste.

Elle comme moi savons. La journée de demain sera une épreuve pour moi.

Ensuite, il sera temps de partir.

En me levant, ce matin, je me pensais prêt à affronter la journée. Mais plus le temps passe, plus mon ventre est noué. C'est encore pire maintenant que je suis en costume.

Pour l'occasion, j'ai taillé ma barbe de trois jours. J'ai même dompté mes cheveux trop longs avec un peu de gel. Même si je me sens mal à l'aise et engoncé dans ces fringues, c'est un mariage, et Roxane mérite bien que je fasse cet effort.

Avant de quitter l'appartement, je vérifie que tout est en ordre. Rien ne dépasse, tout est parfait. J'ai laissé ma moto dans le box que je loue au profit d'un taxi. Je dois retrouver mes parents et Sofia sur le lieu de la cérémonie. Le mariage se déroulera dans plus de deux heures.

La plupart des invités sont déjà là lorsque j'arrive. Voir ces fleurs partout, les sourires des gens, me donne la gerbe. J'ai presque envie de faire demi-tour, avant que ce soit devenu trop difficile à supporter. C'est d'ailleurs ce que je m'apprête à faire, lorsque je repère ma cavalière.

Impossible de la manquer. Elle fait sensation dans sa robe jaune pâle. Cette couleur lui va vraiment bien, elle met en valeur sa peau dorée. Le bustier avantage sa jolie poitrine. La robe s'arrête quinze centimètres environ au-dessus de ses genoux, dévoilant ainsi ses magnifiques jambes longilignes. Elle porte des talons bien trop hauts pour être confortables.

Je souris en songeant à la fois où j'ai surpris Roxane en train de se masser les pieds, chez Teatime. Je revois ses yeux troublés, lorsque je me suis saisi

de sa cheville et que je l'ai massée à mon tour pour la soulager. C'est un des instants les plus érotiques que j'ai connus avec une femme, alors qu'elle n'était même pas nue. Le simple fait d'avoir sa peau en libre accès, son regard dans le mien, avait suffi à m'embraser de la tête aux pieds. J'ai dû me maîtriser pour ne pas lui sauter dessus, ce jour-là, pourtant ce n'était pas l'envie qui me manquait. Je la voyais déjà allongée sous moi, sur son bureau que j'aurais débarrassé si vite qu'elle aurait mis des heures à tout ranger. J'ai dû anéantir toute envie de lui arracher son chemisier bleu, de la culbuter si fort que le bureau se serait sûrement déplacé de quelques centimètres.

— Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ? s'enquiert Sofia.

— Tes chaussures, réponds-je spontanément.

— Mes chaussures ? Elles ne te plaisent pas ? Je les ai pourtant payées super cher. J'ai honte d'avoir dépensé autant d'argent pour ça, d'ailleurs...

— Ne t'en fais pas, elles sont parfaites. TU es très belle. Et tu gagnes des milliers de dollars, alors tu as bien le droit de te faire plaisir, la rassuré-je en souriant.

— Tu me trouves jolie ? demande-t-elle, comme si elle n'avait retenu que cette partie de ma phrase.

— Tu n'es pas jolie, tu es sublime ! affirmé-je en lui attrapant la main et en la faisant tourner sur elle-même.

Nous rions tous les deux comme des gamins, sous le regard intrigué de certains invités, bien trop sérieux. À la manière impeccable dont ils portent leurs costumes hors de prix, coupés sur mesure, je devine qu'il s'agit de collègues de travail du futur marié.

— Tu comptes faire quoi ? chuchote Sofia.

— Comment ça ?

— Pour Roxane.

— Je n'en ai aucune idée. Et si je ne trouve pas vite je vais devoir assister à son mariage, et cela signifie creuser la tombe de mon propre cœur.

Elle secoue la tête, l'air fâché. J'ai l'impression qu'elle a envie de me coller une baffe.

— J'ai été patiente jusqu'à présent, mais là, je dois te dire que tu es le mec le plus con que je connaisse !

— Merci, c'est gentil. Je vais prendre ça comme un compliment, sinon ça pourrait me froisser.

Elle me frappe violemment l'épaule.

— Je suis sérieuse ! Tu ne peux pas partir sans lui avoir dit ce que tu ressens pour elle, ce que tu es prêt à faire pour elle !

— Je lui ai dit que je l'aimais, en Colombie.

— Et alors ? Ça ne signifie pas que c'est suffisant.

— Je ne veux pas intervenir pendant le mariage...

— Et pourquoi pas ?

— Parce que ça ne se fait pas.

— Dans ce cas fais-le maintenant, par écrit ! Tu lui donnes un mot qu'elle lira avant de faire son choix. C'est ta dernière chance !

— Je ne sais pas si c'est la bonne option...

— Moi, je sais ! s'exclame-t-elle, avant de s'éclipser.

Elle revient quelques secondes plus tard, une feuille de papier et un stylo en main. Elle me tend le tout, en m'entraînant à l'écart. Je retourne la feuille et constate qu'il s'agit d'un programme de la cérémonie, en haut duquel est inscrit en lettres dorées « Mariage de Roxane et Aseem ». Je la regarde en levant les yeux au ciel.

— Sérieusement ?

Elle hausse les épaules.

— Je n'ai rien trouvé d'autre. On s'en fout, c'est du papier !

— Tu es vraiment intenable.

— Et quoi ? Tu comptes me mettre une raclée ?

— Ça se pourrait.

— Tu perdras à coup sûr ! se vante-t-elle. John, c'est maintenant ou jamais. Il vaut mieux vivre avec des remords qu'avec des regrets, annonce-t-elle, l'air grave et plus sérieux que jamais.

Au fond de moi je sais qu'elle a raison. Si je ne le fais pas, je m'en voudrai une nouvelle fois de ne pas avoir dit à Roxane que je ne peux pas vivre sans elle. Qu'elle s'apprête à faire la pire connerie de sa vie. Car, si jusqu'à présent je lui ai simplement avoué mes sentiments, je ne lui ai pas clairement dit de me choisir *moi* et que c'était pour la récupérer que je suis venu ici. Et puis, je dois reconnaître que je meurs d'envie de savoir comment elle va, après la soirée où elle s'est presque enfuie en courant de son propre dîner.

Je couche sur le papier ce que j'aurais eu envie de lui dire. Quelques lignes qui se révèlent plus libératoires que je ne l'aurais cru. Je plie la feuille en quatre et la glisse dans ma poche, avant de me lever.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais la lui remettre en main propre.

— Ça va aller ?

— Je l'espère...

Je traverse la foule des invités, mal à l'aise. Je n'ai rien à faire ici. Je l'ai compris en écrivant ces mots sur l'envers du programme de cérémonie. Je lui ai promis d'être là pour elle, mais c'est au-dessus de mes forces. J'ai besoin de la voir une dernière fois, de tenter le tout pour le tout. Et, si elle ne veut pas de moi, je la laisserai partir.

Je lis deux ou trois fois l'inscription « mariée » sur l'écriteau accroché à la porte. Autant me planter une aiguille dans la peau. Je serre le poing pour m'empêcher de l'enfoncer dans le battant, juste à cause de ce fichu panneau. À la place, je frappe deux coups légers. Un « entrez » se fait entendre presque instantanément. Je pousse la porte en bois et retiens ma respiration.

Roxane m'apparaît, plus belle que jamais dans sa robe blanche. Une robe à son image, simple mais rehaussée de broderies et de perles fines. Elle s'ajuste parfaitement à sa silhouette. La dentelle, dans son dos, décorée d'une rangée de boutons fins, laisse deviner sa peau diaphane. Ses cheveux remontés en un chignon bouclé sophistiqué découvrent sa nuque. J'ai envie d'y glisser un baiser, mais je n'en ai pas le droit. Il me semble qu'on me plonge lentement une lame dans le cœur. Une torture nécessaire.

Elle a l'air perdue, morte de peur. Je ne l'ai encore jamais vue comme ça, si nerveuse. Ses mains ne cessent de lisser son jupon. Son regard me transperce au travers du miroir, ses grands yeux bleus parfaitement mis en valeur.

— Tout va bien ? m'inquiété-je.

Elle hoche la tête, en lissant à nouveau sa robe.

— Tu es magnifique. Il a une chance de dingue !

Je me retiens de lui dire que je suis en train de mourir sur place et surtout que je donnerais n'importe quoi pour être à la place d'Aseem. Je lui arrache un demi-sourire crispé.

Je ne peux pas lui faire ça. Si elle m'avait vraiment voulu, on n'en serait pas arrivés là. Le doute s'empare de moi, et toute ma détermination me quitte. Je n'ai rien à faire ici. Pourquoi suis-je aussi entêté ? À croire que souffrir me plaît. J'aime tellement prendre des risques que j'en oublie que cette fois je ne suis pas seul dans la bataille. Et, si cette femme, cette sublime blonde qui se tient devant moi dans sa robe, avait voulu être avec moi, elle n'aurait pas hésité un seul instant. Si c'est une évidence pour moi, ça n'en est manifestement pas une pour elle.

— Promets-moi une chose, tu veux ? Sois heureuse.

Elle ne répond rien. Elle se contente de m'observer dans le miroir, avant de se retourner. J'avance vers elle et l'enlace tendrement. Je profite de ces secondes, sûrement les dernières. Ces brèves failles dans le temps qui me permettent de la tenir contre moi, de sentir son parfum et sa peau contre le

mienne. Je plisse les yeux pour encaisser la sensation d'un coup de poing à l'estomac. Je ne sais pas comment je vais faire sans elle. Je n'en ai aucune idée. Mais il faut que je la laisse partir. Pour elle. Pour moi. Pour nous.

J'inspire profondément, tapote le feuillet dans ma poche, dépose un baiser sur son front, glisse la main dans la sienne et lui murmure à l'oreille :

— Il y a une voiture garée derrière, si tu veux t'enfuir... Mais n'attends pas trop, le compteur tourne, et les taxis coûtent cher ici, plaisanté-je.

Parce que c'est ce que je veux qu'elle garde de moi, je lui adresse un sourire taquin. Elle se détend légèrement, riant doucement. Sa main n'a pas quitté la mienne. Je n'ai aucune envie de la lâcher, pourtant il le faut. Je lui adresse un clin d'œil et me détache d'elle.

Je quitte la pièce, mémorisant cet instant. Sofia m'attend dans le couloir et m'adresse un sourire. Si elle savait à quel point j'ai été lâche. J'ai envie de hurler tellement j'ai mal ; je n'en fais rien.

— Tu n'as rien fait, n'est-ce pas ?

Elle me connaît mieux que ce que je pensais...

— Si elle m'aimait, on ne serait pas ici. C'est évident.

Elle m'enlace tendrement et frissonne.

— Il fait un froid de canard ici, saleté de climatisation, grogne-t-elle.

J'ôte ma veste et la lui pose sur les épaules.

— Je vais aller voir si Roxane a besoin de quelque chose, Charlotte m'envoie en mission, je te rejoins ensuite.

Elle prend ma place dans la pièce, tandis que je me dirige vers la sortie. J'ai besoin d'air, de quitter ces invités, ce fiancé qui me fusille du regard chaque fois qu'il le peut. Manque de bol, je tombe sur lui au moment où je traverse le hall d'entrée.

Je pose la main sur son torse et le mets en garde.

— Tu as intérêt à prendre soin d'elle. Si j'apprends un jour que tu lui as fait du mal, prie pour que je ne te retrouve pas !

— Ce sont des menaces ?

— Juste un conseil.

Je m'écarte de lui, lui assénant un coup d'épaule au passage. Il ne fait pas d'esclandre, ne répond rien non plus.

Je regarde autour de moi, je ne suis clairement pas à ma place ici. Ma présence à ce mariage était une erreur. Je dois partir. Sofia comprendra.

Je croise ma mère deux mètres plus loin ; elle est en pleine discussion avec Cathy.

— Tu pourras prévenir Sofia que j'ai dû partir ?

— Tu es sûr de ne pas vouloir rester ?

— Certain. On se voit bientôt, m'man. Je t'appelle.

— Tu vas où ?

Je me contente de hausser les épaules. Elle me serre dans ses bras, comme si cela suffisait à apaiser ma souffrance. L'inconvénient, c'est que je n'ai plus dix ans. Qu'à la blessure invisible que je porte en moi, il est impossible de faire des sutures. Pas plus qu'il n'est possible d'apaiser ma douleur à coup de médicaments. Seul le temps y pourra quelque chose. Alors, ce temps, je le prendrai. S'il m'a fallu une minute pour tomber amoureux d'elle, il me faudra l'éternité pour l'oublier.

Roxane

Devant le miroir de la petite salle qui m'est réservée, je m'observe. Je n'avais pas imaginé à quel point me retrouver ici en robe de mariée me rendrait triste. C'est comme ça depuis une demi-heure. Je n'arrive pas à me défaire de ce sentiment. J'ai le cœur qui pèse une tonne. Comme s'il me manquait quelque chose.

On frappe soudain. Je sursaute.

— Entrez, crié-je sans bouger, persuadée qu'il s'agit de Charlotte qui vient s'assurer que je ne manque de rien, pour la dixième fois en trente minutes.

Mais c'est John qui apparaît derrière moi. Mon cœur manque un battement. Il me sourit, le regard triste cependant. Son costume lui sied à ravir, il n'a jamais été aussi beau. Le gris anthracite de sa veste met en valeur ses cheveux sombres et sa barbe parfaitement taillée. Il a l'air tellement plus vieux, plus amoché par la vie que son âge ne le laisse supposer.

— Tout va bien ? demande-t-il, inquiet.

Je me contente de hocher la tête en lissant ma robe.

— Tu es magnifique. Il a une chance de dingue !

Je lui souris à travers le reflet. Mais le cœur n'y est pas.

— Promets-moi une chose, tu veux ? Sois heureuse.

Je ne réponds pas. Je suis incapable de lui faire cette promesse. Quelque chose bloque. Une boule m'obstrue la gorge. Je me retourne, il m'enlace. Cette étreinte me fait autant de bien que de mal. Elle résonne comme un adieu.

Il m'embrasse le front, avant de me murmurer à l'oreille :

— Il y a une voiture garée derrière, si tu veux t'enfuir... Mais n'attends pas trop, le compteur tourne, et les taxis coûtent cher ici.

À son sourire taquin, je comprends ce qu'il essaye de faire. Rien à voir avec un enlèvement ou l'indication d'une porte de sortie. Il tente simplement de me détendre. Je glousse, sa main dans la mienne.

Il m'adresse un clin d'œil, se détache de moi. Puis il quitte la pièce. Sofia entre à son tour, quelques instants plus tard, la veste de John sur les épaules.

Elle est magnifique dans sa robe jaune pâle.

— Tu es superbe, Roxane !

— Merci, soufflé-je, gênée.

— Je venais voir si tout allait bien...

— Ça va, je te remercie.

Elle fronce les sourcils.

— Je crois qu'il te manque quelque chose.

— Quoi ? lui demandé-je en me retournant.

— Tu portes quelque chose de neuf ?

Je réfléchis un instant.

— Ma robe.

— Quelque chose de vieux ?

— La montre de ma grand-mère.

J'agite le poignet pour la lui montrer. Elle ne me quitte plus depuis que je l'ai retrouvée.

— Quelque chose de bleu ?

Non. Je secoue la tête.

— De prêté par quelqu'un ?

— Non plus.

Elle fronçe les sourcils, avant de fouiller dans son sac. Elle en sort un bout de plastique bleu et me le tend.

— C'est ta carte bancaire, Sofia !

— C'est la seule chose dont je n'ai pas besoin, dans mon sac. En plus, tu fais d'une pierre deux coups.

— Tu es sûre ?

— Certaine, tu me la rendras après la cérémonie.

J'accepte la carte que je glisse dans mon bustier. Il est tellement ajusté qu'elle ne risque pas de bouger.

— Maintenant, tu es fin prête. Je vais prévenir ta mère, précise-t-elle, avant de faire un pas vers la porte.

— Sofia !

Elle se tourne vers moi.

— Merci !

— Les copines, c'est fait pour ça, me lance-t-elle en souriant.

Je ne l'aurais jamais cru, mais elle et moi avons plus en commun que l'Amérique latine. Ces dernières semaines, j'ai appris à la connaître. C'est une femme avec le cœur sur la main. Loin de l'image de starlette qu'elle donne en pâture aux journaux, elle est en réalité quelqu'un d'extrêmement simple.

Elle s'arrête avant de passer la porte, les mains dans les poches de la veste. Elle en sort un papier plié en quatre, se tourne vers moi et me le tend.

— Il va sûrement me tuer de faire ça, mais il faut que tu lises ça. Je t'en prie, fais le bon choix.

La porte s'ouvre, et l'organisatrice de la paroisse passe la tête et annonce :

— Il est temps ! On vous attend !

Sofia s'éclipse, me laissant seule avec ce papier que je n'ai visiblement pas le temps de lire.

Je dois me jeter dans le vide.

C'est le plus beau jour de ma vie.

J'inspire profondément pour me donner du courage et quitte la pièce. Ma mère m'attend pour remonter l'allée. Mes mains tremblent, et je suis tellement nerveuse que je lisse ma robe au moins dix fois.

— Tu es sûre de toi ? me glisse-t-elle.

— Je ne sais pas, mais ai-je vraiment le choix, maintenant ?

— Dans la vie, on a toujours le choix, Roxane, répond-elle en m'offrant le bras.

La musique démarre, je glisse la main sous son coude et me laisse guider jusqu'à l'autel.

Aseem m'attend, souriant. Son regard est tendre et respire la confiance et l'amour. Il m'a tellement apporté, ces trois dernières années ! Il m'a permis de réaliser mon rêve, mais aussi de m'accomplir. Grâce à lui, je suis un peu moins sauvage, même si je déteste toujours autant être le centre de l'attention. Il a bien assez de confiance pour deux. Il m'a portée, consolée, attendue. Nous deux, c'était tellement naturel. Si naturel que je ne me suis jamais demandé réellement s'il était celui qu'il me fallait.

Jusqu'à hier.

Ma mère dépose un baiser sur mon front et me laisse entre les mains de mon fiancé. Il est magnifique dans son costume, comme toujours. Quand je le regarde, je vois un avenir sage et tracé. Une maison prête à accueillir des enfants, une entreprise qui fonctionne, un mari aux petits soins.

Et si ce n'était pas ce qu'il me fallait ?

Et si je faisais la pire connerie de ma vie ?

Je regarde l'assistance captivée par ce que l'officiant est en train de raconter. Je n'entends rien. Rien à part les battements de mon cœur, qui résonnent dans ma tête. Plus fort encore qu'une batterie dans un concert de rock. J'en ai presque du mal à respirer. Mes yeux n'arrivent pas à accrocher ceux de mon futur époux.

Qu'est-ce que je suis en train de faire ?

« Dans la vie, on a toujours le choix. »

Je réalise tout à coup que ma mère avait raison. Qu'ils avaient tous raison. Sudhira, Caroline, John... Je me suis voilé la face. J'ai été tellement idiote !

Je m'apprête à faire ce qui est le mieux. Mais pour qui, au juste ? Pour lui, pensé-je en le regardant me sourire. Pour eux, songé-je en regardant l'assemblée. Mais pas pour moi.

J'ai refoulé trop longtemps ce qui se trouvait juste sous mes yeux. Les enfants, le mariage, la boutique, c'est ce que j'ai toujours voulu. Mais ce n'est pas la bonne personne. Ce n'est pas celle que mon cœur a choisie. Celle qui est faite pour moi. Ce n'est pas l'homme en noir devant moi, même si j'ai longtemps espéré qu'il le soit, simplement parce que ça paraissait plus « normal », plus « respectable », plus « conventionnel » aux autres.

La personne qu'il me faut c'est...

— John, murmuré-je en le cherchant du regard, avant de m'apercevoir qu'il n'est pas là.

— Quoi ? demande Aseem, inquiet.

Je manque d'air. Il faut que je sorte ! Je ne peux pas faire ça. Je serai bien, mais jamais complètement heureuse. Je l'aimerai, mais jamais corps et âme. Je lui appartiendrai, mais juridiquement seulement. Mon cœur, lui, sera toujours à un autre. Je ne peux pas. C'est au-dessus de mes forces.

— Je suis désolée, chuchoté-je.

— Roxane ?

Sans donner la moindre explication, poussée par l'adrénaline, je me penche pour trouver l'anneau qui sert à soulever ma traîne, dégage mes pieds et me mets à courir hors de cette église, plantant ma centaine d'invités et mon fiancé au pied de l'autel.

Je déboule dans la rue en souriant, avec l'impression d'être enfin libérée d'un énorme poids. Je hèle un taxi, puis m'engouffre dedans au moment où

Aseem arrive sur le trottoir. Je lui expliquerai. Plus tard. Pour l'instant, mon cœur n'aspire qu'à retrouver celui qui le fait battre.

John.

L'homme de ma vie. Non pas aux yeux des autres, mais aux miens.

Le taxi se gare environ vingt minutes plus tard devant son immeuble. Je demande au chauffeur de m'attendre. Je manque de renverser la voisine de palier en courant. J'ai laissé mes chaussures dans la voiture.

Je frappe à sa porte, sans résultat. Je tourne la poignée, la porte est fermée à clé.

— Fait chier !

— Il est parti, m'indique la personne que j'ai failli renverser une minute plus tôt.

— Quoi ?

— Il est parti, Il m'a laissé ses clés pour que je les rende au propriétaire. Il a dit qu'il devait rentrer chez lui.

Les larmes commencent à monter. C'est impossible. Pas maintenant. J'ai été tellement stupide de ne pas me rendre compte qu'il avait raison depuis le début. Il a toujours eu raison. L'âge n'a aucune importance.

Ce couillon est plus mature que moi avec dix ans de moins.

— Merci ! crié-je à la vieille dame.

Je retrouve mon chauffeur, adossé au capot de sa voiture.

— À l'aéroport, aussi vite que vous pouvez !

Il jette la cigarette qu'il venait d'allumer et s'exécute. Il conduit comme un fou, mais je m'en moque. Je ne veux qu'une chose, rattraper John.

Le chauffeur me dépose devant l'entrée, et je remercie intérieurement Sofia de m'avoir laissé sa carte de crédit. Je le paye en me promettant de la rembourser rapidement.

Je m'extrai du véhicule et ôte à nouveau mes chaussures. Je me mets à courir dans le hall, sous le regard étonné des voyageurs. Il y a plus commun qu'une fille en robe de mariée, décoiffée, foulant le sol crasseux pieds nus et

slalomant entre les gens, je le conçois, mais en cet instant je me contrefiche de ce que je porte ou de quoi j'ai l'air.

Je ne veux qu'une chose : le retenir.

Je l'ai laissé partir une fois. Il le fallait. Maintenant qu'il est revenu et que je sais qu'il m'aime toujours, je dois lui dire que c'est lui. Que ça l'a toujours été. Que même si les regards seront toujours appuyés sur nous, que nos dix ans d'écart me rendront flétrie avant lui, j'ai besoin de lui. J'ai besoin de ses blagues, de sa fougue, de son envie.

Le souffle court, j'arrive devant le tableau des vols. Il n'y en a qu'un à destination de la France, et l'embarquement a commencé. Je cours aussi vite que je peux et que ma robe me le permet. J'ai mal aux pieds, aux jambes, mon chignon ne ressemble plus à rien. Je maudis des centaines de fois ce foutu bâtiment d'être aussi grand. Les escalators me ruinent les plantes de pied, mais je serre les dents.

Lorsque j'arrive, l'hôtesse est en train de fermer la porte.

— Attendez ! hurlé-je.

Elle me dévisage un instant, puis déclare :

— Je suis désolée, l'embarquement est terminé.

— Mais je dois parler à une personne qui se trouve à l'intérieur !

— Je suis vraiment navrée, c'est impossible.

La passerelle se rétracte, et l'avion entame son déplacement jusqu'à la piste. Les larmes dévalent mes joues. Je plaque les mains contre la vitre qui donne sur le tarmac, suivant des yeux la carlingue qui emporte loin de moi celui que j'aime.

— Je veux un billet pour le prochain vol, murmuré-je.

— Vous avez votre passeport ? demande l'hôtesse, toujours à côté de moi.

Non, évidemment que non... t'as vu ma robe, grognasse !

Je me laisse tomber à genoux, sous le poids de la tristesse. La jeune femme se précipite vers moi, s'approchant comme elle peut, en dépit de ma

robe qui forme une rivière blanche autour de moi. Je pleure tout mon soûl, effondrée. Je lui fais signe que ça ira. Je vais devoir affronter la pagaille que j'ai mise en laissant tout le monde en plan. Je n'avais pas imaginé que le voir partir serait aussi douloureux. J'ai l'impression que cet avion qui décolle m'arrache un bout de mon être.

Je suppose que ce n'était pas le bon timing. Ce n'est pourtant qu'une question de temps. Je le retrouverai. Et, le jour où je lui tomberai dessus, je ne le lâcherai plus. Je m'agripperais à lui tellement fort qu'il faudra dix hommes pour m'en défaire. Rien, aucun motif ne sera valable pour fuir ou nous séparer.

Je repense alors au petit mot qu'il m'a donné avant la cérémonie. Les mains tremblantes, je déplie la demi-feuille du programme de cérémonie.

Je t'aime plus que je n'ai jamais aimé personne et comme je n'aimerai jamais personne d'autre.

La première phrase me serre le cœur, et mes larmes reviennent de plus belle.

Je ne voulais pas être là pour ce grand moment, je suis là uniquement parce que tu me l'as demandé. J'ai pensé dix fois rester pour attendre le fameux « si quelqu'un s'oppose à cette union qu'il parle maintenant ou se taise à jamais ». Je me serais levé en hurlant que je t'aime, comme le mec dans cette série télévisée que tu aimais regarder. « Très cliché, mais terriblement efficace », avais-tu dit à l'époque.

Je souris en repensant à ce moment. C'était il y a plus de cinq ans. Confortablement installée contre lui sur le canapé, lui me caressant les cheveux, et moi absorbée par la série médicale à succès.

Mais je ne pouvais pas attendre et te regarder dire oui à un homme qui aurait dû être moi. T'écrire ce mot est peut-être égoïste, pourtant je refuse de m'en aller sans t'avoir dit ce que je ressens une dernière fois.

Il faut que tu saches que depuis cinq ans il n'y a pas un matin où je ne me sois pas réveillé en pensant à toi. Que je ne buvais plus une goutte de café avant que tu m'invites chez toi, le jour où nous nous sommes revus. Que l'impression de te voir à chaque coin de rue était devenue trop douloureuse.

Mais cette fois c'est la dernière. Si tu ne me choisis pas, moi, cette fois, je rends les armes. Pardonne-moi d'avoir chamboulé ta vie ces dernières semaines. Je suis désolé de le faire encore aujourd'hui mais, depuis que je t'ai perdue, je n'ai plus rien à perdre...

N'oublie jamais que chaque femme porte en elle l'esprit d'une louve : sauvage mais incroyablement forte, instinctive et sage.

Je comprends tout à coup pourquoi il m'a affublée de ce surnom : « ma louve ». Je l'avais laissé faire, sans comprendre sa réelle signification.

Choisis ce qui est le mieux pour toi. Toujours.

C'est ce que j'ai fait en te courant après, John, et je m'en veux de ne pas avoir compris plus vite.

Je t'ai aimée à la minute où tu es tombée sur moi. Et je pourrai t'aimer encore des heures... une vie entière. Car t'aimer c'est comme sauter dans le vide sans jamais toucher le sol. C'est fou, insensé, mais c'est ce que je sais faire de mieux.

Jonathan

Ma bouteille d'eau à la main, j'attends que la compagnie annonce l'ouverture de l'embarquement. J'ai rendez-vous dans deux jours à Los Angeles avec un producteur qui veut tourner une série de films d'action genre *Mission impossible*. Les yeux dans le vague, je contemple les voyageurs qui s'activent dans le hall.

Soudain, un mirage apparaît. Je cligne des yeux plusieurs fois pour être certain d'avoir bien vu. Une robe de mariée, des cheveux blonds... La jeune femme court aussi vite que sa robe le lui permet.

Non ? !

Lorsque je percute soudain, j'en lâche la bouteille d'eau qui éclate au sol et se répand autour de moi.

— Merde !

Je récupère ma veste posée sur la chaise derrière moi et m'élanche à la poursuite de la mariée.

Je m'arrête devant le tableau des destinations. Elle n'a aucune idée d'où je suis. Je ne sais pas comment elle a fait pour me retrouver ici. Mais je sais exactement où aller.

Lorsque j'arrive, elle est assise sur le sol, dans sa magnifique robe blanche. Elle serre une feuille de papier contre sa poitrine.

Ma veste, Sofia... je ne mets pas longtemps à comprendre comment cette lettre s'est retrouvée en sa possession.

Mon cœur loupe un battement. Elle n'a jamais été aussi vulnérable et décoiffée. Lorsque je me rends compte que ses épaules sont secouées de sanglots, je ne peux plus attendre.

— Roxane ?

Elle redresse la tête. Elle retient sa respiration, moi la mienne. Je m'approche d'elle, tandis que l'hôtesse l'aide à se redresser.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Toi, souffle-t-elle.

Son maquillage a dégouliné sur ses joues, pourtant, elle n'a jamais été aussi belle. Les yeux cernés de noir, les joues barbouillées et humides.

— Quoi, moi ?

— Tu... je... tu es là ?

— Je peux m'en aller, si tu préfères.

Mon ton est sérieux, mais je n'ai aucunement l'intention d'aller où que ce soit.

— Quoi ? Non ! s'écrie-t-elle.

— Ça tombe bien, car je ne compte aller nulle part, la rassuré-je en encadrant son visage de mes mains.

Ses yeux bleus rencontrent enfin les miens. J'ai l'impression de plonger en plein océan Pacifique, submergé par une puissante vague d'émotion. La peur, l'amour et l'espoir se reflètent dans ses yeux.

C'est plus qu'il n'en faut pour que cède l'once de retenue qu'il me restait. Je plaque les lèvres contre les siennes, avide de savourer les retrouvailles dont j'ai rêvé tant de fois. Ses mains s'agrippent à mes poignets, tandis qu'elle m'attire à elle.

Nos cœurs s'emmêlent, tout comme nos souffles, qui ne font plus qu'un. J'ai souhaité vivre ce moment' un milliard de fois, mais ce n'était rien à côté de ce que je ressens. C'est comme si on venait d'ôter la barricade qu'on avait

dressée autour de mon cœur, qu'on m'avait tout à coup donné l'autorisation de l'aimer. Je lâche son visage pour l'attirer plus près de moi. Ses mains dans mes cheveux me rendent fou. Je la soulève dans mes bras, elle glousse. Je nous fais tournoyer, elle éclate de rire.

J'attrape sa main et l'entraîne vers la sortie. Je passe au comptoir de la compagnie pour annuler mon vol. Le rapatriement de ma valise me coûte un bras, mais je m'en moque. Une fois dehors, je m'arrête brusquement.

— Je n'ai plus d'appart', Roxane.

— Et ma maison, c'est inenvisageable.

Je réfléchis un instant, avant de décider où nous irons. Je hèle un taxi et lui indique :

— The Fairmont Heritage Place, à Ghirardelli Square.

C'est Sofia qui m'a parlé de cet hôtel lors d'une de nos nombreuses soirées. Elle m'a dit que c'était l'endroit idéal pour déconnecter. Les jambes de Roxane sur les miennes dans la voiture, nous passons notre temps à nous sourire et nous embrasser comme des gamins.

Lorsque nous arrivons, le chauffeur nous lance un :

— Félicitations !

Ses mots me ramènent à la réalité. Je ne suis pas le seul, car Roxane se décompose tout à coup. Je paye la course et lui reprends la main. Après avoir récupéré les clés de la chambre, nous prenons l'ascenseur. Elle me suit sans un mot dans le couloir. C'est con, mais j'ai presque l'impression que c'est illégal.

Je passe la carte et déverrouille la porte. Je m'efface pour la laisser entrer. Elle ne se fait pas prier et se faufile dans la pièce à la hâte. Je la suis. Aucun de nous n'a pipé mot depuis que nous avons quitté la voiture.

Elle se retourne subitement vers moi, le regard paniqué.

Sa poitrine se soulève, son souffle se fait court. Elle s'élançe vers moi. Je jette à terre ce que j'avais dans les mains pour la réceptionner. Elle pose les lèvres sur les miennes avec férocité. Sa langue se fraye un chemin vers la

mienne pour la caresser, délicatement. Elle a le goût des bonbons à la menthe, et l'odeur de l'encens m'enveloppe. J'inspire profondément.

— Je t'en prie, retire-moi cette fichue robe ! me supplie-t-elle dans un souffle.

Je la dépose par terre et m'exécute. Sans ménagement pour la délicatesse des finitions, je fais péter d'un coup sec les petits boutons dans son dos. Ils s'éparpillent sur le parquet en bois brut, comme des perles. Je laisse glisser le tissu en tapis de soie autour d'elle. Elle est en guêpière blanche, et je grogne tellement elle est sexy.

Les cheveux défaits, les dents plantées dans sa lèvre inférieure, ses yeux me dévorant avec envie... J'ai l'impression de rêver cette scène. Mon cœur cogne, et mon sang afflue vers mon pôle sud qui devient tellement chaud que c'en est presque douloureux. Si une personne devait être désignée comme responsable du réchauffement de ma propre planète, c'est elle. Elle est la seule femme à avoir cet effet sur moi.

Je m'approche doucement et caresse la ligne de sa mâchoire, de son menton jusqu'à sa clavicule. Sa jugulaire palpite sous mes doigts. Je nous revois lors de cette réception dans le grand manoir, ses yeux stupéfaits quand elle s'est rendu compte que j'avais dix ans de moins qu'elle. Mais le désir et l'envie l'emportant sur tous les préjugés, pour profiter de l'instant présent. J'ai envie de l'embrasser de nouveau. Je m'abstiens, je fais durer le plaisir.

— Tu portes bien trop de vêtements, toi aussi, dit-elle en attrapant le bas de mon T-shirt.

Je lève les bras pour l'aider à me l'ôter. Puis elle laisse courir le bout de ses doigts le long de mon torse. Elle commence par mes épaules, puis descend pour envelopper mes pectoraux, insistant sur le gauche, profitant des battements effrénés de mon cœur contre sa paume. Elle sait l'effet qu'elle a sur moi. Elle le voit à la façon dont mon ventre se contracte, lorsqu'elle passe à l'assaut de mes abdos. Elle en dessine les pourtours avec une délicieuse lenteur.

— Ton corps a changé, souffle-t-elle en caressant ma cicatrice.

— J’ai vieilli.

— Moi aussi..., murmure-t-elle, soudain mal à l’aise.

Je redresse le menton pour que ses yeux accrochent les miens.

— Je n’ai jamais eu autant envie de qui que ce soit. Que ce soit il y a cinq ans ou à cet instant.

Pour le lui prouver, j’attrape sa main et la plaque contre mon sexe, tendu à l’extrême.

— Ce n’est pas une preuve, répond-elle en redressant les épaules.

— Vraiment ?

— Vraiment..., affirme-t-elle, le regard espiègle.

— OK.

— OK ?

Je me contente de sourire. Puisqu’elle ne me croit pas, je vais le lui prouver. Je la pousse doucement et balaye sa robe d’un coup de pied. Je me déchausse et envoie mes chaussures dans un coin de la pièce. Ensuite, toujours sous son regard médusé, je défais les premiers boutons de mon jean pour me sentir moins à l’étroit.

Fini la douceur, ma belle...

Je m’approche d’elle et l’incite à reculer jusqu’à la console en bois clair, surplombée d’un miroir. Je lui attrape les hanches, me penche vers elle et, au dernier moment, la retourne. Nos regards se croisent au travers de nos reflets. Je vois sa poitrine se soulever dans le corset blanc qui la soutient et la met en valeur. Je lui adresse un sourire de prédateur. Elle ne semble pas comprendre.

Cinq ans, c’est bien trop long...

Sans s’en rendre compte, elle a réveillé la bête. Le loup. Le mâle alpha qui sommeille en moi. Mon instinct primaire.

Mes doigts ôtent trois par trois les agrafes de sa guêpière en dentelle et libèrent sa poitrine. Sublime. Blanche, les tétons roses et dressés, pour moi. Je ne résiste pas à l’envie de les pincer. À vrai dire, je n’ai plus aucune

censure, plus aucune limite. Ils roulent parfaitement entre mes pouces et mes index. Roxane, elle, ne me lâche pas des yeux, elle soutient mon regard, me mettant au défi de la faire céder.

Attends un peu, ma louve...

Je m'attaque à son cou. Je passe la langue sur sa nuque et embrasse chaque centimètre carré de peau jusqu'à son épaule, plaquant mon ventre contre son dos, ma verge contre ses fesses. Les seules barrières entre nous sont mon jean, mon boxer et son affriolante culotte en dentelle.

J'abandonne ses seins, en lui arrachant un grincement de frustration. Je plaque la main gauche sur son ventre, qui se contracte immédiatement. Elle aspire une plainte, mais ce n'est rien à côté du gémissement qui lui échappe, lorsque ma main droite glisse sur son sexe. Gonflé à bloc, son désir pulse, laissant mes doigts humides malgré son tanga. J'effectue de petits cercles, elle frémit contre moi. Ses tremblements se font de plus en plus vifs, et elle peine à respirer. Son ventre se serre sous ma main. Je stoppe lorsqu'elle bascule la tête en arrière contre mon torse.

Puis elle la redresse immédiatement, et ses pupilles dilatées me supplient de continuer.

Au lieu de lui accorder cette faveur je lui murmure :

— J'ai une bien meilleure idée...

J'arrache sans ménagement son sous-vêtement et le jette sur la table de bois. Je la pousse doucement, l'incitant à plaquer les mains sur la console. Elle observe chacun de mes gestes. Je la vois se frotter les cuisses l'une contre l'autre, pour apaiser le désir en elle. Je baisse mon pantalon et mon boxer afin de me libérer, enfin.

Je sors un préservatif de mon jean et le lui montre dans le miroir. Elle me fait non de la tête. Je suis clean, je le sais et j'ai une totale confiance en elle.

Collé à son dos, je guide mon sexe à l'orée du sien. Je la caresse doucement avec le bout, puis m'immisce en elle en une seule poussée, lui

arrachant un cri. J'attire son bassin plus loin, l'incitant à se pencher un peu pour accentuer ma pénétration. Puis je m'immobilise. Serrant les dents.

C'est tellement bon d'être en elle, de la remplir entièrement, de sentir son sang battre contre moi, que je pourrais jouir immédiatement. Je me reprends, inspire, pose les mains sur ses hanches, me retire et pousse à nouveau, un peu plus fort.

— C'est une preuve suffisante pour toi, ma louve ?

— J'ai encore des doutes, me provoque-t-elle.

Je souris en grognant. Il n'en faut pas plus pour me faire dégoupiller. Je donne un long coup de reins. Je m'insère sans ménagement dans son intimité, je fais ma place.

La vache, que c'est bon !

La courbure de son dos est sublime. Je caresse doucement sa colonne du bas vers le haut, puis glisse les doigts jusqu'à sa poitrine. Quand je pince à nouveau un de ses tétons, elle gémit et se met à trembler. Le son qu'elle émet me rend fou, si tant est qu'on puisse désirer plus encore quelqu'un, alors qu'on lui fait déjà l'amour. J'ai l'impression que le désir augmente encore d'un cran. Je la sens vibrer sous moi et je prends un malin plaisir à l'amener au bord du précipice, avant de calmer le jeu.

Subitement, elle se redresse, lève le bras et se passe la main dans les cheveux, arquée à l'extrême. Elle tire légèrement dessus, ça me rend fou. Sa poitrine est fièrement dressée, sa tête calée contre mon épaule, ses yeux sont fermés. J'abandonne sa hanche pour laisser mes doigts s'occuper de son clitoris, tandis que je vais et viens en elle. Je tremble à mon tour, mes cuisses claquant contre sa peau.

Je pourrais mourir, là, tout de suite. Je mourrais comblé au possible.

— Je t'aime, soufflé-je.

Je pousse une dernière fois et nous propulse tous les deux vers un orgasme dévastateur. Nos respirations se coupent, le silence prend place, je

me déverse au plus profond d'elle, tandis qu'elle se contracte autour de moi. Je la serre contre moi.

J'ai rêvé tant de fois de ce moment que j'ai tout à coup la sensation qu'elle va s'enfuir à nouveau. J'ai besoin de la garder contre moi. Malgré moi, des larmes perlent sur mon visage. Elle rouvre les yeux et s'en aperçoit. Elle passe la main sur ma joue pour les effacer.

— C'est toi, John. Ça a toujours été toi. Je suis désolée d'avoir mis autant de temps à m'en rendre compte...

Je me retire et la fais pivoter. Je la serre contre moi, contre mon cœur. J'ai besoin de la sentir pour m'assurer que ce moment est vrai.

— Mon amour..., souffle-t-elle.

— Oui ?

— C'est le meilleur orgasme de toute ma vie.

Je m'écarte d'elle et lui souris, pas peu fier.

— Ce n'est que le premier d'une longue série ! lui certifié-je.

— J'ai hâte de voir ça.

— Et si je commençais maintenant ?

— Tout de suite ?

— Tout de suite, sous la douche. Toi et moi, et des tonnes d'eau brûlante.

Elle sourit.

— Tentant...

Je me débarrasse de mon pantalon et de mon boxer, toujours au bas de mes chevilles. Ensuite, je la soulève dans mes bras et la porte jusqu'à l'immense salle de bains. Nous rions. Pour la première fois depuis cinq ans, j'ai l'impression de vivre. Vraiment. Réellement. Littéralement. Je tombe amoureux, encore et encore.

Deux heures plus tard, enveloppés dans des peignoirs blancs et moelleux, nous rattrapons le retard de cinq années. Je lui parle de Julie, de Max, de mes

années d'école. Elle me parle de Millie, son employée et amie, de sa mère, de son quotidien ici.

— Je ne sais pas comment je vais faire pour ma boutique.

— On trouvera une solution. Et la maison ?

— Elle m'appartient. J'ai pu l'acheter grâce à mes revenus, après avoir obtenu ma *green card*. Quatorze mois et des centaines de dollars d'honoraires d'avocat.

— Putain ! Pas si facile que ça de vivre ici.

— J'ai de la chance, je suis tombée sur de bonnes personnes. Millie est une fille formidable, elle m'aide beaucoup à la boutique.

— Tant mieux, tu pourras compter sur elle quand nous aurons des enfants.

Elle soupire.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Tu as conscience que j'ai trente-trois ans ?

— Oui.

— Tu sais que mon horloge biologique a ses limites.

Elle grogne et se cache le visage dans les mains.

— Je ne vois pas où est le souci, Roxane. Tu es la femme de ma vie. Je t'ai attendue cinq ans. J'ai un travail avec lequel je gagne plutôt bien ma vie. Où est le problème ?

Je me redresse pour lui faire face. Je veux qu'elle comprenne une bonne fois pour toutes.

— Nos dix ans d'écart seront toujours là. Mais, si c'est ce qui te fait peur, je suis prêt à être père. Si toi tu ne l'es pas, j'attendrai. Je veux passer mon existence avec toi. C'était déjà le cas il y a cinq ans. J'avais sans doute besoin de grandir, tu as eu raison sur ce point, mais si tu m'avais dit que tu étais enceinte, lors de cette alerte incendie, j'aurais assumé. Aujourd'hui, nous avons toute la vie devant nous. Nous allons commencer par régler la pagaille qu'on a laissée, ensuite, on avisera.

Je m'approche d'elle et lui caresse la joue.

— Je te veux, ma louve. Je t'aime plus que ma propre vie. Je n'ai rien à foutre des autres, de ce qu'ils pensent, des années qui nous séparent. JE TE VEUX.

Elle prend une grande inspiration, puis expire lentement. Je sens son pouls sous mes doigts.

— Ah... j'ai oublié quelque chose, ajouté-je en plongeant les yeux dans les siens.

— Laquelle ?

— Je compte t'épouser un jour. Je le ferais bien tout de suite, mais ça ferait désordre...

Elle sourit.

— Et pourquoi pas ?

— Quoi ?

— On n'a qu'à le faire maintenant.

Une vague d'adrénaline monte subitement. Roxane me frappe l'épaule en fronçant les sourcils, pensant qu'une fois de plus je la fais marcher. Ensuite, elle attrape le téléphone de la chambre posé sur la table de nuit et compose un numéro.

— Bonsoir, monsieur. C'est la chambre 21. Je sais qu'il est tard, mais je me demandais si vous pouviez nous trouver quelqu'un d'assermenté.

Elle marque une pause, écoutant la réponse de son interlocuteur.

— Bien. Parfait. À tout à l'heure.

Elle raccroche avant de se tourner vers moi et d'ajouter :

— On a une heure pour se préparer.

Elle inspire profondément et s'approche de moi.

— On va se marier. Aujourd'hui. Toi et moi.

— Sérieux ?

— Sérieux. J'en ai marre de toujours faire ce que les gens attendent de moi. Je t'aime, et le reste n'a pas d'importance.

Je cligne des yeux trois fois, puis l'attire à moi. Je ne me suis jamais senti aussi heureux qu'en cet instant. Elle ne cessera jamais de me surprendre. Je l'embrasse avec passion. Quoi qu'il advienne dans les prochains jours, Aseem, sa boutique, nous ferons front ensemble. Cette femme sera la mienne dans quelques minutes, ensuite nous aurons l'éternité pour nous aimer. Chaque seconde, de chaque minute, de chaque heure.

ÉPILOGUE

Dix ans plus tard *Jonathan*

C'est un de mes moments préférés de la journée, quand je suis à la maison. Ça peut paraître idiot pour certaines personnes, mais c'est vraiment celui que j'aime le plus. Après trois longues semaines d'absence, je vais les retrouver. Sur le trottoir, devant l'école, je regarde la barrière sans la voir, perdu dans mes pensées.

Je rentrais d'un tournage en Écosse. J'en avais profité pour passer quelques jours chez mes parents. Mais un mois d'absence c'était bien trop... Ma femme me manquait. J'ai atterri tôt à San Francisco et j'ai pris un taxi pour rentrer à la maison. J'ai passé la porte dans un silence de plomb. Inquiet, je suis monté à l'étage et j'ai trouvé Roxane assise sur le lit, livide, un emballage en carton posé à côté d'elle. Nous étions mariés depuis un an et, malgré les difficultés que nous avons affrontées durant cette période, elle n'avait jamais affiché une mine aussi paniquée. Adossé à l'embrasure de la porte, je lui ai demandé si tout allait bien. Elle a relevé la tête vers moi, se rendant soudain compte de ma présence.

« Je suis enceinte » m'a-t-elle annoncé sans préambule.

— Monsieur Mayer ?

Une voix me tire soudain de ma rêverie.

— Je suis contente de vous voir.

— Madame Miller, la salué-je, sans vraiment lui prêter attention.

— Je vous en prie, appelez-moi Barbara, m’encourage-t-elle en posant la main sur mon épaule.

Je tourne la tête. Elle me dévore du regard, et je déteste ça. D’une, je ne suis pas un steak à dévorer, saignant ou à point. De deux, je suis marié. De trois, personne n’arrivera jamais à la cheville de ma femme. Quinze ans que je suis raide dingue d’elle, et ce n’est pas près de changer. Je n’ai pas affronté un Indien et toute sa famille, pour tromper Roxane.

— Je peux vous aider, *madame Miller* ? insisté-je.

Elle se renfrogne.

— Je me demandais si votre femme serait présente à la réunion de parents d’élèves.

— Ma femme est très occupée, mais je vais lui en parler.

— Bien.

Elle pousse le genre de soupirs que laissent échapper les gens snobs qui ne sont pas satisfaits de la réponse que vous leur apportez. Elle tourne les talons rapidement quand la sonnerie retentit.

Sauvé par le gong !

Une tornade blonde accourt dans ma direction. Je l’accueille dans mes bras et la fait tourner. Je plonge le nez dans ses cheveux pour inspirer son odeur vanillée.

— Tu m’as manqué, ma puce.

— Toi aussi, papa, souffle-t-elle dans mon cou.

Je ne me laisserai jamais d’entendre ce mot. C’est le plus beau qu’il m’ait été donné d’entendre. Je repose Lou par terre et attrape son cartable, presque aussi gros qu’elle. Au loin, j’aperçois Diego qui s’approche.

— Salut, mon grand ! le salué-je en lui ébouriffant la tête.

Il me ressemble comme deux gouttes d’eau, à l’exception de ses grands yeux clairs, hérités de sa mère.

Nous prenons un goûter digne de ce nom avant de rentrer à la maison.

Nous nous sommes installés près de Los Angeles il y a un peu plus de huit ans. Nous avons besoin d'un nouveau départ, l'un comme l'autre, et mes allers-retours entre San Francisco et Hollywood se faisaient de plus en plus fréquents. Avec Diego qui arrivait, nous n'avions plus envie de passer autant de temps entre deux avions. Roxane a donc décidé de confier la gestion de la brûlerie à Millie et d'ouvrir un café dans la banlieue de Los Angeles. Nous avons trouvé la maison de nos rêves près de l'océan. Nous avons pu nous l'offrir grâce à la vente de sa maison de San Francisco et à mes cachets.

Le lendemain de notre mariage n'a pas vraiment été une lune de miel. Il nous a fallu quitter l'hôtel et affronter nos familles et Aseem. Roxane a discuté avec lui au moins deux heures, enfermée dans sa chambre. Il a crié. Si ma mère ne m'avait pas retenu, je serais sans doute intervenu, mais au bout de quelques minutes le ton s'est radouci. Après quelques mois, la tension s'est apaisée. Roxane et lui ont fini par rester en bons termes. Je ne dirais pas qu'ils sont amis, mais leurs relations sont cordiales. Il nous a cédé la boutique sans trop de difficultés. Aux dernières nouvelles, il coulait des jours heureux avec une Indienne sublime rencontrée lors d'un voyage d'affaires en Inde. Il paraît que ça a été le coup de foudre.

Lorsque je gare mon pickup dans l'allée, je constate que Roxane est déjà à la maison.

— Maman, c'est nous ! hurle Lou en retirant ses chaussures.

Elle vient d'avoir sept ans. Elle a seulement dix-huit mois d'écart avec Diego. C'est une petite fille espiègle et rieuse. Elle me ressemble beaucoup. Diego, lui, est plus sauvage, il tient ça de Roxane. C'est un gamin rêveur et solitaire.

Ma merveilleuse épouse est assise sur l'immense canapé de notre salon, dont les baies vitrées donnent sur l'océan. *Fallin' All in You*, la chanson de Shawn Mendes, s'élève dans la pièce. Notre chanson. Celle sur laquelle nous

avons dansé à notre mariage. Les paroles nous correspondent tellement, comme si chaque mot avait été écrit pour nous.

Roxane penche la tête en arrière pour me regarder. Je louche sans discrétion sur son décolleté, avant de déposer un baiser sur ses lèvres délicates.

— Café ? me demande-t-elle.

— S'il te plaît.

Elle se lève gracieusement et se dirige vers la cuisine. Son jean moule à la perfection son fessier qu'elle entretient à la salle de sport trois fois par semaine, bien que je lui aie certifié qu'elle n'en avait pas besoin. Arabica, notre chat noir aux reflets marron, s'étire sur les coussins, puis la suit. Je fais de même et prends place sur un des tabourets.

— J'ai eu Sofia au téléphone, tout à l'heure. Elle passe nous voir la semaine prochaine.

— C'est Lou qui va être contente de voir sa marraine !

— Je crois que Lou lui manque autant qu'elle lui manque. Je suis contente que notre fille puisse compter sur elle.

Elle pose devant moi une tasse de son merveilleux café et s'accoude au bar.

Sofia et moi sommes toujours aussi proches. Elle est devenue ma petite sœur d'adoption, les enfants l'appellent « tata », elle fait partie de notre famille.

— Justement, en parlant de frère et sœur... J'ai croisé la mère de Lila, tout à l'heure, et elle m'a demandé si j'étais le grand frère de Diego.

C'est un mensonge, mais j'adore la taquiner.

Elle arque un sourcil.

— Quoi, sérieux ?

— C'est elle qui est venue me parler.

— Elle t'a dragué ?

— Si, par draguer, tu entends toucher mon épaule et rire à toutes mes blagues, alors oui. Je crois bien que c'est ce qu'elle a fait.

C'est dingue, elle ne marche pas, elle court ! Et sans s'arrêter. J'adore voir son regard s'obscurcir juste parce que je lui appartiens et qu'une autre tente de faire intrusion dans notre vie.

— Je savais qu'elle avait des vues sur toi. La garce !

— Tu te fais des idées...

— Cette peau de vache me dit toujours « ma chérie, tu devrais te mettre au Pilates, je te jure ça te redonne la pêche ». Un de ces quatre, je vais lui mettre un Pilates dans les dents, ça ne va pas être long !

— Roxane, je plaisante.

— Je m'en fous, cette nana est une mégère jalouse parce que son mari est un gros con bedonnant.

— Ma louve, c'était une blague. Je l'ai croisée, oui, mais elle m'a juste dit de te passer le bonjour et demandé si tu venais à la prochaine réunion des parents d'élèves.

— Quoi ?

Elle marque une pause, avant de réaliser ce que je viens de faire.

— Tu es vraiment impossible ! râle-t-elle en m'assénant une tape sur l'épaule.

Je l'attire à moi et l'embrasse tendrement. Je n'aurais pu rêver de vie plus parfaite que celle que j'ai avec elle. J'aurais aimé avoir un troisième enfant, mais Roxane ne s'en sentait pas capable. Nos dix ans d'écart ont encore été par moments source de dispute. Elle a peur, parfois. Mais elle n'a aucune raison de s'en faire. Elle est et restera à jamais l'unique femme qui m'intéresse. La seule à me faire tomber amoureux d'elle chaque matin, lorsque je la vois étendue dans nos draps, après lui avoir fait l'amour, les premiers rayons du soleil inondant son visage.

Roxane

Je déteste quand John joue avec nerfs de la sorte. Mais un simple baiser de lui me fait oublier à quel point son petit manège me met en rogne. C'est dingue, après quinze ans, il a toujours le même effet sur moi ! Chacune de ses caresses m'électrise.

— Il n'empêche... Je suis certaine que Barbara ne serait pas contre t'avoir dans son lit.

— Peu importe ce contre quoi elle ne serait pas, je ne voudrai jamais d'une autre que toi.

— Ravie de l'entendre, affirmé-je en lui souriant, passant les bras autour de son cou, les mains dans ses cheveux.

J'aime la barbe de trois jours qu'il arbore. Elle lui donne un air plus vieux. Il m'arrive encore de complexer à propos de mon âge, mais il me suffit de me voir dans ses yeux pour me rappeler que ça n'a aucune importance. L'important ce n'est pas pourquoi on aime quelqu'un, ni qui on aime, mais comment on l'aime. Et je donnerais ma vie pour cet homme.

Le plus beau cadeau qu'il m'ait fait, c'est de m'avoir emmenée à Munaar, cet été, pour le renouvellement de nos vœux, dans la plantation de thé verdoyante des parents d'Aseem, qui m'ont accueillie comme si j'étais leur fille. Entourés de ma mère et de ses parents, nous avons juré de nous aimer pour les dizaines d'années à venir.

Je ne serai jamais assez reconnaissante d'être à ses côtés chaque jour. Grâce à lui, j'ai enfin la sensation d'avoir trouvé ma place quelque part. Je ne suis jamais aussi bien que dans ses bras. C'est le seul endroit où je n'ai plus peur de rien, plus peur d'être moi.

— Tu vas être fière de moi, dis-je.

— Et pourquoi ça ?

— Aujourd'hui, j'ai discuté avec une inconnue, à la salle de sport.

— Ma louve se ferait-elle apprivoiser ? demande-t-il en riant.

Je me tiens le menton et fais mine de réfléchir.

— Non.

— Tant mieux, parce que j'aime ton côté sauvage. Surtout quand nous sommes au lit ! Ou sur le canapé. Ou dans la salle de bains..., énonce-t-il avec un sourire lubrique.

Je joue aussitôt les offensées.

— John ! Les enfants pourraient t'entendre !

— Ce n'est pas ce que tu disais tout à l'heure, me taquine-t-il en me pinçant la hanche.

Les images de nos retrouvailles après trois semaines de séparation me reviennent. Des retrouvailles plus que torrides... Je ne me lasse jamais de ce corps parfait. Ses épaules larges au-dessus de moi, sa barbe fournie qui caresse la peau sensible de mes cuisses tandis qu'il s'affaire à me goûter, ses mains puissantes et délicates qui parcourent chaque centimètre carré de ma peau, ses yeux... Deux prunelles sombres magnifiques, luisant de désir et d'amour.

Arabica vient se frotter à mes jambes. Je sursaute. Ce chat aura ma peau ! Il surgit toujours au moment où je m'y attends le moins. Lou me réclamait un animal depuis des mois, j'ai fini par céder. Cette petite boule de poils devait m'être destinée, par sa couleur rappelant la robe du café aux reflets du soleil.

Il y a quelques années, en ouvrant ma brûlerie après avoir parcouru le monde, je pensais avoir réalisé mon rêve. Lorsque j'ai épousé John dans le jardin de cet hôtel devant un réceptionniste assermenté spécialement pour l'occasion, en peignoir de bain blanc (parce qu'il était tout à fait hors de question de porter ma robe), j'ai réalisé que mon rêve était là, devant moi. À la naissance de Diego et Lou, j'ai enfin compris ce qu'avait ressenti ma mère.

Nous berçons nos enfants de rêves et de contes. Nous leur créons un monde empli de magie. Mais il est important de leur inculquer la tolérance. De leur expliquer que leurs choix leur appartiennent et que, peu importe le regard des autres, tant que l'amour est là, il faut suivre son cœur. Comme ma

mère l'a fait pour moi. Comme elle le fait encore, lorsque je l'appelle chaque semaine et lui avoue parfois mes craintes depuis mon passage de la quarantaine alors que mon mari est dans la force de l'âge.

On ne choisit pas de qui on tombe amoureux. C'est l'amour qui nous tombe dessus. En l'occurrence, c'est moi qui suis tombée sur lui, par simple maladresse. Une minute qui a changé ma vie.

Une minute pour tomber, une vie pour l'aimer.

Remerciements

J'ai demandé à écrire des remerciements et je ne sais même pas par où commencer... C'est bien moi !

Comme mon héroïne, je suis un peu sauvage, mais quand j'aime les gens je ne le fais pas à moitié. Et les personnes citées juste après, je les aime de tout mon cœur, d'amour ou d'amitié.

Alors MERCI à toutes mes héroïnes du quotidien qui, chacune à sa façon, contribue à l'équilibre de ma vie. Merci à Alis, Chachou, Aurore, Elisia, Sam, Lorène, Tiboux, et enfin maman. Merci aussi à mon héros, Thomas, qui me soutient dans tout ce que j'entreprends.

Petite mention spéciale pour Roxane, non pas l'héroïne de ce roman, mais la vraie, celle qui m'a poussée à envoyer ce manuscrit. Sans elle, cette histoire serait soit sans âme, soit au fond d'une clé USB. J'ai toujours adoré ton prénom, pardonne-moi de te l'avoir piqué.

Merci aussi à Marie, mon éditrice, et à cette maison d'édition, d'avoir cru en cette histoire et de lui avoir donné sa chance. Sans vous, elle ne serait jamais entre les mains des lectrices.

Et pour finir, merci à vous derrière votre écran, d'avoir lu ce roman jusqu'au bout... C'est vous qui donnez vie à mon rêve, à ma passion. Petit plus pour les chroniqueuses littéraires qui donnent de leur temps pour faire connaître nos romans !

Merci infiniment.

Harlequin HQN[®] est une marque déposée par HarperCollins France S.A.

© 2020 HarperCollins France S.A.

Conception graphique : Thomas Sauvage

© Dmitriy Kapitonenko - stock.adobe.com / Dmitriy Kapitonenko - stock.adobe.com

ISBN 978-2-2804-4811-6

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr